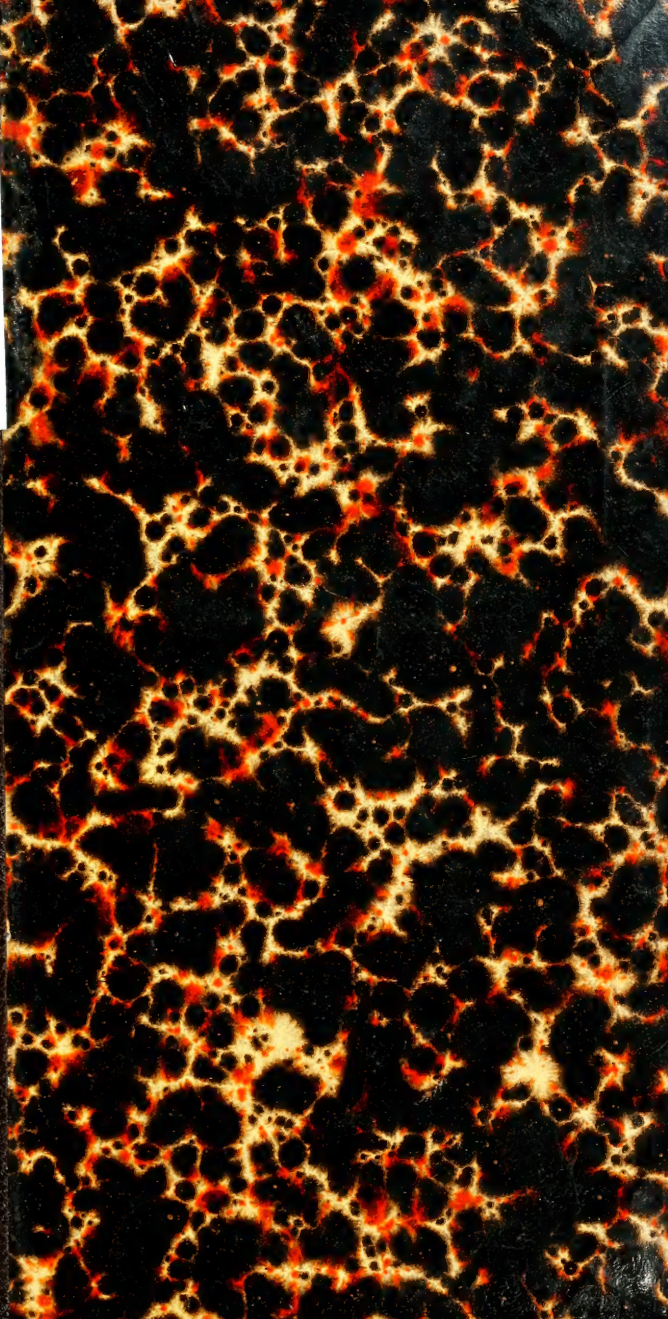
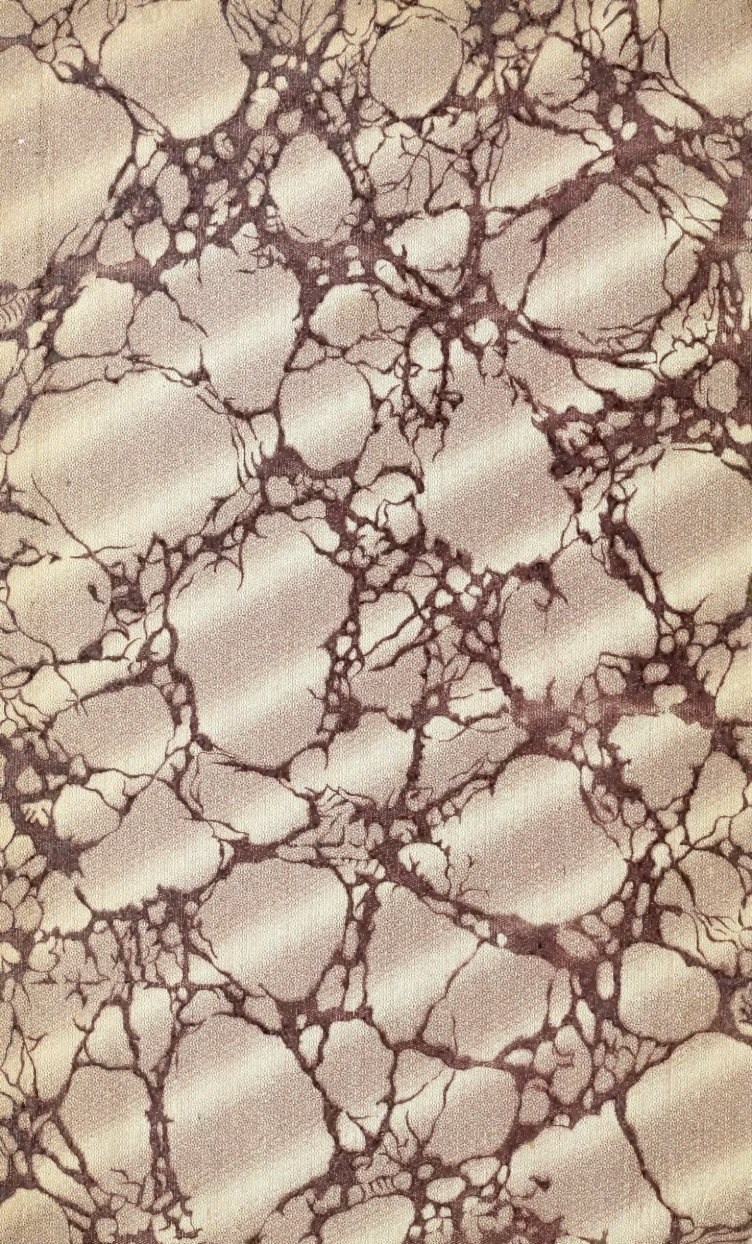
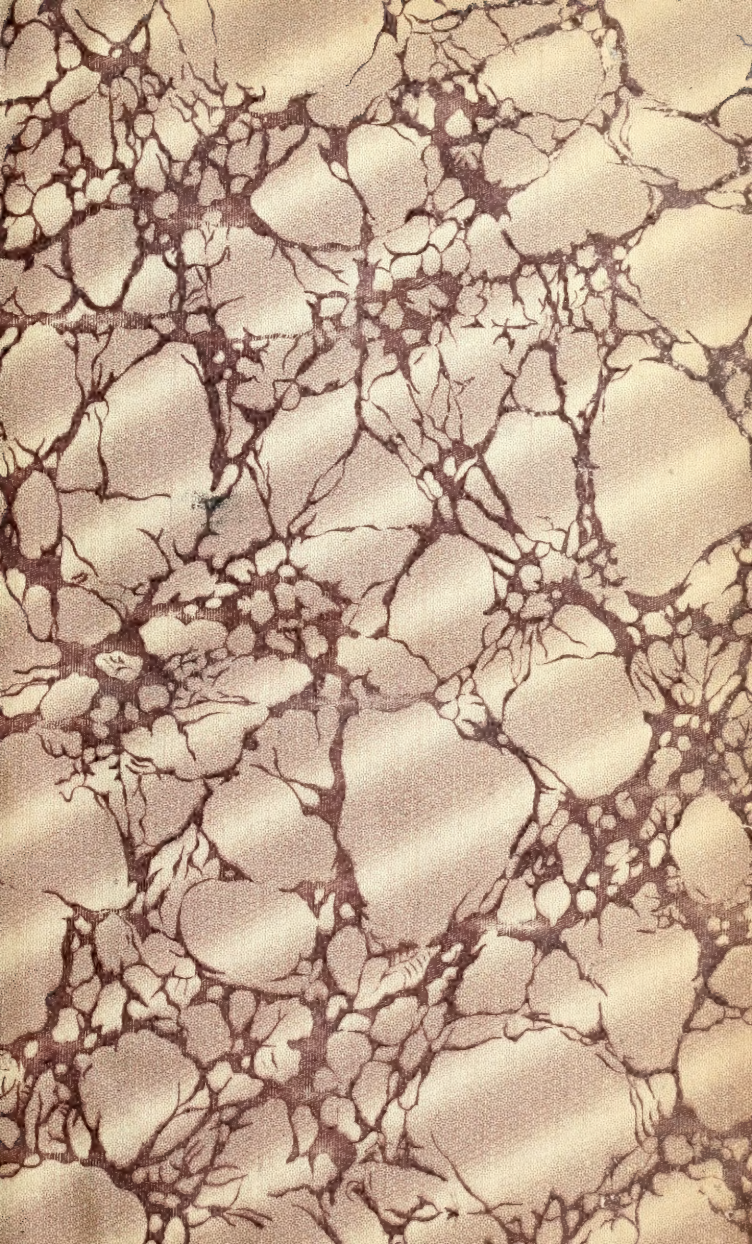





3 1761 08009744 7









Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

*Il a été tiré de cet ouvrage 20 exemplaires sur papier
de Hollande, numérotés 1 à 20.*

4/4/18

TROIS TOMBES

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1916.

DU MÊME AUTEUR

OUVRAGES SUR LA GUERRE

- Le Chevalier de l'air. Vie héroïque de Guynemer.*
*La Chanson de Vaux-Douaumont. — I. Les Derniers Jours
du fort de Vaux (9 mars-7 juin 1916).*
*La Chanson de Vaux-Douaumont. — II. Les Captifs délivrés
(Douaumont-Vaux : 21 octobre-3 novembre 1916).*
Trois Tombes.
La Jeunesse nouvelle.
Sur le Rhin.

ROMANS ET NOUVELLES

- | | |
|----------------------------------|--------------------------------|
| La Maison. | La Robe de laine. |
| L'Amour en fuite. | La Croisée des chemins. |
| *La Petite Mademoiselle. | Les Yeux qui s'ouvrent. |
| La Neige sur les pas. | L'Écran brisé. |
| Le Carnet d'un stagiaire. | Les Roquevillard. |
- (Librairie Plon-Nourrit et C^{ie}.)
- La Nouvelle Croisade des enfants.**
(Librairie Flammarion.)
- | | |
|-----------------------------|-------------------------|
| La Peur de vivre. | Le Lac noir. |
| Le Pays natal. | Jeanne Michelin. |
| La Voie sans retour. | |
- (Librairie A. Fontemoing.)

ESSAIS DE CRITIQUE

- *Les Pierres du foyer.**
La Vie au théâtre (1907-1909, 1909-1911, 1911-1913). — 3 vol.
Portraits de femmes et d'enfants.
(Librairie Plon-Nourrit et C^{ie}.)
- Quelques Portraits d'hommes. — Vies intimes.**
(Librairie A. Fontemoing.)
- Ames modernes (Librairie Perrin).**
Les Amants de Genève, édition de luxe (Librairie Dorbon aîné).

THÉÂTRE

- L'Écran brisé.**
Un Médecin de campagne. En collaboration avec M. Emmanuel DENARIÉ.
(Librairie Plon-Nourrit et C^{ie}.)

7
72751

HENRY BORDEAUX

Trois Tombes



153564
10/12/19

PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6^e

Tous droits réservés

PA
2003
04723

Droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.

MEMORIÆ
SCRIPTORUM
PRO PATRIA MORTUORUM
DEDICATUM

AVANT-PROPOS

Février 1915.

Sous la mince couche de neige qui grésille et étincelle dans les campagnes de l'Argonne et de la Lorraine au froid soleil d'hiver, perce çà et là une menue herbe verte, d'un vert si frais et si tendre que l'œil en est tout caressé. Cette herbe timide, à peine sortie du sol et qui lui demande encore chaleur et protection, c'est le gage de la moisson prochaine, c'est le blé qui pousse. La charrue a passé où les armées se sont entrenchées. Malgré l'œuvre de mort, la terre a été ouverte et fécondée. En arrière du rempart de nos troupes, et si peu en arrière, des vieux,

des adolescents, des femmes ont accompli le rite éternel.

Partout où le sol a conduit mes pas depuis le jour de la mobilisation, j'ai surpris en travail ces reconstruteurs de la première heure. Où d'autres se lamentaient, ils trouvaient à s'occuper. La lassitude, le hideux découragement n'ont pas de prise sur ceux qui d'instinct s'efforcent de sauvegarder la vie.

J'ai vu à Reims l'arrivée des femmes de Charleroi qui fuyaient l'invasion. On les avait rassemblées avec la ribambelle de leurs mioches autour d'une fontaine, pendant qu'on préparait leur soupe et leur cantonnement. Dès qu'elles aperçurent l'eau fraîche qui coulait, ces malheureuses, ployées de fatigue et qui avaient encore les yeux pleins de spectacles d'horreur, qu'on eût imaginées se couchant sur le pavé, prostrées ou révoltées, se mirent sans perdre une minute à laver le linge des enfants.

C'était, alors, à la fin de ce tragique et déjà lointain mois d'août, l'exode des villages sur les

routes encombrées : hautes voitures à deux roues emplies de déménagement : hâtifs et baroques sur lesquels s'étaient juchés des aïeules dont le visage immobile paraissait fixé dans la terreur et des enfants amusés du voyage et de la nouveauté ; piétons aux jambes molles à force d'avoir marché ; cyclistes à tout instant forcés de descendre de machine ; troupeaux de bœufs et de moutons qui suivaient, tête basse ; toute la tristesse, tout le torrent de la fuite pareille à ces épouvantements d'autrefois devant l'invasion des Barbares.

Mais, après la bataille de la Marne, immédiatement après, ce fut le retour. Tous ces errants, tous ces dépouillés, parqués dans les granges, en pleins champs, aux abords des villes, avaient dû apprendre la victoire et la marche en avant à la façon antique, par la renommée qui de Troie en flammes s'élança jusque sur les montagnes de la Grèce. Ils retournèrent sans hésiter leurs chars et refirent en sens inverse le chemin parcouru. Peut-être le chargement n'était-il plus au complet, et peut-être avaient-ils dû laisser en route

tel gosse trop délicat ou tel vieillard infirme achevé par ce va-et-vient. Cette guerre à la manière allemande n'aura pas fait que les victimes régulières des armes.

Que retrouveraient en rentrant chez eux ces revenants? Leurs champs défoncés par les trous d'obus, leurs granges vidées ou flambées, leur mobilier brisé ou dispersé, leurs maisons en ruines ou en cendres? A Normée, qui est un petit pays aux environs de Fère-Champenoise et qui a été détruit, j'ai vu descendre de sa carriole un vieux paysan. Il gravit sans se presser les trois marches intactes qui conduisaient à son seuil. Mais ce seuil donnait sur le vide. De l'intérieur il ne restait rien : le toit s'était effondré sur l'étage et l'étage sur le rez-de-chaussée. Je le supposai accablé devant ces constatations et je m'approchai pour lui adresser un mot de sympathie et de pitié. Il regardait, il mesurait sans doute son désastre. A ma voix il se retourna et me dit avec tranquillité :

— Les murs sont bons.

Je croyais qu'il approfondissait sa misère : il calculait le temps et le coût de la reconstruction.

On se précipita comme à la bataille sur les champs en friche. On ne prit même pas la peine d'enterrer ou de brûler tous les chevaux morts. Les chevaux vivants — quels attelages apocalyptiques ! — pouvaient au bout du double sillon renifler — et quelle odeur ! — leurs camarades malchanceux.

Dans les villages au bord de l'Aisne, novembre fut un mois héroïque : après avoir patienté pendant octobre, on se décida à labourer dans le champ de tir des canons allemands.

— Faites rentrer les enfants, disaient les soldats aux bonnes femmes.

— Qu'est-ce que vous voulez ? Ils sont enragés pour courir après les marmites !

Sur les pentes de la montagne de Reims qui, des villages de Verzy et de Verzenay, descendent à la Vesle, les femmes ont fait les vendanges à portée des feux de Nogent-l'Abbesse. Le cham-

pagne de 1915 devra sentir la pierre à fusil. Il ne s'exportera pas en Allemagne. Voilà des vendangeuses dont les mains rougies ont bien travaillé.

Tous ces traits, dont la ténacité et le courage sont quasi involontaires, portent en eux les sécurités futures. Les moissons se préparent, les maisons se réparent ou se reconstruisent. Ceux qui sont restés ont servi le sol de France, comme ceux qui sont partis. Dans le gigantesque drame qui va remanier l'Europe, chacun aime à savoir que son coin de sol, sa maison sont bien gardés et vivront ou révivront.



Un soir que je rassemblais ces témoignages en causant avec un médecin-major qui, depuis le début, est attaché à l'un de nos corps de l'Est, il me dit tout à coup :

— Voulez-vous connaître mon plus émouvant souvenir de la guerre? Une nuit j'ai entendu,

véritablement entendu, sous la mitraille et dans un village incendié, le cri même de la vie.

— *Le cri de la vie?*

— *Oui. Vous ne pouvez vous imaginer comme j'en ai été remué. C'était le 6 septembre, à Rambercourt-aux-Pots, qui est un joli village de Lorraine, avec une très belle église ancienne, ou plutôt qui était... car il est aux trois quarts brûlé. La masse de cette église paraît bien plus considérable au milieu de ce cimetière de maisons. J'avais installé mon ambulance un peu en arrière, dans un gros bâtiment de ferme. Bien m'en avait pris. L'ennemi commença de bombarder le village qui se mit à flamber devant moi. Je n'avais pas assez de personnel pour transporter nos blessés : je devais me fier à la chance. Elle me favorisa, mais quel après-midi et quelle soirée ! Le soir pourtant fut meilleur, non comme travail, mais parce que j'eus la perception très nette, au son du canon, que ça s'éloignait. Comprenez-vous ? ça s'éloignait, donc nous avançons. Nous avançons, nous étions vainqueurs. Il faut avoir été là pour*

savoir ce que ça vous fait. Et je disais à mes blessés : — Ce n'est rien, ce n'est rien, on vous guérira, — même si on me les apportait à demi morts. Puis on cessa de m'en apporter. Mais ces batailles d'aujourd'hui, ça ne finit jamais tout à fait. De temps à autre, un obus tombait encore, à bout de portée. J'avais déposé mes hommes sur la paille et, rompu de fatigue, j'allai m'étendre à côté d'eux. Dormir, je dormirais enfin : Dieu ! que ce serait bon ! A peine allongé, j'entends une plainte, une plainte déchirante. — Qui m'a appelé ? — Personne ne me répond. Je me relève en maugréant et j'inspecte mes clients. Il y en avait qui souffraient beaucoup. Je le voyais bien à leur visage qu'éclairait une lanterne, mais ils ne se plaignaient pas. J'avais dû me tromper. Au moment de m'étendre à nouveau, même gémissement à vous arracher le cœur, l'eût-on dur comme tout médecin. — Ce n'est pas ici, monsieur le major, me dit mon voisin, c'est dehors. — Je sors avec la lanterne, personne dans la rue. A côté de mon ambulance, il y avait une

maison dont le toit était crevé. C'était de là que venaient les plaintes, sûrement. J'entre : une malheureuse femme était là qui me regarde avec épouvante. Je vois encore ce visage décoloré, tordu d'angoisse, où coulaient des larmes et de la sueur mêlées. Quand les habitants s'étaient saurés le matin devant le bombardement, elle avait été prise des douleurs et n'avait pas pu fuir. Cependant, avec un infirmier que j'avais réveillé en hâte, je prépare des linges, une layette de fortune : nous ouvrons le sac d'un soldat mort et nous y trouvons une ceinture de flanelle, une chemise. Les douleurs se précipitent. Elle met au monde un beau mâle vigoureux qui pousse un cri. Ce cri, dans ce village détruit où tombaient encore des obus, où l'on n'avait pas eu le temps de ramasser tous les morts, m'est demeuré dans les oreilles comme une musique de victoire. La France future germait dans la tempête, comme ce blé que vous avez vu lever sous la neige...

Février 1916.

Un an a passé.

La France future, c'est pour elle que nos morts sont morts. Leur volonté dernière est que nous tournions vers elle nos regards. En les honorant nous ne devons pas nous laisser détourner par la tristesse de l'œuvre qu'ils nous pressent d'accomplir à leur suite. Notre douleur ne doit pas être stérile. Elle aussi enfante l'avenir.

Dans un petit livre que j'ai consacré à la Jeunesse nouvelle — ébauche que je désire remanier et compléter — j'avais tâché à rendre hommage à la génération de vingt ans qui s'offrit, comme notre Iphigénie, au sanglant sacrifice pour que les destins nous fussent favorables. Je viens ici déposer des couronnes sur trois tombes. Ce sont trois tombes d'écrivains : notre corporation des lettres a glorieusement servi. Or, ces écrivains appartenaient à trois générations différentes : Max Doumic né en 1863, Paul Acker né en 1874, Maurice Duroure né en 1883, géné-

rations de trente, de quarante et de cinquante ans qui représentent, avec la jeunesse, l'effort français. Cet effort est plus méritoire peut-être, à mesure que les années viennent : il n'a pas la même spontanéité, et le pas vers la mort se fait plus lent et plus lourd. Tout jeune homme, de cœur généreux et ardent, est un demi-dieu pour qui le temps ne compte pas et qui dispose de ses jours en liberté; il va droit devant lui sans se retourner. Quand il faut rompre avec un passé déjà long, avec un présent qui, souvent, a pris le visage d'une femme et d'enfants à l'âge tendre, quand il faut abandonner l'œuvre en cours à quoi l'on avait subordonné sa vie, le sacrifice est précédé d'un calvaire qui le fait ressembler à la Passion.



Peut-être retrouvera-t-on, — mais transformés par le travail intérieur, — dans ces trois essais de biographie, quelques-uns des traits qui différencieraient entre elles ces trois générations : celle

de 1860, élevée à l'ombre de la défaite et gardant une sorte d'inquiétude et de désenchantement, envahie par le doute de soi et le manque de confiance dans l'avenir ; celle de 1870 qui, renaissant à l'orgueil, devait rencontrer sur ses pas les utopies humanitaires et les erreurs pacifistes et s'y aventurer avec le plus dangereux désintéressement intellectuel et matériel ; celle de 1880, plus avide du succès et de toutes les faveurs qu'il représente, mais avertie déjà par quelques-uns de ses représentants naturels de la nécessité d'une foi pour y rattacher l'œuvre de sa vie. Les nouveaux allaient venir avec cette foi ardente et ce don de soi qui les prédisposaient à l'œuvre collective de la grande guerre. Et la grande guerre allait effacer toutes ces différences pour créer un seul peuple en armes, uni par le même amour.



Ce livre a été composé à la façon d'une mosaïque, par fragments juxtaposés : la prolongation

de la guerre a permis, par intervalles, de reprendre haleine et de mesurer le chemin parcouru. Tour à tour délaissé et repris à travers les occupations militaires, il doit se ressentir de la hâte et de l'abandon ensemble. J'ai vu si souvent nos soldats profiter d'un peu de répit pour cultiver les tombes de leurs camarades et s'interrompre dans leur travail au premier signal, que j'ai pris confiance dans leur énergie. La pensée des morts, loin de distraire du devoir, les fortifiait. Je souhaite à ces pages d'exercer cette même influence...

Elles composent un triptyque en l'honneur des écrivains français morts pour la patrie. Les peintres d'autrefois, quand ils avaient achevé leur ouvrage en trois parties, peignaient en outre les panneaux de bois qui le devaient recouvrir. Sur les volets inégaux j'ai, dans une pensée semblable, ajouté la Prière pour les absents et les Honneurs aux morts.

H. B.

LA PRIÈRE
POUR LES ABSENTS

LA PRIÈRE
POUR LES ABSENTS

Novembre 1914

— Marie-Louise, c'est l'heure de rentrer les vaches.

Je regarde le commandant à qui je suis venu rendre visite, et je vois bien qu'il prend plaisir à ma surprise. Où est Marie-Louise? où sont les vaches? Nous sommes seuls dans une vaste cour de ferme dont tous les bâtiments sont à demi effondrés. Cependant un jeune soldat surgit d'un trou. Il est mince, svelte, il a des joues roses et des yeux brillants : on dirait presque un collégien qui joue à la guerre.

— Tu es de la classe 1914?

— Non, mon capitaine : 1916.

— C'est un enfant de troupe, ajoute le commandant.

Et voilà bien Marie-Louise. Il s'est muni d'une gaule et, passant derrière un pan de mur qui me les cachait, il fait sortir d'un verger cinq vaches, dont une boîteuse, qui ont échappé au bombardement. L'écurie a été épargnée, mais elle n'a plus de toit; le plancher du grenier à foin la met tout de même à l'abri. Du toit, il n'en reste plus qu'un morceau au-dessus du porche : les pigeons fidèles s'y sont donné rendez-vous; ils sont là rassemblés, serrés les uns contre les autres, et font une tache bleue immobile que j'avais tout à l'heure confondue avec les ardoises. Mais ils ne roucoulent pas.

Ce qui m'avait frappé quand, du village criblé d'obus, percé comme une écumoire, j'étais venu par la route qui traverse un

champ dépouillé et en pente, jusqu'au boyau qui conduit aux tranchées, c'étaient le silence et la solitude. Je les avais retrouvés tels que j'allais les chercher jadis — l'an dernier, il y a si longtemps — en montagne, sur les hauts pâturages ou sur les glaciers : pas un mouvement, pas un bruit, pas un signe de vie, pas même cette fermentation, perceptible à une oreille fine, de la terre qui porte les germes ou ce murmure de l'eau qui sourd doucement. C'était pareil : la terre gelée semblait morte, les rares maisons que je pouvais apercevoir gisaient en débris, assassinées, et entre les deux coteaux qui se faisaient vis-à-vis, l'un occupé par nous, l'autre par les Allemands, pas un être humain. Étrange champ de bataille qu'on pouvait croire inhabité.

Le boyau que j'ai suivi m'a fait aboutir à cette vaste ferme ruinée, où je n'ai tout d'abord vu personne. D'une brèche, une sen-

tinelle qui me surveillait et à qui j'ai donné le mot, m'a indiqué mon chemin : un escalier noir où, guidé par une main courante, je me suis enfoncé, et j'ai fini par aboutir dans une cave où j'ai trouvé toute une installation : poste de commandement avec téléphones, cuisine, salle à manger. Et le commandant qui me reçoit me propose :

— Voulez-vous voir, avant la nuit, les tranchées allemandes ?

Nous sommes sortis ensemble du sous-sol aménagé où il m'a reçu et il m'a conduit dans la cour de ferme où il vient d'inviter Marie-Louise à rentrer les vaches que l'on ne manque pas de traire chaque matin et chaque soir. Un pan de mur arasé nous permet de regarder le coteau qui s'étage à quatre ou cinq cents mètres en face de nous, couronné d'un petit bois. Trois rayures plus sombres qui zèbrent très nettement la plaine : ce sont les tranchées ennemies.

Ce paysage, tout à l'heure mort comme un paysage lunaire, immobile et blanc sous le gel, rejette brusquement son suaire : des êtres vivants le peuplent. Autour de moi, tandis que les ombres descendent du ciel, des ombres humaines sortent des murs dévastés. Je vais découvrir tout un bataillon devant moi, là, dans la terre. Là-bas, je sais maintenant qu'on regarde de notre côté.

Nous nous engageons dans le chenal creusé qui nous mène à nos tranchées. On les a si souvent décrites que je ne m'attarderai pas à l'essayer encore. Sur l'artère principale se multiplient les embranchements. Mais mon guide sait où nous allons. Nous allons jusqu'aux postes d'écoute, à l'extrémité de nos lignes, pour assister à la relève des sentinelles avancées. Dans ces guérites de terre, on parle à voix basse : l'ennemi est si proche.

Après un court crépuscule rouge, sur

lequel le dessin des arbres nus s'est découpé en noir quelques instants, la nuit s'installe. Comme nous revenons dans la tranchée, je croise un homme dont la main, au passage, frôle la mienne. Le contact de cette main froide me fait souvenir des quelques lainages que j'ai pu apporter. Il ne me reste qu'un passe-montagne.

— Le voulez-vous?

— Ce n'est pas de refus.

Cependant, ce n'est pas un passe-montagne ordinaire. Il ne le sait pas, ce soldat qui passe pour rejoindre son poste ou pour se reposer. S'il le savait, peut-être attacherait-il plus de prix à mon geste. Pourquoi ne le lui dirais-je pas? Je suis sûr qu'il en aurait du plaisir.

— C'est une petite fille qui l'a tricoté.

— Moi aussi, j'ai une petite fille.

Je ne le vois pas, mais c'est comme si je lisais sur son visage. Sa voix me le révèle

jusqu'au cœur. Il suffit de certains accents pour que l'on pénètre sous les mots le secret de la vie. Cette voix n'est ni triste, ni douloureuse, mais son timbre est si grave ensemble et si tendre; je devine que pour celui-ci, que pour tous ces hommes qui sont là, dans la terre et dans l'ombre, il y a une chose plus lourde que le poids du danger, que la dureté de l'existence physique, et c'est la séparation. La séparation, il faut qu'ils sachent bien qu'elle n'est pas, qu'elle ne peut pas être : jamais absents ne furent si entourés de pensées d'amour. Ne font-elles donc pas dans le ciel, vers eux, un sillage visible comme celui que laissait l'étoile pour les rois mages?

Que lui ai-je dit? C'est ici notre garde. S'ils passaient, ce serait fait de nos maisons, de nos foyers. Il n'y aurait plus de bonheur pour personne, plus de bonheur même pour les petites filles.

— Ils ne passeront pas, a dit la même voix grave et tendre.

Il fait maintenant si sombre que nous nous décidons à sortir de notre trou pour raccourcir le retour. Mais, après un sifflement léger, voici que la nuit se déchire. Une boule d'or tournoie en l'air, projette sur le sol ses clartés.

— Couchez-vous, a ordonné le commandant.

C'est une fusée. Il faut la laisser s'éteindre avant de reprendre notre marche. Un groupe debout, à une si courte distance, serait bien vite repéré. Je me suis penché sur le sol; à côté de moi un fantassin est couché sur le dos. Pourquoi a-t-il pris cette position? Il ne bouge pas plus qu'un mort. Quand nous nous relevons, il ne bronche pas. Je m'approche : c'est un mort, en effet. Un obus, le matin, est tombé dans une tranchée, a fait cinq victimes. On creuse leur fosse un peu

en arrière. Le bruit sourd de la pioche recommence à se faire entendre. Mon voisin de sol était un sergent. Il a eu les deux jambes fauchées. Bon entraîneur d'hommes, il excellait à soutenir le moral de sa section. Le dernier usage qu'il a fait de sa force a été de plaisanter quand il a vu ses jambes broyées :

— Chic, alors! plus besoin de bains de pieds!

L'hémorragie l'a emporté. Il avait le mot pour rire, il a eu le mot de la fin. Sa perte est deux fois regrettable, car la gaieté est une forme du courage.

Un coup de feu, deux coups de feu brisent le silence nocturne, comme cette lumière a déchiré les ténèbres. Sont-ce des ombres qui disparaissent là-bas?... *Ils* viennent, m'explique-t-on, pour couper nos fils de fer avec des cisailles. Plus rien, le silence et la nuit ont réoccupé leur domaine.

Un peu plus tard, nous voici dans la cave où nous dînons, assez joyeusement, ma foi, et fort bien. Le service des ravitaillements se tire avec honneur des difficultés de la guerre. La vie matérielle, le soldat la supporte patiemment : ceux que j'ai interrogés se sont toujours loués de la nourriture, du vêtement. Et, en arrière des premières lignes, ils ont montré leur ingéniosité en construisant ces huttes et ces maisonnettes de branches et de paille dont les journaux ont donné les pittoresques images.

Tard dans la nuit, je regagne le village par la route dépouillée qui traverse la plaine rase. Mais, cette fois, les ténèbres nous protègent. Et la route s'anime : des corvées passent qui portent les munitions et les vivres. L'air vif nous pique le visage : nous causons tranquillement et je me rappelle ces retours de la montagne où l'on rejoint, avec le plai-

sir d'un peu de fatigue et de risque, son gîte d'étape. De temps à autre retentit une détonation, à quoi personne ne prend garde, comme s'il s'agissait de la démonstration de quelque chasseur attardé que la nuit même ne fait pas renoncer.

*
* *

J'ai emporté dans l'oreille l'accent de cette phrase toute simple : *j'ai une petite fille*. Il m'est revenu, si grave et tendre, le dimanche suivant, dans une petite église de village dont le clocher seul a supporté l'orage et porte une cicatrice, et que festonne un cloître roman. L'église était remplie. Après l'Évangile, le prêtre s'est retourné et, au lieu de prêcher, il a lu cette prière pour les absents que je lui ai demandé de me laisser transcrire, tant elle m'a paru belle :

Seigneur, qui savez le charme de la présence et qui avez voulu, pour cela, être toujours présent au milieu de nous, Vous qui avez dit : « Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes » et qui avez ajouté en constituant de Vous une présence corporelle pour les temps : « Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin des siècles ! » Seigneur, qui avez dit ces choses et qui les avez réalisées, Vous n'ignorez pas qu'une des infirmités et des misères de notre vie terrestre est l'absence de ce que nous aimons. Faites, ô Dieu, que cette douleur inévitable qui nous vient de l'absence de nos amis soit bonne pour le salut et serve d'expiation pour nos fautes passées. Faites que les absents soient gardés par votre présence, éclairés par votre lumière, sanctifiés par votre grâce. Faites qu'ils ne soient jamais absents de votre cœur, ni absents du nôtre, mais qu'ils restent à jamais en communion d'esprit, de sentiments, d'espérance avec Vous, ô Dieu, qui êtes la vraie vie, avec nous qui vous demandons la grâce

de les aimer saintement comme vous. Ainsi soit-il.

Prière chargée de tendresse et fortifiante néanmoins. N'est-ce pas dans toute la France la même prière pour les absents? A vous, qui croyez être seuls, les femmes et les enfants consacrent la flamme de leur cœur, dédient chaque instant de leur vie : ne vous sentez-vous pas accompagnés dans votre vigilance quotidienne, dans votre sacrifice et, s'il le faut, dans la mort? A travers l'espace, comme des cloches invisibles, entendez la voix des vôtres qui vous encourage, qui vous assiste, qui ne cessera pas de vous assister.

Sur le bout de toit de la ferme en ruines les pigeons se serraient les uns contre les autres. Ils étaient là, posés, comme un souvenir de la paix d'autrefois, comme un gage de fidélité, comme une attente. Si le canou tonne, ils battent des ailes, volent tout alen-

tour et reviennent. Ils ne vont jamais loin de leur toit. Mais, de chaque toit de France, les pensées s'envolent comme des oiseaux jusqu'au-dessus des premières lignes, et ce vol-là ne s'arrête jamais.

MAX DOUMIC

MAX DOUMIC

Nous graverons tous les noms
de notre corporation sur la stèle,
avec un outil grossier, dans la
hâte de ne rien oublier, mais du
moins avec piété...

Maurice BARRÉS.

I

LA TOMBE

Toutes ces tombes, éparses dans nos champs, tantôt isolées, marquées d'une croix de bois que souvent coiffe un képi, tantôt réunies en un mausolée de fortune, les unes portant des noms, les autres, plus douloureuses, anonymes, seront plus tard honorées. Déjà ne sont-elles pas soigneusement entretenues par les camarades des morts, par les habitants qui sont restés sur place, par

les troupes d'étapes? Elles auront jalonné notre lente et émouvante victoire.

J'ai pu me rendre le 3 décembre dernier, appelé par une mission dans le voisinage, à la tombe de Max Doumic. J'avais contourné la montagne de Reims. Le ciel était gris, la campagne triste et déserte sur de longs espaces. Parfois, d'un champ fraîchement labouré, le bruit de l'automobile faisait lever, presque pêle-mêle, des bandes de corbeaux et des compagnies de perdreaux, à peine visibles sur la terre brune avant de prendre leur vol. Ça et là, rarement, dans les vignes des paysannes entassaient les échalas.

On m'avait dit : cherchez le cimetière de Bellevue, près de Reims. Aux Petites-Loges je rejoignis la grande route de Châlons. Je traversai le village de Beaumont, intact et paisible à proximité du feu de l'ennemi. Reims n'était plus très éloigné. Au confluent du chemin de Verzenay, à la ferme de l'Espé-

rance, je m'informai. Un soldat me répondit :

— Par ici il n'y a point de Bellevue.

Un peu décontenancé, car je ne possédais pas d'autre indication de lieu, j'ajoutai à tout hasard :

— Le cimetière du 1^{er} régiment étranger?

Un lieutenant qui passait s'arrêta.

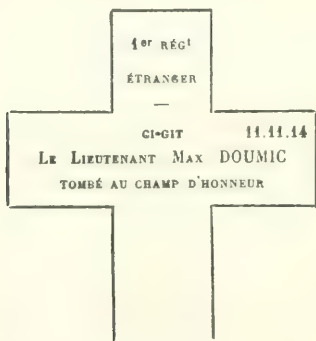
— C'est mon régiment. Je vous conduirai. Bellevue n'est qu'une ferme. Le cimetière est à côté, à l'entrée de Sillery.

A l'entrée de Sillery nous quittons la voiture. Sur la gauche, en contre-bas, sont les bâtiments et un peu plus loin, abrité par le talus qui le cache, le petit cimetière aménagé par le 1^{er} régiment étranger pour recevoir les morts qu'on lui apporte des tranchées.

Pendant notre visite les obus se croisent au-dessus de nous, les nôtres dans une musique rapide et joyeuse de départ, ceux des Allemands, très haut, comme perdus dans le

ciel, puis tombant au hasard, assez loin, dans la direction de Verzenay.

Je compte trente-deux tombes. Toutes ont des croix, avec l'indication du nom, du grade, du jour : noms polonais pour la plupart, aux syllabes malaisées à retenir. Toutes sont ornées de buis, de lierre ou de couronnes de feuilles. Presque à l'extrémité de la première ligne, voici la tombe que je suis venu reconnaître :



Pour emporter l'empreinte de ce lieu de pèlerinage, des yeux je fais le tour de l'ho-

rizon. Le talus me cache tout un côté, celui où les tranchées s'opposent et se rapprochent. En me retournant j'ai devant moi une plaine qui aboutit aux pentes de la montagne de Reims recouvertes de vignobles. Là se récolte le raisin d'un bon cru de la Champagne. Là j'ai vu, au commencement d'octobre, les vendangeuses remplir leurs paniers tranquillement, et même joyeusement, sous le canon. C'est un paysage de promesses agricoles, aux lignes aimables. Le soir se prête à le décorer. Les nuages se désagrègent et dégagent le couchant : le coteau demeure dans l'ombre, avec le village de Verzenay dans un pli, tandis que sur la plaine l'or se met à ruisseler. Les rayons du soleil qui descend sont presque parallèles au sol.

Je pense à ces cimetières de campagne si doux, si calmes qu'ils donnent un sens précis au *requiescat in pace*. Aucune image, en ce moment, ne rappelle la guerre. Mais un obus,

mieux dirigé, siffle et va s'abattre sur Verzenay : quand il éclate, une fumée blanche monte en colonne.

Au bord du talus deux cavaliers passent : le colonel qui commande la brigade et un officier d'état-major.

— Vous connaissiez le lieutenant Doumic, me dit le premier, me voyant découvert au bord de la tombe. Je l'ai cité en exemple à ma brigade, pour son engagement volontaire et pour sa mort.

En une phrase, presque sans s'arrêter, il a fixé, dans ses deux traits principaux, la beauté de cette destinée qui fut brisée là.

Brusquement, de la zone de l'ombre projetée par le talus, son cheval entre dans la zone de la lumière. Et les deux cavaliers s'éloignent, tout de suite perdus dans la poussière d'or.

Je remonte jusqu'à la route. Je veux voir l'endroit où fut tué le lieutenant Max Dou

mic. Voici la Vesle qui coule à plein bord, et, plus loin, la colline de Nogent-l'Abbesse où s'agrippent encore les Allemands. C'est de là qu'ils bombardent Reims, c'est de là que sont partis les obus qui ont meurtri la cathédrale.

Abrité par une levée de terre, face aux coteaux chargés de vignes, je déplorais, il n'y a qu'un instant, la brutalité injuste du sort qui fauche les talents en pleine force, les vies les plus utiles et les plus dévouées. Mais la mort ne nous paraît si cruelle que parce qu'elle est silence et immobilité. Est-elle encore la mort quand elle parle et agit, quand elle dit la vertu du sacrifice et entraîne par son exemple? N'est-elle pas alors le sommet de la vie? Heureux ceux qui se sont résumés dans le suprême instant et qui ont exhalé leur âme dans un cri de foi, dans une offrande volontaire! Ce sont les privilégiés. La mort peut apporter la perfection à ce que toute activité, tout talent, toute œuvre contiennent

d'inachevé, d'incomplet, d'inapaisé. Elle est alors l'acte définitif qui livre le grand secret, qui traduit le désir intérieur dont le cœur était consumé et que l'art, si souvent, s'épuise à exprimer.

Max Doumic avait débuté dans son art par un projet d'église de pèlerinage. Sa dernière œuvre d'architecte, interrompue par la guerre, était la construction d'une église. Ses derniers articles avaient été consacrés à nos églises en danger. Voici qu'il meurt en défendant la cathédrale de Reims contre les nouveaux barbares. Soumis à la discipline militaire, il tombe à la place qui lui était assignée. Mais la Providence a choisi pour lui. C'est comme une prédestination mystérieuse et sa vie qu'il avait voulue modeste et cachée, dédaigneuse de la publicité et des faciles renommées, prend un sens et un éclat dont il ne peut plus être confus, comme s'il avait attendu de mourir pour se révéler tout entier...

II

TOUTE UNE JEUNESSE

Je voudrais le faire connaître et il n'a jamais parlé de lui-même. Il était de ceux qui répugnent à se livrer. Mais la guerre a créé entre les âmes françaises une solidarité plus étroite. Ce que chacun a de meilleur, la communauté le lui demande pour en tirer élan, patience et réconfort, - comme on se passe de mains en mains, au foyer, les lettres de famille.

Vous rappelez-vous un petit livre de François Coppée qui porte ce titre : *Toute une jeunesse*? Il y raconte son enfance et son adolescence à Paris avec une douceur tendre qui commence par attirer le sourire; puis le sou-

rire disparaît et le cœur est pris, tant l'accent est sincère et juste. A peine le poète se dissimule-t-il sous le nom fleuri d'Amédée Violette. Aucune trace d'ironie, aucune recherche d'esprit; où trouveraient-ils leur place dans cet intérieur aux prises avec toutes les difficultés de la vie? Les moindres détails y prennent de l'importance et de la gravité. Un petit bout de balcon, c'est le vaste domaine de la rue annexé; une promenade aux Buttes-Chaumont, c'est la beauté captée des bois et des sources; si l'on pousse jusqu'aux fortifications, c'est un voyage de découverte. Mais dans ce milieu qui paraît modeste et limité, le jeune Amédée Violette puisera pour toujours le respect des petites vies laborieuses, le sens de la dignité personnelle, de la réserve vis-à-vis des étrangers, la divination de ces dévouements obscurs qui impliquent le quotidien oubli de soi, qui soutiennent dans l'ombre les familles

sans fortune et leur assurent la durée. Sa sensibilité affinée développera en lui une amitié particulière pour ce Paris qui aura été le confident de ses joies et de ses peines, non le Paris bruyant et fêtard, mais le Paris familial, resserré, pareil à un village dont on aime chaque maison. *Toute une jeunesse* fait comprendre ce qu'il y a de vérité profonde dans les vers des *Humbles* et d'*Intérieurs*, de ce petit volume d'*Intérieurs* dont un poème se termine par cette déclaration filiale :

Ma mère, sois bénie entre toutes les femmes...

Si j'ai pris un biais pour évoquer l'enfance de Max Doumic, — du moins ce que j'en ai su ou deviné, — c'est qu'on ose à peine toucher à ces intimités. Un intérieur de bourgeoisie modeste et digne, que dirige une femme admirable, sa mère, c'est la vision que ses yeux n'oublieront jamais. Cette femme, veuve prématurément, professeur

au Conservatoire de musique, éleva ses fils par son travail : elle prépara leur avenir glorieux. Elle leur fit un foyer où l'art apportait ses élans et ses joies, tenait lieu de luxe et de plaisir. Elle tissa autour d'eux, comme ces voiles dont les fées bienfaites entouraient leurs protégés, une atmosphère de noblesse intellectuelle, de goût harmonieux et clair. Notre enfance a tant d'importance : c'est alors que notre sensibilité toute frémissante s'accorde pour donner le ton à notre avenir. La sensation de lutter contre les difficultés matérielles, même lorsque l'enfant n'en a aucunement ressenti les tristesses ou ne les a que très vaguement devinées, lui compose bien souvent une nature un peu contrainte, mais fière, ardente, d'autant plus passionnée qu'elle est peu communicative. Elle lui donnera peut-être moins d'aisance à se mouvoir selon les milieux et les circonstances, mais elle lui inspirera un certain mé-

pris des vanités, l'estime profonde du travail, la sympathie pour les vies les plus simples où se dépensent tant de courage, tant d'énergie, tant d'abnégation, et aussi tant de belle humeur. Il y aura toujours chez Max Doumic un dédain mal dissimulé pour les choses matérielles, et un vif attrait pour les *Humbles*, comme les appelait Coppée, pour les artisans consciencieux dont la race se perd parce que les machines tuent la valeur professionnelle, pour les familles ouvrières, pour ce vrai peuple chez qui le fond humain et français n'a pas été altéré. Formé de bonne heure à la mesure classiqué, dans ce milieu cultivé et tout imprégné de musique et de littérature, il détestera l'emphase, la déclamation, il ne supportera ni en art ni en politique la tricherie ou la fausseté.

Les dates sont des points de repère : elles permettent de situer les générations. Max Doumic était né à Paris en 1863 (le 7 juin).

Il entra au lycée Condorcet l'année de la guerre, comme on disait hier encore, comme on ne dira plus. Du siège de Paris il connut ce que peut connaître un enfant, pas assez pour en avoir souffert, assez pour en garder le souvenir. Dans sa puérile horreur des Allemands, il se serrait contre son frère René, à peine son aîné, à qui l'unissait déjà une de ces belles amitiés fraternelles, plus profondes aux foyers étroits parce que les sensibilités s'y aiguïsent pareillement et parce qu'on y met en commun les espoirs et les luttes. Lorsqu'il fut en âge de choisir une carrière, tandis que son frère préparait les examens de l'École normale, il pensa se présenter à Saint-Cyr, mais les mathématiques le rebutèrent, et il entra à l'école des Beaux-Arts, où il fut élève d'André, puis de Laloux.

En 1894 il obtint la première médaille et le prix du Salon pour un projet d'église. C'était le plan d'une église de pèlerinage. Il

serait curieux de le comparer à sa dernière œuvre d'architecture, l'église de Dourgne, dans le Tarn. Quand les belles vies sont achevées, le relief des lignes directrices s'accuse. Malgré des arrêts ou des sinuosités inévitables, on est surpris de voir combien, dans l'ensemble, elles se sont peu écartées de la ligne droite. Après quelques hésitations de jeunesse, après s'être cherchée, la destinée s'oriente. Son ciel s'éclaire, elle se joue tout entière dans la clarté. Les préoccupations premières du jeune architecte triomphant sont celles-là mêmes qui se retrouveront à la fin de sa carrière.

Son succès fut éclatant et très commenté : pour la première fois le prix du Salon était donné à un architecte. Les peintres et les sculpteurs le supportèrent malaisément. Ce prix, on le sait, consiste en une bourse de voyage de trois ans. Max Doumic se hâta de passer les Alpes : il s'en alla en Italie comme

à un plaisir amoureux. Pour les jeunesses laborieuses et dépendantes, le voyage est un épanouissement : c'est, alors, comme le fleuve qui s'étale dans la plaine après s'être frayé un chemin à travers les vallées. De l'Italie Max Doumic aima toutes choses, le ciel, les monuments, l'ivresse d'être libre, l'harmonieuse aisance de la vie : là rien ne pèse, ni l'air ni les choses matérielles ; les nécessités de l'existence y comptent pour si peu et l'on suit ses rêves sans contrainte. Émile Gebhart, tout grisé du parfum des lis florentins, le Paul Bourget des *Sensations* nous ont dit comment on subit les sortilèges de l'Italie. Max Doumic devait y revenir plus d'une fois, descendre jusqu'en Sicile, traverser la Méditerranée pour visiter la Tunisie au cours d'une randonnée fameuse, organisée par M. René Millet, alors résident général à Tunis, dont firent partie MM. Étienne Lamy et René Bazin. Ce goût du voyage ne

le quitta plus. Il accompagna son frère en Amérique lorsque M. René Doumic, succédant à Brunetière, y donna un cours de littérature française à l'Université de Harvard, occupant, après son maître, cette chaire d'outre-mer qui, depuis lors, a contribué si efficacement à nos relations intellectuelles avec les États-Unis. Un peu plus tard, il s'installa même pour deux ans à Montréal afin d'organiser au Canada l'enseignement de l'architecture.

Par un singulier retour, il aimait à voyager et de chacun de ses voyages revenait plus attaché à son pays, plus exclusif même, refusant son admiration à tout ce qui n'était pas en art de pure qualité française. Il rentrait de l'étranger pour venir combattre chez nous les influences étrangères, comme s'il avait mieux élucidé les raisons de son choix, comme s'il avait étendu le champ de ses visions pour que tant de comparaisons le

ramenassent définitivement au lieu unique de la grâce, de la mesure et du goût.

Ainsi doué et préparé, ne pouvait-on attendre de lui cette œuvre qui, dans les anciennes corporations, terminait les années d'apprentissage et consacrait la maîtrise?

III

L'ŒUVRE

On aperçoit très bien les raisons pour lesquelles il n'a pas entièrement réalisé ce qu'on était en droit d'espérer de lui. Incomplète sans doute, — mais comme celle de tant d'architectes d'aujourd'hui, — son œuvre suffit à attester sa supériorité. Il a fait à Douai une reconstitution de la salle gothique de l'hôtel de ville dont il confia la décoration à Gorguet, et qui est remarquable de pureté, de sobriété, de sens intelligent du passé. Mais son rêve fut toujours de construire une église. Fidèle à son premier projet qui lui avait valu, à son grand étonnement, la notoriété immédiate, il enviait les archi-

tectes qui avaient édifié les églises de Montrouge et d'Auteuil. Quand il fut enfin chargé de bâtir celle de Dourgne dans le Tarn, il tressaillit de joie et se mit au travail avec la ferveur que les artistes d'autrefois apportaient dans les abbayes ou les monastères où ils étaient appelés. La guerre le surprit dans cette belle fièvre de création.

Chaque fois qu'il a pris la plume, il s'est montré écrivain de race, scrupuleux sur l'emploi des tours et des mots, recherchant le terme propre, l'expression juste, plutôt que le pittoresque et la couleur. Dans une conférence qu'il prononça en 1897 (22 mars) sur *l'Architecture d'aujourd'hui* et que j'ai pu me faire envoyer en campagne ainsi que ses derniers articles du *Correspondant*, je découvre l'explication de ses hésitations, de ses retards, de ses recherches, de sa nonchalance à tenter de renouveler l'art architectural. Il ne commet pas l'erreur si commune,

et sans cesse renaissante, de séparer l'art de la vie, et surtout un art collectif comme l'architecture. Le style, qu'il tâche à définir, c'est le caractère particulier qu'affecte l'art d'une époque dans toutes ses manifestations, c'est le résultat d'idées, de mœurs, de coutumes communes à tous les représentants de cette époque. Ainsi l'art naît de la constitution sociale et des conditions d'existence de chaque race, de chaque civilisation. Il se relie aux transformations politiques et surtout sociales.

Renan, parcourant l'Italie, écrivait à son ami Berthelot que l'épanouissement artistique y était en rapports directs avec l'intensité de la vie régionale et municipale, et il décrivait avec admiration cette vie qui offrait aux ambitions individuelles l'occasion de se confondre avec l'ornement et l'agrandissement de la cité. Or, explique Max Doumic, après avoir, lui aussi, souligné cet accord,

il y a eu rupture entre notre civilisation moderne et l'origine de notre architecture, née des idées du christianisme, et, pour définir l'architecture moderne, il entreprend un véritable cours d'histoire. La royauté, selon lui, faite par la nation, par le peuple, a perdu peu à peu son caractère nationaliste et démocratique : elle s'est laissé attirer par la civilisation de l'empire romain. C'est un mouvement continu que l'on suit de la Renaissance à la Révolution : il en est résulté « une civilisation artificielle, latine et païenne, qui s'est superposée à notre civilisation chrétienne et nationale, et c'est de la lutte de ces deux principes contraires que sont venues toutes les contradictions, toutes les absurdités au milieu desquelles nous nous débattons aujourd'hui. » Je reviendrai tout à l'heure sur cette contradiction qui n'est pas, me semble-t-il, où la voit Max Doumic. L'élément vital de l'architecture, dès qu'il ne

tire plus sa sève du terreau national, se dessèche. Aujourd'hui ni la classe, ni l'individu n'ont de caractère propre. Et le conférencier, pour montrer la décadence d'un art privé des appuis naturels qu'il doit tirer d'une communauté d'aspirations et de sentiments, passe en revue les diverses tentatives des architectes en France et à l'étranger pour adapter leurs constructions aux nouveaux besoins et aux nouvelles exigences. Voyage rapide et affligeant : rien ne le satisfait, ni en Italie, ni en Autriche, ni en Angleterre, ni en Belgique. Sur l'Allemagne il écrit (en 1897) des pages d'une singulière actualité à propos des gares exclusivement aménagées en vue des nécessités militaires. J'en citerai le passage le plus important :

Les Allemands ont apporté à la construction de leurs gares de chemins de fer un soin, une volonté, une persévérance dont la cause première est une raison militaire. En même temps

qu'il rachetait tous les chemins de fer de l'Allemagne, ce qui mettait dès le temps de paix tous les wagons de transport à la disposition du ministère de la Guerre et de l'état-major prussien, le royaume de Prusse a fait construire par les architectes de l'État des gares où l'on peut embarquer sans encombre le plus de troupes possible. Les gares ont été étudiées méthodiquement, en tenant compte des résultats successivement obtenus et en corrigeant au fur et à mesure ce qui était défectueux dans chacun des types précédemment établis.

La première en date est Magdebourg, où l'on trouve déjà les deux principes absolus de la disposition allemande : le passage des voyageurs sous les voies, laissées toujours libres pour les trains qui, en temps de mobilisation, se succéderont à intervalles très rapprochés, et l'extension des quais où l'on pourra ranger les régiments et les conduire devant leurs wagons. Mais l'application de ces principes est encore maladroite, on y sent l'indécision et les tâtonnements, puis les essais vont toujours se perfectionnant à Hanovre, à Strasbourg, à Mayence, à Düsseldorf, pour aboutir aux deux gares types, celle de Francfort, qui est une gare terminus,

celle de Cologne, qui est une gare de passage.

Tous ces édifices ont une grande qualité, la première à laquelle doit satisfaire une construction, c'est d'être parfaitement appropriés à leur destination; mais ils sont horriblement laids. La composition des façades n'y a aucun rapport avec la disposition et la construction: ce n'est qu'un arrangement arbitraire d'arcades et de colonnes, purement décoratif, qui s'emmanche comme il peut avec la charpente en fer contre laquelle il est collé. Le plus mauvais goût règne dans toute cette architecture: il est frappant dans les pavillons réservés aux souverains, surtout à Cologne, où il dépasse tout ce qu'on peut imaginer de maladroite somptuosité.

De sorte que ce qui est remarquable en Allemagne, ce ne sont pas même les édifices administratifs, mais bien l'organisation administrative...

S'il ne reliait étroitement l'art à la vie sociale, Max Doumic se fût contenté de souligner l'infériorité artistique de l'architecture allemande dans ses dernières manifestations, édifices privés ou monuments publics. Mais l'architecture est aussi appropriation: les

Allemands, impuissants à animer la pierre, ont su du moins l'utiliser. Ils ont fait preuve, une fois de plus, de cet esprit d'organisation dont ils se vantent et qui se venge de ne pouvoir créer ou improviser, en préparant, exploitant, industrialisant, entassant, emmagasinant. Ils avaient d'autres prétentions : leur culture ne les a jamais conduits dans les jardins de la beauté et de la grâce. Nous savons aujourd'hui ce qu'elle contenait de barbarie scientifique.

De ce voyage d'observation en Europe, Max Doumic rapporte donc une impression peu encourageante. Nulle part il ne découvre un caractère de généralité, l'unité d'efforts dirigés dans un même sens et pour les mêmes idées. Du moins prend-il soin de nous mettre en garde contre les admirateurs étrangers, alors si nombreux (1897), qui chez nous décriaient systématiquement tout effort français. C'est en France que l'archi-

teature s'est adaptée aux nouveaux besoins industriels. Nos artistes n'ont-ils pas renouvelé l'art décoratif? Perdons cette habitude dangereuse — habitude de vaincus que nous ne sommes plus aujourd'hui, enfin! — de douter de nous-mêmes et de nous dénigrer. « Nous aurions bien le droit d'avoir confiance en nous, conclut Max Doumic, et puisqu'il ne s'agit ici que d'architecture, il nous suffirait, en nous rendant compte des éléments dont nous disposons encore aujourd'hui, de nous rappeler en quelle incomparable floraison de pierre notre architecture, sans rivale au monde, s'est pendant sept siècles épanouie sur le sol de France. Ce passé peut nous être garant de l'avenir; il témoigne de ce que nous serons capables de faire encore, le jour où quelque grande idée viendra réunir nos efforts et où, sans chercher à nous faire Allemands, Anglais, Norvégiens ou Japonais, nous nous remettrons à travailler

sincèrement, sans procéder que de la nature et du génie de notre race, à penser, à parler tout naturellement, tout simplement, en français, comme le faisaient nos aïeux. »

Sans doute il conviait les manieurs de pierre à s'inspirer de notre sens national, mais, en même temps, il déplorait les divisions historiques qui avaient rompu notre unité, notre communauté de pensée et de foi. Cependant y a-t-il eu véritablement contradiction entre notre civilisation chrétienne et la civilisation latine et païenne qui s'y serait superposée? Dans la vieille maison où je rédige, mes nuits de liberté, ces notes constamment interrompues et forcément mal reliées, un soir de veille, trouvant la bibliothèque ouverte, j'ai feuilleté un volume des *Causeries du lundi*. De longtemps je n'avais savouré un tel plaisir de lecture. Le lieu, la privation, le moment, la solitude, tout contribuait à le favoriser. Et ce plaisir convenait à

mon genre de veille, m'exaltait d'orgueil français. Sainte-Beuve expliquait, célébrait l'idéal classique. Le classique, disait-il, comprend les littératures à l'état de santé et de fleur heureuse. Et il ajoutait cette phrase qui va si loin : « Le sentiment d'un certain beau conforme à notre race, à notre éducation, à notre civilisation, voilà ce dont il ne faut jamais se départir. Ne pas avoir le sentiment des lettres, cela, chez les anciens, voulait dire ne pas avoir le sentiment de la vertu, de la gloire, de la grâce et de la beauté, en un mot de tout ce qu'il y a de véritablement divin sur la terre... » Là est la vraie culture, toute autre n'est que barbarie : la lumière crue des faits ne vient-elle pas de nous le montrer encore ? Et j'arrivai, un peu plus loin, à cette citation de La Fontaine, rien qu'un distique, mais de quelle délicate douceur !

L'innocente beauté des jardins et du jour
Allait faire à jamais le charme de ma vie...

Vers si heureux qu'on ne peut se décider à lire plus avant : il semble que leur cadence les prolonge et qu'on les entende encore après les avoir lus, ou qu'ils flottent un instant, suspendus comme ces feuilles légères qui, détachées, hésitent à tomber et semblent appuyées au vent.

Je ne suis pas si loin qu'on le pense de mon sujet. Comment croire que cette civilisation parvenue à son point de perfection ne fut pas nôtre, ne fut pas la suite directe des âges précédents ? Il n'y a pas eu rupture, comme l'assurait Max Doumic : de même que notre langue s'affine et s'épure, nos institutions politiques, à mesure que se complique le fonctionnement d'un État plus vaste et plus nuancé, s'inspirent de l'ordre latin. Mais l'ordre latin s'accorde avec notre esprit national. Nous ne cherchons pas à nous assimiler un ordre étranger. Nous allons naturellement à nos sources. S'il est une chose qui sur-

prend à Rome, c'est l'aisance avec laquelle le christianisme s'est installé dans la maison païenne, se contentant de la purifier et de la sanctifier. Il vide la société antique de son âme charnelle et la remplit d'une vie nouvelle qui se chargera de la transformer. Ainsi fit-il en Gaule quand il vint s'y installer. Et il s'y installa si bien qu'il conquiert les Francs clairsemés, fondus bientôt dans la population gauloise, comme l'a démontré Fustel de Coulanges. Il fut l'instigateur de cette magnifique floraison des douzième et treizième siècles auxquelles nous marchandons trop notre admiration. Lorsque les influences latine et grecque grandirent au seizième siècle, là encore il prouva son extraordinaire universalité; de ces influences il accepte ce qui maintient ou consolide un ordre raisonnable dans les institutions et la beauté. Cet accord fera la gloire du grand siècle, et si toute gloire trop grande est me-

nacée d'orgueil, si la déviation du pouvoir royal, délégation divine et nationale, vers le pouvoir individuel s'accuse, ce sont là des dangers psychologiques que sa doctrine dénonce, comme elle a dénoncé le plus grand péril, le danger suprême de la Réforme : la substitution de la conscience humaine à une règle objective et définie. La rupture dans la société française se fera donc plus tard; mais, catholique et latine, notre civilisation ne cesse pas d'être une et nationale.

Au fond, Max Doumic devait regretter de n'avoir pas vécu au moyen âge, confondu dans la foule bigarrée, pittoresque, ardente, toute vibrante des mêmes croyances et des mêmes espoirs, chœur vigilant qui portait en lui les douleurs et les gloires du sol de la patrie. Il eût accepté d'être l'artiste anonyme à qui l'on confie, dans l'immense construction d'une cathédrale, une part des travaux, et qui, un jour, sera maître de l'œuvre sans

que nul s'en souviene. Dans nos mœurs bourgeoises il se sentit toujours dépaysé. Il a raison quand il affirme l'union étroite de l'art, spécialement de l'architecture, avec la constitution sociale, avec les conditions d'existence de chaque race et de chaque civilisation. Si une époque ne crée pas de style en architecture, c'est qu'il manque à la nation une volonté commune, une aspiration collective. A quoi bon s'obstiner à chercher des formes quand le fond même est atteint? Et très justement, il consacre son effort à tâcher de restaurer cette unité nationale. Il prend part aux mouvements généraux où il croit surprendre le même but. Sa dernière fondation est une association pour améliorer le sort des ouvriers : il y jeta tout ce qu'il possédait, sans aucun souci de la gêne qui devait être pour lui la conséquence inévitable de ce beau geste, avec ce désintéressement, cette générosité audacieuse qu'il aimait chez

le peuple et dont il n'entendait pas lui laisser le privilège.

Et voilà peut-être la raison de son détachement. Il ne connut jamais le stimulant de l'ambition personnelle qui n'a pour objet que l'exaltation de l'individu. Servir une cause, participer à un grand effort collectif, apporter sa pierre au monument d'un peuple en travail, cela seul l'attirait. Il ne voyait pas autour de lui les éléments de cette œuvre collective, de cette œuvre nationale à accomplir. Patiemment, dans l'ombre, il tenta de les assembler. Son caractère était indépendant, ombrageux d'apparence et même un peu narquois. Il se faisait un malin plaisir de déplaire aux hommes du jour, aux gens en place, aux dispensateurs de faveurs, aux faux artistes, aux amateurs de réclame et de tapage. Au premier abord, on le jugeait froid et indifférent. Mais, dès qu'il se livrait un peu, on découvrait son ardeur comba-

tive, sa force d'admiration et de dédain. Il s'armait volontiers d'ironie, principalement de ce genre d'ironie qui consiste à outrer la théorie déplaisante de l'adversaire pour en faire ressortir l'absurdité tout en ayant l'air de lui donner raison. Il suivait d'un œil exercé et impitoyable les petits manèges des arrivistes. Mais les contraintes mondaines l'agaçaient. Si les fâcheux se multipliaient, il fuyait discrètement. Tout ce qui n'était pas de qualité française lui était désagréable à rencontrer.

Où pouvait-il découvrir la maison commune qu'il eût désiré d'édifier? L'église où l'on se rassemble pour prier, l'église où les peines et les joies sont égales et se confondent dans l'acceptation et l'espérance, lui parut, seule, conforme à ses recherches d'art. J'ai dit que son premier et son dernier plan sont des projets d'église. Quand Barrès entreprit l'utile et admirable campagne qui fait

l'objet de *la Grande Pitié des Églises de France*, Max Doumic fut un de ses plus zélés lieutenants. Dans le *Correspondant*, il entreprit de faire la révision de nos églises menacées. Avec amour il y célèbre les façons de bâtir de nos pères, avec amour et avec compétence. Dans la construction d'un clocher, par exemple, on tenait compte du mouvement d'oscillation des cloches, qui pouvait, sans inconvénient pour l'ébranlement de l'édifice, se communiquer au beffroi auquel elles étaient suspendues. Les charpentes des toitures étaient l'objet d'une attention minutieuse. Ces mille détails qui garantissent la durée se perdent ou s'oublie et les dégradations commencent. Il faut entendre, après l'architecte, l'artiste qui intervient pour s'attacher sur ces vieilles églises de campagne entourées de tombeaux semés dans la verdure. Il énumère pieusement les églises de l'Aube, celles du Jura, celles du Sud-Ouest,

sans cacher ses préférences pour les romanes et pour les coupoles byzantines, et ses énumérations ne sont pas des listes sèches et mornes : il les accompagne de descriptions et d'épithètes comme les guerriers de l'*Iliade* ou de nos chansons de gestes sont présentés avec des louanges caractéristiques. Et il termine son étude par un émouvant appel en faveur de nos églises en ruines.

IV

LA GUERRE

Nos églises allaient être spécialement visées et frappées, et non pas celles que menaçait la ruine, et non seulement celles qui portaient en elles la beauté de notre passé religieux et artistique, mais toutes, et pour leur caractère sacré, depuis les cathédrales jusqu'aux plus obscures et aux plus effacées. Dans sa lettre pastorale (1915), Mgr Turinaz, doyen des évêques de France, dont le diocèse a été particulièrement outragé, a donné ce témoignage éclatant sur les attentats commis par les Allemands : « Nous sommes condamnés à le faire remarquer : partout, c'est d'abord sur les églises que leurs obus sont dirigés ;

les prêtres catholiques ont été les plus insultés, les plus maltraités, quand ils n'ont pas été fusillés après de terribles tortures. A Gerbeviller, dans ce diocèse, après les horribles excès, dans l'église à moitié détruite, les soldats ont tiré, à bout portant, sur la porte du tabernacle qui leur résistait : le saint ciboire a été criblé de balles qui ont mis en pièces ou en poussière les saintes Espèces qu'il renfermait... » Sacrilège historique dont l'admirable poème de Rostand qui le stigmatise et que déjà nos collégiens apprennent par cœur maintiendra le souvenir.

Elles auront connu cette gloire d'attirer spécialement la haine de nos ennemis, d'être traitées en Françaises de marque, en symboles de la patrie. J'en ai vu de mutilées et d'autres, assassinées, qui n'étaient plus que poussière, Notre-Dame de Reims toujours debout, mais la pierre calcinée et montrant ses mille blessures comme des plaies sai-

gnantes, Notre-Dame de Soissons avec ses arcs-boutants brisés, la façade de Saint-Jean-des-Vignes aux deux tours décoiffées, et leurs pauvres sœurs de Berry-au-Bac, de Loupy-le-Château, de Laheycourt, de Sommeilles, et tant d'autres, réduites en cendres. Si Max Doumic avait vu ces désastres, quelle sainte colère l'eût exalté contre les Barbares!

Ce qu'il a pu voir, du moins, ce fut le spectacle prodigieux de notre mobilisation. Bien souvent nos divisions, notre manque d'entente nationale l'avaient désolé. Ceux qui ont assisté à ce réveil, à ce frémissement qui parcourut la France tout entière et qui l'anima d'un unique amour, ont vécu des jours merveilleux, des jours qui ne peuvent pas être oubliés et qui luiront sur notre avenir. Il avait toujours cru à la guerre. J'ai cité le passage où il dénonçait l'asservissement de l'architecture allemande aux besoins militaires, la préparation méthodique qui se pour-

suivait dans tous les détails de la vie collective allemande. Il avait appartenu à l'armée comme lieutenant de réserve au delà de son temps de service et n'avait donné sa démission que l'âge venant. Dès qu'il vit les événements se précipiter, il demanda à être réintégré dans son grade. A cinquante et un ans, d'une santé médiocre, il réclamait son poste et l'obtint. Il était de ceux qui, pour servir leur pays, prévoient leur emploi et ne sont pas surpris par la déclaration de guerre. On ne s'improvise pas soldat, on se prépare à l'être un jour.

Il avait sollicité un poste de choix. Les Parisiens se souviennent sans doute d'avoir vu défiler, vers le 15 août, sur l'esplanade des Invalides, les volontaires étrangers. Il en venait de tous pays, des Italiens, des Suisses, des Américains, des Polonais, des Tchèques, avec des drapeaux et des pancartes qui indiquaient leur nationalité, les uns, ouvriers de

misère, désireux d'obtenir pour leurs femmes et leurs enfants l'aide accordée aux familles de mobilisés, les autres, le plus grand nombre, ayant soif de manifester leur reconnaissance envers la France qui les avait accueillis comme une seconde patrie. De ces volontaires, on composa un ou deux régiments de marche. Il fallait les discipliner et les encadrer. On les expédia sur Bayonne avant de les envoyer au front. Le lieutenant Max Doumic fut au nombre de leurs officiers instructeurs. On lui confia une compagnie de Polonais. Le rôle d'instructeur est, dans la guerre, un des plus efficaces. D'une foule il fait une troupe, d'une recrue ignorante un soldat exercé. Les officiers qui, dans les dépôts, auront dressé les nouvelles classes, ou les plus anciennes, et les auront envoyées en bonne forme, auront mérité, dans ce métier ingrat, des louanges, car ils auront de loin coopéré au combat et peut-être assuré son succès.

Les Garibaldiens sont devenus populaires. Les Polonais mériteraient de le devenir. Avant leur départ de Bayonne, une cérémonie avait consacré leur drapeau, un drapeau cravaté de tricolore où l'aigle blanche reprenait son essor. L'évêque l'avait béni, et Mme Nigel-Bellairs, née de Seitor-Rylska, femme du vice-consul d'Angleterre à Biarritz, avait accepté d'en être la marraine. On en avait confié la garde à Ladislas de Szuynski, fils du célèbre historien, qui fut tué dans un des premiers engagements. Cette troupe pleine d'entrain, mais assez indépendante et difficile à discipliner, fut dressée en deux mois par un corps d'officiers d'élite.

Sur la vie militaire de Max Doumic je possède un document de premier ordre. Comment l'affaiblirais-je en me contentant de l'invoquer ou de le résumer? Le voici intégralement. C'est une lettre que j'ai reçue de son chef direct, le capitaine Lobies du 1^{er} régi-

ment étranger : il y retrace les derniers jours et la mort de son camarade, avec cette tendre amitié et cette simplicité émouvante qui donnent tant de beauté aux lettres de nos soldats :

Le 26 décembre 1914.

MON CHER CAMARADE,

Je viens satisfaire vos désirs au sujet de la vie militaire du regretté Max Doumic.

Vous n'ignorez pas que Max Doumic, malgré ses cinquante-deux ans, et quoique n'étant tenu à aucune obligation militaire, s'est mis immédiatement, au lendemain de la mobilisation, à la disposition du ministre pour reprendre du service.

Il fut affecté au dépôt du 1^{er} étranger à Bayonne. Là, avec tout son dévouement et avec un zèle inlassable, il s'occupa à organiser et à instruire une compagnie de volontaires polonais. Du néant il a fait sortir en peu de temps une compagnie prête à remplir toutes les missions. J'en sais quelque chose, puisque c'est moi qui, le 15 octobre, ai hérité du travail de Max Doumic en prenant le commandement des Polonais.

Pendant les huit jours qui nous séparèrent du départ j'eus vite apprécié le caractère de mon lieutenant et son cœur.

Le 23, tous les deux nous nous embarquions pleins d'espoir, car nous savions qu'avec nos Polonais nous pouvions aller où nous voudrions, tant ils sont braves et détestent l'Allemand.

En gare de Noisy-le-Sec, nous échangeâmes cependant nos cartes pour prévenir immédiatement nos familles en cas d'événements graves. J'étais loin de me douter que j'aurais dans peu de jours à remplir cette triste mission.

Le 10 novembre, je reçois l'ordre d'aller dans la nuit occuper des tranchées dites de la B... A cinq heures du matin, j'étais avec ma compagnie dans le secteur qui m'était affecté. Le capitaine d'infanterie coloniale que je remplaçais m'indiqua l'emplacement des tranchées et m'en signala une particulièrement dangereuse et située à quatre-vingts mètres à peine de celles des Allemands. Max Doumic était présent. Cette tranchée avancée devait être occupée par une section. Aussitôt mon regretté lieutenant me dit :

— C'est le poste dangereux, c'est ma place, j'y vais.

Après avoir reçu de mon prédécesseur tous les

renseignements et fait placer les trois autres sections, j'allai visiter Max Doumic dans sa tranchée. Ensemble nous examinons les positions et de concert nous arrêtons les dispositions à prendre pour améliorer la tranchée et la rendre moins dangereuse.

Vers sept heures je revins à mon poste de commandement. Je n'y étais pas arrivé qu'un brancardier de la section de Doumic venait m'annoncer que le lieutenant était mort, frappé au cou d'une balle allemande. Je ne pouvais me résoudre à le croire; je dis au brancardier :

— Je viens de la tranchée, vous vous trompez.

La fatale nouvelle n'était que trop vraie. Max Doumic venait d'être tué, victime de son dévouement pour la sécurité de ses hommes.

Nos jeunes Polonais, dès leur arrivée à la tranchée, s'étaient jetés aux créneaux et s'étaient mis à tirailler sur la tranchée allemande. Il fallait les en empêcher et leur faire comprendre qu'ils se montraient trop aux créneaux et qu'ils s'exposaient inutilement aux coups de l'ennemi. C'était peine perdue, les jeunes Polonais regardaient toujours par les créneaux. Max Doumic se mit alors dans la tranchée pour obliger ses hommes à s'abriter.

Il avait déjà fait plusieurs allées et venues dans la tranchée lorsque, vers sept heures, se trouvant à un endroit étroit de la tranchée et obstrué par un homme, il dit au Polonais de reculer et de baisser la tête. L'homme obéit et céda la place à son lieutenant qui reçut alors une balle au cou. La carotide ayant été coupée, la mort fut presque instantanée. Il tomba en disant seulement : — Ah ! — Plus une parole ne devait sortir de sa bouche. A mon arrivée, il n'était plus qu'un cadavre.

Toute la journée il resta dans la tranchée face à l'ennemi. Ce n'est qu'à l'entrée de la nuit, à dix-sept heures, que le corps, non sans de grandes difficultés ni danger, put être transporté, à travers des boyaux de communication étroits et tortueux, au moulin de S..., sous les balles.

Le lendemain, il fut porté en terre, à six heures du matin.

Hier, jour de la Noël, étant de repos aux abris du..., je me suis rendu de nouveau à Bellevue sur la tombe de Max Doumic et j'ai prié pour lui. Les Polonais ont tressé une couronne de chène vert avec l'inscription en bande tricolore : *Les Polonais à leur regretté lieutenant. Sa tombe a*

été arrangée par leurs soins et sera entretenue tant que je serai dans ces parages.

Veillez agréer, mon cher camarade, mes meilleurs sentiments.

E. LOBIES,

Capitaine au 1^{er} régiment étranger.

Ainsi nos héros sont-ils honorés par leurs frères d'armes, et ces belles amitiés, célébrées par les poètes, fleurissent dans la communauté du danger et du sacrifice. Après le témoignage du chef, voici celui d'un camarade, le lieutenant à titre étranger Ramire : « Le passage de M. Doumic à notre régiment marque pour nous tous un impérissable souvenir où l'homme franc, à l'âme noble et à la belle intelligence, est aussi grand que le vaillant soldat tué à l'ennemi glorieusement pour la Patrie et pour l'Humanité. »

Pendant les trois mois de campagne qui ont précédé sa mort, Max Doumic a sans doute, dans ses courts loisirs, écrit quelques-

unes de ses impressions à sa famille, à ses amis. Ces lettres rassemblées composeraient plus tard, avec la réunion de ses études les plus approfondies, sa conférence sur l'*Architecture*, ses articles sur les *Églises en danger*, le monument que mérite sa mémoire. Les dernières qu'il ait écrites, quelques jours avant le 11 novembre, ont pu m'être communiquées. Le 6 novembre, il écrit à son frère René :

« Nous sommes dans des tranchées où, après plus de deux siècles, nous faisons la guerre comme sous Louis XIV; les obus remplacent les anciens boulets : après tout, les obus ne tuent pas tout le monde, et il a suffi d'un ancien boulet pour tuer Turanne... »

Trois jours plus tard, il reprend le même thème, plus détaillé, avec le même tour littéraire, dans une lettre adressée à M. Étienne Lamy à qui l'unissait une affection ancienne.

9 novembre 1914.

MON CHER AMI,

Nous sommes actuellement dans des tranchées auxquelles nous travaillons en même temps. Celles de première ligne sont à une centaine de mètres des tranchées allemandes. Celles de seconde ligne sont en construction, en partie. C'est là qu'on travaille. On y reste plusieurs jours, puis on va remplacer en première ligne des troupes qui vont se reposer aux tranchées de seconde ligne et y travailler.

Si je vous racontais notre histoire en détail et si j'écrivais très bien, vous croiriez lire une lettre de Mme de Sévigné, car nous faisons la guerre comme la faisait Louis XIV. Je vous renvoie donc à sa correspondance et aux nouvelles qu'elle donne à Mme de Grignan de leurs amis qui sont « dans la tranchée ».

Nous ne savons rien de ce qui se passe même devant nous : on nous a dit ces jours derniers, d'une façon générale, que les nouvelles étaient bonnes...

De toutes façons, ce sera long bien certaine-

ment ; nous avons des ennemis organisés autant que nous l'étions peu, et disciplinés. Le succès final coûtera cher et ne s'obtiendra que tard.

Nous ne manquons de rien matériellement ; on pourrait dire même qu'il y a presque gaspillage de nourriture. Seulement il fait humide et froid.

Nous faisons partie d'un corps de troupes d'Afrique : nous sommes pêle-mêle avec des Sénégalais, des Soudanais, des Marocains et des coloniaux : les convois sont d'un pittoresque achevé.

Les positions en face desquelles nous nous trouvons sont difficiles à prendre par de l'infanterie ; on a essayé de s'en emparer ; nous avons perdu du monde sans résultat. Depuis ce temps, on s'observe, on tire, mais il faut attendre que l'artillerie débarrasse le terrain.

La dernière sortie était commandée par un lieutenant colonial, je crois. Il est arrivé jusqu'à une tranchée allemande qui était vide. Se méfiant de quelque embûche, il a fait lancer de grosses mottes de terre. Aussitôt une violente explosion. Les Allemands avaient disposé des bombes à renversement reliées par un fil de fer.

de façon à faire sauter les soldats qui seraient entrés dans la tranchée.

Cependant les canons allemands nous envoient des marmites de différents calibres...

Heureusement elles font plus de bruit que de mal.

Bien affectueusement à vous.

MAX DOUMIC.

Le même jour, avant-veille de sa mort, il adresse les deux autres lettres que voici, l'une à son frère, l'autre à Mme René Doumic, sa belle-sœur :

9 novembre 1914.

MON CHER RENÉ,

... Je crois qu'on a renoncé à enlever les tranchées qui sont en face de nous, avec de l'infanterie : ce sera l'affaire de l'artillerie et nous suivrons. Pourquoi ne le fait-on pas de suite puisque nous avons quantité de canons avec nous? Il y a sans doute une raison.

De ce fait nous nous bornons à monter la

garde à une centaine de mètres des Allemands, avec fusillade de part et d'autre dès que l'on aperçoit quelque chose qui bouge, et nous regardons tomber les obus, en priant Dieu charitablement qu'ils tombent sur l'abri du voisin et non sur le nôtre.

Le reste du temps nous travaillons à nos tranchées.

Bien affectueusement.

MAX.

9 novembre 1914.

MA CHÈRE HÉLÈNE,

J'ai reçu votre lettre en même temps qu'une carte de Suzanne (1), je vous remercie de vos bons souhaits. Jusqu'à présent nous n'avons pas à nous plaindre : nous n'avons pas de pluie et c'est l'essentiel.

Où nous sommes, nous avons un brouillard épais et froid.

(1) Mme Louis Gillet, sa nièce. M. Louis Gillet, conservateur du musée de Chaalis et critique d'art, était parti, lui aussi, dès les premiers jours comme lieutenant d'infanterie territoriale.

Fusillade et canonnade continues, sans beaucoup de résultats. Que d'argent perdu !

Je me distingue, j'ose le dire, dans les travaux de tranchées : c'est la première fois que cela me sert à quelque chose d'avoir été aux Beaux-Arts.

Bien affectueusement.

MAX DOUMIC.

Il n'a plus écrit. Tel il était dans la vie ordinaire, simple, sans prétention, clairvoyant, l'esprit net, volontiers ironique, tel il se montre à cent mètres de l'ennemi, à la veille de mourir (1). Son dernier mot plaisante gen-

(1) Voici le texte de la citation à l'ordre de l'armée qui fut donnée au lieutenant Max Doumic par le général Franchet d'Esperey :

« Doumic, lieutenant au 1^{er} régiment étranger : a, malgré ses cinquante-deux ans, demandé un emploi de son grade au 1^{er} régiment étranger. S'est consacré avec un dévouement absolu à la formation et à l'instruction d'une compagnie, à la tête de laquelle il a montré, sous le feu, les plus belles qualités militaires et a trouvé, le 11 novembre, une mort glorieuse. »

Un autre témoignage public devait lui être rendu. Son éloge fut prononcé en ces termes à l'Académie française par M. Étienne Lamy, dans la séance mémorable consacrée aux écrivains morts pour la patrie :

« Tout le monde sait comment Max Doumic, ancien

timent. Et dans la tranchée il pense à Mme de Sévigné. Et cet homme-là va dire à son capitaine du même ton détaché qui semble des-

lieutenant de réserve, âgé de cinquante-deux ans, reprit du service dans l'armée active et mourut. Dans les tranchées, une mission dangereuse venait d'échoir à un sous-officier. Doumic lui dit : « Vous avez une femme et des enfants, je vais à votre place. » Connaître cela est ne connaître que le dernier des instants où il préféra les autres à lui-même. Cet homme froid d'abord, réservé de gestes, farouchement modeste, capable des plus longs silences contre les propos oisifs, incapable de taire une vérité qu'il jugeait utile, tout inertie pour ses intérêts, tout constance pour l'intérêt de ses amis, tout flamme pour l'intérêt public, dissimula aux indifférents une grande âme. Il aimait le beau comme peu le goûtent et s'était décidé pour l'architecture parce qu'elle accueille et ordonne dans sa beauté raisonnable tous les autres arts, et l'Hôtel de Ville de Douai, qu'il restaura, gardera le nom du maître, si le monument respecté par les siècles survit à l'invasion. Mais, dès le début, sa vocation d'art fut traversée par sa vocation d'intérêt public. A voir de près les entrepreneurs et les ouvriers, il avait jugé que les rapports du capital et du travail sont souvent des choses d'égoïsme, que pour y établir la justice il faut y introduire la générosité : il employa une part de sa fortune à organiser une société de charpentiers. Il ne put pas supporter davantage que la hiérarchie naturelle des talents fût troublée par les admirations de commande et les roueries mercantiles : contre elles, il se fit critique et, dans une suite de Salons, affirma son impartialité rigoureuse et sa redoutable clairvoyance. Les vices dont souffraient l'art étaient ceux dont souffrait la société. Doumic reconnaît que le principal agent de ce désordre est la politique, et que le mal le plus funeste

ceindre l'héroïsme de son piédestal pour le mettre au niveau commun :

— C'est le poste dangereux : ma place est là, j'y vais...

de la politique n'est pas son anarchie spontanée mais sa discipline occulte contre toutes les traditions, et que des traditions la plus attaquée est la foi religieuse. Il tient cette foi pour la base de tout ordre, il la défend donc. Lorsque la rupture du Concordat voue les églises de France à l'abandon, il se fait le pèlerin des édifices menacés, et ses études, sans égales pour la compétence et la vigueur, dénoncent la malfaisance des ruines invisibles que prépare l'écrasement des pierres. Jusqu'au bout, il se sera oublié, et d'autant plus que, si inébranlable sur la nécessité sociale de la foi, il ne sent pas cette foi en lui-même. Cet architecte de vie morale voit resplendir la stabilité sociale de l'Église, il n'a pas pu descendre aux fondations mystérieuses sur lesquelles elle repose. Son âme était d'un apôtre et sa raison d'un stoïcien. Lutte qui peut-être faisait la tristesse muette de son visage, inachèvement qui fit plus complète la générosité de son âme à défendre pour les autres un bien dont il n'avait pas sa part.

V

LES ÉGLISES EN DANGER

Le premier bombardement de Reims, celui qui souleva, comme le sac de Louvain, un cri de réprobation (depuis lors, c'est un compte que nous tenons à jour et qui sera réglé) visait spécialement la cathédrale — la cathédrale surmontée d'un immense drapeau de la Croix-Rouge et remplie de blessés allemands : il commença le 18 septembre, continua le 19 et ne fut interrompu que dans la journée du 20. Là-bas, à Bayonne, quand la nouvelle y fut connue, de quelle révolte, de quelle indignation, tandis qu'il instruisait les volontaires étrangers, le lieutenant Max Doumic, l'architecte amoureux

de nos vieilles pierres, ne dut-il pas être secoué ! Notre-Dame de Reims, toute chargée d'histoire, où furent couronnés tant de rois, où Jeanne d'Arc conduisit Charles VII, toute resplendissante de la beauté de sa rose et de ses verrières, de ses trois portails triomphants, de ses deux tours aériennes, de son assemblée de statues, Notre-Dame de Reims visée et incendiée, anéantie !

Le bruit de sa destruction totale s'était répandu avec la rapidité de la foudre. On annonçait qu'il n'en restait plus que des murs effondrés et des amas de cendres. Le feu avait achevé l'œuvre des obus. Du haut de la montagne, quand on arrive d'Épernay, on croit tomber sur la ville, et la ville c'est la cathédrale. La ville a beau être populeuse et compter plus de cent mille habitants, elle n'est qu'un amas de maisons groupées autour de cette merveille qui la domine. La cathédrale est le centre, le cœur, le passé,

la magnificence de la cité. C'était le 20 au matin. Envoyés à Reims en mission, nous nous étions dressés avec angoisse au sommet de la montée, pour voir si *elle* vivait toujours. — Elle est là ! cria l'un de nous qui, le premier, l'aperçut. Elle était là, debout, intacte, semblait-il, avec ses deux hautes tours. Elle avait vaincu le fer et le feu. La victoire de la Marne s'achevait en elle. Cependant, quand elle se présenta de profil à un tournant, elle nous parut amoindrie, comme amaigrie. L'absence de sa toiture la diminuait. Et de près, quelle pitié de plonger les yeux dans ses innombrables blessures ! La tour du Nord, qu'entourait un échafaudage, brûlée jusqu'au cœur de la pierre, apparaissait toute saignante et meurtrie, d'une teinte claire à côté des pierres noires de l'autre tour, moins atteinte, et que de statues mutilées, de colonnes brisées, de sculptures tordues ou faussées ! A l'intérieur, les flammes

achevaient de s'éteindre, ayant consumé tout ce qui n'était pas la pierre.

J'imagine que, lorsque Max Doumic reçut à la fin d'octobre son ordre de départ et connu sa destination, il dut revoir en pensée cette Notre-Dame de Reims pour qui il allait spécialement combattre. Le sort, qui lui confiait un coin du sol de France à reconquérir, lui choisissait la place qu'il eût sans doute choisie. Il avait offert à notre passé français, à notre art national ses travaux et ses polémiques d'artiste. Il n'attendit pas que la France lui demandât son sang et sa vie : il les lui offrit, elle les accepta. Au cimetière de Bellevue il peut dormir en paix.

Décembre 1914-février 1915.

PAUL ACKER

PAUL ACKER

Il est mort brusquement, le dimanche 27 juin 1945, d'un accident d'automobile. Mais il est mort soldat, en service commandé, sur la terre d'Alsace reconquise.

Le bûcheron qui multiplie aujourd'hui ses coups dans la forêt humaine, dédaignant, au rebours de son travail normal, les seuls troncs à la sève épuisée, abat au hasard les jeunes taillis et les arbres de haute futaie. Est-ce bien au hasard? Au moment de borner une vie et de lui donner sa signification définitive, il semble que la mort accorde ses visites les plus imprévues avec de lointaines

préparations. Comme le dénouement d'une tragédie, elle se laisse annoncer, et même consent parfois, en artiste, à montrer le souci de nos arrangements humains. Elle introduit dans ses rapprochements de mystérieuses concordances. Elle ne laisse pas attendre Ernest Psichari qui sait bien trouver dans le sacrifice la paix intérieure. Elle conduit Max Doumic, défenseur des églises, en vue de Notre-Dame de Reims mutilée. Elle ramène Charles Péguy au bord de ce Paris dont il avait fait chanter les pierres, afin qu'il contribuât au salut de la ville. Lionel des Rieux, Octave de Barral tombent presque au lieu même de leur naissance, comme pour donner un sens plus précis à leurs biographies toutes droites. Robert d'Humières combat et succombe aux côtés des héros de Kipling dont il avait traduit l'épopée. André Lafon, trop frêle pour la tranchée, mais avide de l'offrande, s'éteint modestement sur un lit

d'hôpital. Et l'on pourrait continuer indéfiniment la série de ces affinités électives de la mort. Les destinées les plus courtes s'achèvent encore dans leur plan.

La plus noble part de son œuvre littéraire, Paul Acker l'avait consacrée à l'Alsace qui était le pays des siens, où, peu de temps avant la guerre, il avait ramené la dépouille paternelle. Il a rejoint en mourant le sol qui aurait dû être son sol natal. Eût-il choisi, pour sa tombe, un autre emplacement? L'auteur du *Soldat Bernard* avait défendu l'armée contre les théories déprimantes du pacifisme et de l'internationalisme : il portait l'uniforme quand la mort l'a touché et son cercueil fut roulé dans les trois couleurs. Il n'est pas jusqu'à son ironie qui ne trouve ici son emploi, cette ironie qui errait toujours au coin de ses lèvres, qui donnait un air détaché aux sentiments dont il avait la pudeur, et qui lui venait de la connaissance des hommes, fréquente

école de scepticisme : il n'a pas eu la faveur d'un obus ou d'une balle, l'auréole des héros lui a été refusée, il a été victime d'un accident. Mais il allait où son service l'appelait. Il a été frappé à son poste. Et c'est pourquoi les circonstances de sa mort viennent s'ajouter au mérite de ses ouvrages pour sauvegarder sa mémoire.

I

LES ORIGINES

Dans l'ancienne société où l'on vivait sur place, parmi les mêmes images et les mêmes exemples, une génération prenait tout naturellement, d'habitude, la suite de la précédente, s'engageait à son tour dans la voie tracée qu'elle se contentait d'améliorer et de prolonger. La maison symbolisait la famille et la continuité de la race. Mais, depuis un siècle et demi, les conditions économiques et sociales ont changé : chaque génération entend choisir milieu, métier, idées, convictions. De là ces drames intérieurs si fréquents, ces conflits où les pères étonnés découvrent chez leurs fils des directions impré-

vues. La biographie intellectuelle de Paul Acker le montrerait à la recherche de ses origines. Il en avait été détourné par le bouleversement de la guerre de 1870 qui avait privé son enfance des horizons familiers et, plus encore, par les utopies à la mode que traversa sa jeunesse et qu'il dut écarter, comme des broussailles, pour découvrir le chemin où il s'engagea. Paris et ses jeux l'avaient attiré. Il se plaisait à la psychologie des cœurs trop civilisés. Les évolutions cérébrales sont presque toujours lentes et sinucuses, et même, souvent, on ne s'aperçoit de leur marche qu'en se reportant au point de départ; ou bien l'on garde longtemps une dualité qui semble donner à la vie un charme divers et composite. Les deux romans les plus significatifs de Paul Acker, *le Soldat Bernard* et *les Exilés*, sont le récit d'une conversion : conversion d'un antipatriote au culte de la patrie, d'un Alsa-

rien oublieux au culte de l'Alsace. Et sans doute l'auteur ne se confond point avec ses personnages. L'art du romancier est un art objectif, soucieux de créer des êtres détachés de lui-même, d'analyser des cas d'ordre général. Néanmoins on devine, à cette insistance, que ces cas d'ordre général, il avait pu les rencontrer et les résoudre, non pas à la manière de ses protagonistes dont les erreurs ou les oublis ne furent jamais siens, mais en passant de la tiédeur à la passion. Ainsi le dix-septième siècle appelait-il conversion, non pas le changement de croyance religieuse, mais son renforcement.

Il appartenait à une ancienne famille alsacienne de Strasbourg. Son arrière-grand-père, avocat sous Louis XVI, ami de l'étrange Cagliostro, avait été sauvé de l'échafaud par la chute de Robespierre. De son grand-père, officier sous l'Empire, il avait lui-même, non sans fierté, rassemblé les états de service :

engagé en avril 1808, à seize ans (né à Strasbourg en 1792), au 16^e régiment de chasseurs à cheval, Théodore Acker fait la campagne d'Autriche, puis la campagne d'Espagne; sous-lieutenant en janvier 1811, il passe au 25^e régiment de ligne, est nommé lieutenant pendant la campagne de Russie et proposé pour la croix à la suite d'une action d'éclat; capitaine en 1813 dans la campagne de Silésie, à vingt-un ans, on le retrouve à Waterloo; en 1823 il retourne en Espagne où il reçoit la croix promise par l'empereur, mais il attend vingt-deux ans son quatrième galon, qu'il ne reçoit qu'en 1836, peu avant sa retraite qu'il vient prendre en 1839 à Strasbourg où il est nommé rapporteur au conseil de guerre. « Je ne puis mieux le comparer, ajoute son petit-fils après avoir énuméré ses titres, qu'à l'un de ces héroïques et modestes officiers dont Vigny a si magnifiquement exprimé l'humble grandeur, et dont, en un lan-

gage plus familier, Erckmann-Chatrion a peint, dans ses contes, de si touchants portraits. D'un caractère très droit, très juste, ne concevant que le devoir pour lui-même, indulgent pour les jeunes fautes des autres, mais sévère pour tout ce qui concernait le service et l'honorabilité, il restait très simple dans ses rapports avec ses inférieurs et très digne avec ses supérieurs, — vertu bien alsacienne. Il aimait l'ordre et détestait le bruit et la dissipation, ce qui est encore bien alsacien... Quand il mourut, il restait encore à l'Alsace treize années à vivre française. »

Ce héros de l'Empire laissait un fils, Pierre-Paul Acker, qui suivit une destinée de fonctionnaire. La vie des familles présente souvent les mêmes contrastes que la vie des peuples : aux périodes violentes succèdent des accalmies, aux personnalités vigoureuses des caractères indécis et doux. De son père, le romancier a très vraisemblablement tracé

quelques esquisses dans ses ouvrages : M. Bernard (*le Soldat Bernard*), M. Héring (*les Exilés*), M. Bertram (*les Demoiselles Bertram*) ont des traits communs de dignité bourgeoise, de droiture, de culture intellectuelle. M. Bernard souffre des erreurs de son fils dévoyé et n'ose aborder de front les problèmes qui les séparent; de cœur délicat, il craint de froisser une fierté naissante, d'écarter de lui celui qu'il veut rapprocher : il est courageux dans ses idées, mais il n'est pas né pour l'action. Et pas davantage M. Bertram, rêveur un peu égoïste, mais si éloigné de soupçonner son propre égoïsme : ses songes lui procurent d'heureux alibis dans les difficultés de l'existence; parce qu'il a peu de besoin et peu de défense, il n'imagine pas que rien puisse manquer aux siens. M. Héring, plus effacé, attend son testament pour faire connaître toute la douleur dont sa vie fut rongée depuis qu'il dut quitter l'Al-

sace : il demande à son héritier de l'y ramener mort, n'ayant pu y demeurer sous le joug allemand. Mais quand il a vu peu à peu l'oubli du sol natal envahir le cœur de son fils, qu'a-t-il fait pour lutter contre cet envahissement? Lui, non plus, n'est pas un homme de combat : il se réjouira du retour de son fils Claude et n'aura pas ramené lui-même l'enfant prodigue, à qui il se sera contenté de donner un exemple trop discret.

Aucune des trois répliques n'est sans doute rigoureusement exacte. Je serais surpris qu'elles n'offrissent pas quelques traits de ressemblance avec le père de Paul Acker. Les peintres d'autrefois ne manquaient pas d'introduire dans leurs tableaux commandés par les grands seigneurs ou les riches abbayes, la figure de leurs parents ou de leurs amis. Ils ajoutaient aux joies de l'art le plaisir intime de léguer au public des expressions, des silhouettes, des visages familiers. Les

romanciers ont aussi leurs modèles vivants qu'ils représentent avec une secrète douceur, tout au moins dans leurs personnages secondaires.

Pierre-Paul Acker de Strasbourg avait épousé une jeune fille de l'une des familles les plus estimées de Saverne. L'oncle de sa femme, Dagobert Fischer, avait été longtemps maire de la ville; il a laissé un nom en Alsace dans les annales des archéologues. Quand la guerre — celle de 1870 (*la guerre*, maintenant, c'est la nôtre) — éclata, Pierre-Paul Acker était contrôleur des contributions indirectes à Strasbourg. Il y demeura pendant tout le siège, avec les siens. Il a même laissé quelques notes sur cette tragédie. Il écrivait volontiers pour lui-même, à la façon de M. Bertram : il accumulait les poèmes consacrés à la gloire de sa chère Alsace, et un jour il les brûla. Du même coup il brûla ses mémoires qu'il avait commencé de ré-

diger. Cependant il avait assisté à la révolution de 1848 et vu la guerre franco-allemande et il savait donner du relief à ses souvenirs. Quelques feuillets sauvés retracent précisément le siège de Strasbourg. Ce sont des notes pittoresques, vivantes, parfois émues, le plus souvent ironiques. On y retrouve l'humour alsacien, témoin l'épisode de la sœur Olympe qui ne souffrait nullement des bombardements, car elle se retirait dans la cour du couvent, où elle se plongeait, sans risquer d'être dérangée, dans sa lecture favorite qui était *le Langage des fleurs*. Elle se plaisait aux allégories un peu compliquées de cet ouvrage que, dans la vie ordinaire, elle n'aurait pas eu le loisir d'étudier : ainsi les obus favorisaient-ils ses goûts. Mais un jour elle fut tirée de sa rêverie et de sa sécurité : une supérieure barbare ne craignit pas de la désigner pour le soin des blessés dans les hôpitaux, ce qui fut un événement dans la cave où elle habi-

tait avec la famille Acker : « Sœur Olympe était coquette tout en étant religieuse et lisait *le Langage des fleurs*. Par surcroît, elle était peu courageuse. Ce fut toute une histoire pénible de lui persuader d'aller soigner les blessés aux hôpitaux. Passer par les rues sous la mitraille au lieu de rester tranquillement dans les caves, c'était dur, impossible à une âme et à un corps si délicats. Elle en reçut l'ordre et, le second jour de ses sorties, elle s'y rendait sans broncher. » Il n'est pas besoin de beaucoup de phrases pour qu'un écrivain se révèle. Celui-ci a le trait rapide et sûr. Ses mémoires eussent été d'une lecture agréable, si l'on en juge par ces tableaux de Strasbourg assiégée. La première bombe qui éclate provoque un peu de panique : on se précipite dans les caves, mais bientôt on s'habitue. Les caves deviennent confortables : on y cause et l'on y mange, « le siège creusait l'estomac ». « De temps

en temps, continue le narrateur, un obus arrivait, mes garçons couraient dans le jardin après les éclats. Je me souviens d'un obus qui frappa le mur, près de la porte, au moment où une sœur, fille d'un garde-forestier bavarois, rentrait. La pauvre fille referma la porte et s'arrêta toute saisie et pâle, et en cet instant un chien, atteint par un éclat, poussa un cri déchirant. Mais personne ne montrait de peur et cependant, sauf moi et l'aumônier, il n'y avait que des femmes. Vraiment, je crois que j'étais le moins courageux et j'avais besoin tous les jours d'aller à midi au café Saint-Étienne reprendre du courage au milieu des officiers d'artillerie qui finissaient tranquillement leur partie après leur déjeuner. Il entraient bien de temps en temps des éclats d'obus par les fenêtres, mais personne ne fut atteint. Un jour même on releva un débris de croix que les Allemands, faute de munitions, avaient arrachée

au cimetière Sainte-Hélène. Ma femme n'avait pas besoin de ce réconfort. Elle sortait presque tous les jours pour ne pas toucher à nos provisions, car nous pensions que le siège serait long. Une fois même elle rapporta un petit lièvre qu'un soldat avait pris tout vivant dans les glacis. Ainsi nous mangeâmes du gibier pendant le siège. Moi, je la suivais malgré moi, pour ne pas paraître moins courageux et parce qu'il me semblait que lorsqu'elle s'exposait je ne devais pas me tenir à l'abri. Il ne faisait pas bon dedans, mais encore moins dehors... »

Tout le récit est de ce ton enjoué, familier, plein de bonhomie : l'esprit peut être une manière de courage. Volontiers je citerais, si je ne désirais réserver aux œuvres du fils mes commentaires, la page où Pierre-Paul Acker montre la foule prompt aux illusions, crédule aux fausses nouvelles, vite déprimée et aussi vite réconfortée. Il y a chez lui un

bon sens un peu raisonneur, un réalisme pratique peu sensible au dévouement inutile. Il ne comprend pas la prolongation de la résistance quand elle ne peut plus être efficace. Dans les romans d'Eckmann-Chatrian, on trouverait aisément quelque Alsacien un peu narquois, aimable, brave et pacifique ensemble, qui lui ressemblerait, comme on y trouve la figure de l'ancêtre, plus enluminée et haute en couleur.

Après la guerre, Pierre-Paul Acker opta pour la France : nommé à Paris, puis à Aurillac où il fut dix ans inspecteur des contributions directes, il s'installa, quand l'âge de la retraite fut venu, à Charleville, dans le voisinage de la frontière. C'est là qu'il mourut, chargé d'ans, en 1910. Il avait pu voir naître et grandir la renommée de son fils Paul : *Le Soldat Bernard*, paru en 1908, avait été passionnément lu, discuté, admiré ; c'était l'aurore d'une brillante carrière de roman-

cier, déjà préparée par des ouvrages antérieurs, mais il n'est pas rare qu'un écrivain reçoive d'un seul coup la récompense publique de ses lents et laborieux efforts.

Dans *les Exilés*, Claude Héring lit avec émotion le testament où son père demande à être enseveli à Colmar. Or, *les Exilés* portent cette dédicace : *A la mémoire de mon père qui repose dans la terre d'Alsace*. Comment ne pas retrouver des impressions personnelles dans le récit des obsèques de M. Héring au cimetière de Colmar? Paul Acker avait lui-même ramené en Alsace les restes mortels de son père. Il avait connu cette douceur et cette amertume de déposer la précieuse dépouille dans le caveau de famille après avoir traversé la frontière.

D'anciennes origines alsaciennes, un grand-père soldat de l'Empire, un père chassé du sol natal par la guerre, ne pouvant vivre hors de France et néanmoins

exilé : tel était le legs du passé à Paul Acker. Legs un peu lourd, chargé d'héroïsme et de douleur : allait-il dès sa jeunesse l'accepter, ou pensait-il vivre pour son propre compte, non à l'ombre des jours de gloire et de deuil ?

II

LA JEUNESSE D'IL Y A VINGT ANS

Il était né en 1874 à Aurillac. 1870 l'a déraciné. Aucun lien ne l'attache au lieu accidentel de sa naissance, et l'Alsace est si loin. Les parents ne peuvent pas attrister les enfants en ressassant devant eux leur tristesse et leurs regrets. Ils ont la pudeur de leur exil. Il faudra du temps à Paul Acker pour découvrir dans son ampleur et sa délicatesse ce drame secret. Enfant précoce, il fait de très brillantes études. Mais, écolier errant, il les continue d'un bout de la France à l'autre, à Charleville après Aurillac, puis à Lille où il obtient au Concours général des lycées de France le prix d'honneur de composition

française et le premier prix de version grecque. Son père eût désiré pour lui une carrière toute unie, l'École normale et l'agrégation des lettres, mais la vocation littéraire s'est emparée du jeune premier prix de composition française. Paris l'attire; il veut aller à Paris. Là est la patrie de son cerveau. Dix-huit ou vingt ans, c'est bien tôt pour débiter. Sa famille inquiète lui trouve une petite place dans la maison d'édition Hachette. Bientôt il y deviendra secrétaire des *Lectures pour tous*. Un secrétariat, une maison pareille à un ministère, il n'en faut pas davantage pour que la carrière littéraire prenne aux yeux des familles un air tout à fait rassurant de fonctionnarisme. Et cependant toute une tragédie intellectuelle se joue alors chez ces jeunes gens venus des provinces de France pour conquérir Paris.

Que pensait la jeunesse du Quartier latin en 1890 ou 1894? Récemment, dans *l'Étang*

de Berre, M. Charles Maurras écrivait à propos du charmant Lionel des Rieux :

« Toute sa génération, toute celle qui l'avait immédiatement précédé, accomplissait dans les lettres, dans la pensée, dans les arts, un mouvement qu'il faudra appeler militairement une désertion et, religieusement, une apostasie. Vers 1890, la pensée de la France achevait d'être sacrifiée aux plus lâches complaisances pour l'esprit allemand. Lionel des Rieux fut du nombre infime de ceux qui se jetèrent en travers de ces influences et leur tinrent tête plus de vingt ans. »

Un chapitre de *la Croisée des chemins* avait essayé de fixer la vie du Quartier latin un peu plus tard, aux alentours de l'année 1894. Il y avait alors un intense mouvement intellectuel qui s'en allait à la dérive comme un vaisseau sans boussole et sans gouvernail. Le désenchantement de la génération précé-

dente, élevée à l'ombre de la défaite, était devenu insupportable à la nouvelle qui n'avait pas les mêmes raisons de croire à sa faiblesse, mais qui, revenue à l'orgueil, ne s'orientait pas, faute de direction, dans le sens d'une renaissance française. « Comme les tristes jeunes gens du temps de Musset, atteints du *mal du siècle* et se reconnaissant dans un Werther ou dans un Manfred, entendirent les conseils qui leur venaient de Goethe, agitateur immobile, et de Byron qui se détruisait en musique; comme les graves jeunes gens de l'époque de Renan et de Taine, dans une frénésie de curiosité intellectuelle, subirent l'influence de la philosophie hégélienne, sans se douter que la revanche d'Iéna devait suivre l'invasion humanitaire, la jeunesse d'alors, cherchant des directions plus conformes à ses instincts que le pessimisme ou le dilettantisme dont notre propre littérature était saturée, accueillit Tolstoï et

sa pitié débordante, Ibsen et son individualisme, avant-garde de Nietzsche. C'étaient les faux noms du communisme et de l'anarchie. »

Le café Vachette, au Quartier latin, fut plus spécialement le témoin de cette effervescence intellectuelle. Là se livraient chaque soir les plus violentes discussions. Toutes les erreurs, toutes les utopies, toutes les audaces y étaient représentées : anarchie, collectivisme, pacifisme, antimilitarisme, cosmopolitisme. Les jeunes gens d'aujourd'hui ne peuvent guère se douter de l'étrange flore à travers laquelle leurs aînés cherchaient un chemin. Ils ont trouvé la voie mieux frayée. Ils se sont avancés dans la vie sans hésitation : « Notre génération, écrivait en leur nom Ernest Psichari aux auteurs de *les Jeunes gens d'aujourd'hui*, celle de ceux qui ont commencé leur vie d'homme avec le siècle, est importante. C'est en elle que sont venus tous

les espoirs et nous le savons. C'est d'elle que dépend le salut de la France, donc celui du monde et de la civilisation. Tout se joue sur nos têtes. Il me semble que les jeunes sentent obscurément qu'ils verront de grandes choses, que de grandes choses se feront par eux. Ils ne seront pas des amateurs ni des sceptiques. Ils ne seront pas des touristes à travers la vie. Ils sauront ce qu'on attend d'eux. » Leurs aînés de vingt ans ne le savaient pas, ils le cherchaient. Ils se cherchaient eux-mêmes. Ils n'étaient pas des touristes, mais des voyageurs en quête d'un gîte. Leur ardent individualisme était détaché des entreprises collectives. Leur désintéressement pratique n'était pas sans noblesse, mais ajoutait encore au désordre de leurs idées. Cependant beaucoup d'entre eux ont su se dégager de ces pernicieuses influences, et même ils se sont efforcés d'épargner à leurs cadets les difficultés qu'ils

avaient traversées. Ils ont aidé à préparer la génération montante dont ils ont partagé ou partagent encore les travaux guerriers et les espérances nationales.

Paul Acker débutait donc en pleine confusion littéraire et sociale. Quand il apparaissait dans les cénacles, on prenait volontiers des airs d'augure pour étonner ce petit homme, le plus jeune de tous les assistants, qui, discret, mystérieux, le plus souvent muet, ne cherchait pas à fixer les regards et ne demandait qu'à passer inaperçu. Son profil régulier, à la Bonaparte, le signalait seul à l'attention. Mais on ne prenait pas suffisamment garde au pli ironique des lèvres. Le bon petit jeune homme ne s'en laissait pas accroire. Peu à peu, il prenait de l'assurance. Il était prémuni contre les utopies et les influences par une vue très nette des réalités. Doué d'un esprit lucide et précis, qui lui venait peut-être de ses ancêtres alsaciens,

il remettait immédiatement au point les théories, tandis que la diversité des visages humains le divertissait. Ainsi était-il préservé par une défiance naturelle, et j'ajouterai par le désir de fixer sa vie. C'est là une bonne école : elle empêche de s'égarer, elle apprend la notion du temps perdu. Il regagnait sa chambre pour y travailler, à l'heure où l'atmosphère des cafés commence à s'épaissir avec la fumée des pipes ou des cigarettes et celles des vaines controverses.

Mais de ces rencontres avec les hommes et les idées de son temps il retirait un scepticisme, tout au moins apparent, dont il ne devait se dégager que beaucoup plus tard. On en trouve la trace dans ses premiers livres : *Humour et Humoristes*, les *Petites Confessions*, *Dispensé de l'article 23*. Les *Petites Confessions* sont des interviews prises aux personnalités les plus différentes. Deux ou trois fois la semaine, a-t-il raconté lui-même, le

matin de préférence, il s'en allait « tirer la sonnette de quelque notoriété ». Il interroge aussi bien le P. Didon que Mlle Brandès et emploie le même ton pour noter leurs réponses. Sa manière est assez spéciale : ce n'est pas la blague parisienne, ce n'est pas l'esprit savoureux et substantiel qu'on trouve chez un Courteline, ce n'est pas l'ironie cruelle d'un Mirbeau ou délicate et ornée d'un Lemaître. C'est une moquerie sans méchanceté, mais continue, qui est presque celle de la conversation entre gens qui ne sont dupes de rien mais ne songent point à triompher outre mesure de la sottise, de l'erreux ou de la suffisance d'autrui. L'écrivain est déjà tout formé : il a le trait juste, le tour net, il se méfie de la couleur, de l'éclat, du panache et préfère rester dans la grisaille plutôt que de forcer le ton ou de risquer d'aboutir au trompe-l'œil.

Le roman psychologique l'attire, comme il

attire ceux qui se plaisent au commerce de leurs semblables, sans croire pour autant à leur sincérité. Il publie *Amant de cœur* et la *Petite Madame de Thiange*. *Amant de cœur* est l'histoire extrêmement douloureuse d'une passion qui conduit peu à peu à la déchéance. C'est là un sujet éternel, que les romanciers et les dramaturges d'avant la guerre ont spécialement recherché, dont ils ont même abusé. *La Femme et le Pantin* de M. Pierre Louys, *Esclave* de Mme Gérard d'Houville, qui ont la brièveté et le raccourci des chefs-d'œuvre de Mérimée, ont su le rajeunir, l'un avec un art direct, aigu, d'une brutalité qu'une virtuosité incomparable dissimule, l'autre d'une manière plus assourdie, attirante comme ces eaux calmes dont on mesure tout à coup les abîmes. Le roman d'Acker n'a pas cette maîtrise; mais l'auteur raconte avec une simplicité si habile qu'on croit lire une aventure banale, et peu à peu

le lecteur est enlisé, il est pris, il est condamné à suivre jusqu'au bout des péripéties si naturellement enchainées que ces misères du cœur et de la chair paraissent inéluctables. Devant la passion, ce sceptique, rebelle à l'influence des grands hommes comme à celle des systèmes, a abdiqué son scepticisme.

Allait-il garder cette façon distante, ironique ou miséricordieuse, de regarder ses contemporains se débattre autour de lui à travers les complications croissantes d'un temps tout chargé de cette électricité qui précède l'orage? Resterait-il éloigné des luttes qui se livraient sous ses yeux, où l'art et le sol de son pays se trouvaient engagés? Se contenterait-il du rôle de spectateur et ne s'autoriserait-il pas de cette nécessité de l'objectivisme invoquée par tant d'écrivains? L'art, dit-on, n'a pas qualité pour conclure. Mais il a qualité pour ne pas s'arrêter aux surfaces, pour descendre jusqu'au fond des

âmes et des vies afin d'en surprendre le secret. Et dans ces profondeurs, il peut apercevoir ces lois mystérieuses qui expliquent la prospérité ou la décadence des sociétés et des familles. Il découvre les causes, et comment cette découverte n'illuminerait-elle pas ses œuvres nouvelles? Il veut dominer sa matière et lui insuffler l'esprit dont le souffle l'a touché lui-même. L'âge où le talent atteint la plénitude est aussi celui où les voix de l'enfance commencent à sonner comme des cloches. Ces voix ne se font pas entendre pendant la première jeunesse, toute retentissante d'un tumulte de départ. On se souvient mieux du passé à mesure qu'on avance dans la vie. Attiré, on se penche sur lui comme sur un miroir. Aux causes pressenties viennent se lier les origines qui expliquent les caractères et qu'on avait trop oubliées. La période féconde de la production va s'ouvrir. Tout le reste n'était qu'apprentissage.

III

TROIS ROMANS

L'apprentissage ne suffit pas, ni le talent. Il faut encore la volonté de produire son œuvre, c'est-à-dire de lui subordonner la règle de sa vie, de l'entourer de recueillement et de silence, de lui réserver le temps et les soins nécessaires.

Paul Acker avait connu des débuts relativement faciles dans le journalisme. D'heureuses collaborations à des périodiques importants lui assuraient une existence assez large, mais exigeaient des heures de présence, des démarches, une dépendance continue. Il sut s'imposer une discipline, renoncer à des avantages pécuniaires, à l'agrément

du travail rapide et bien rétribué, au plaisir même qu'il trouvait à fréquenter ces salles de rédaction où passe le mouvement de Paris. Il se fixa, pour un travail de longue haleine, des heures sacrées dont il fit respecter l'emploi. Ainsi parvint-il à écrire des ouvrages plus mûris, plus approfondis, d'une trame plus serrée. Ainsi devint-il le romancier du *Soldat Bernard*, des *Exilés* et des *Demoiselles Bertram*.



Le Soldat Bernard, qui mit en pleine lumière le nom de Paul Acker, parut en 1908. C'est, je l'ai dit, l'histoire d'une conversion au patriotisme, et c'est aussi une chronique de l'époque antimilitariste que la France a traversée. L'auteur s'y montre en pleine possession de son art, un art sobre, discret, direct, simplificateur, qui ne s'encombre pas

d'un grand nombre de personnages, qui a quelque peine à hausser le ton dans les scènes violentes et qui atteint au pathétique par l'accumulation des petits traits et par la justesse de l'accent. Il ne modifiera plus sa manière.

Est-il nécessaire de rappeler l'intrigue de ce livre célèbre? Un étudiant des lettres de famille bourgeoise, Georges Bernard, va quitter Paris pour accomplir une année de service militaire en Lorraine. Avant son départ, il monte l'escalier obscur d'une petite revue littéraire, *les Feuilletts*, pour faire ses adieux au directeur, Menguy, qui est son ami. Ce Menguy, apôtre autoritaire et puritain, exerce une sorte de fascination sur le cerveau encore incertain du jeune homme qui prend pour un système d'affranchissement le désir de se soustraire à toute discipline. Menguy veut qu'il fasse de la propagande parmi ses camarades de chambrée : « Jamais on ne leur a montré l'inutilité et l'avilissement de tous

ces hommes enlevés aux champs, aux usines, aux ateliers qui, au mépris de leur dignité, sont forcés d'abandonner parents, femmes, enfants, fiancée pour apprendre à tuer leurs semblables. » Georges Bernard s'engage à répandre ces idées de révolte au régiment. Cependant, il n'est pas venu aux *Feuillets* que pour l'idée. A son âge, il est rare qu'on ne vive que par le cerveau. Une jeune fille, Pauline Ternier, travaille à la rédaction comme secrétaire. Elle a quitté le foyer parce qu'elle y étouffait et que ses aspirations de délivrance sociale n'y trouvaient pas d'écho. Alphonse Daudet dans *l'Évangéliste*, M. Paul Bourget dans *Un Divorce*, M. Octave Mirbeau dans *les Mauvais Bergers* ont analysé ce travail de la pensée aboutissant chez une jeune fille exaltée aux pires déformations cérébrales en même temps qu'à l'ivresse du martyr. Paul Acker n'a pas poussé l'analyse aussi loin. Il a humanisé son héroïne, qui reste

accessible à la tendresse et voudra s'en servir pour répandre la conviction qui la brûle.

Le régiment est l'école où Georges Bernard apprendra à réviser ses idées préconçues. Il commencera par reconnaître la bassesse de tous ces antimilitaristes qui débâtèrent contre l'armée pour se soustraire aux devoirs qu'elle impose, à l'obéissance qu'elle exige. Puis, la collectivité fraternelle, l'unité du régiment lui apparaît, s'impose à son esprit le jour de la présentation du drapeau. Tous ces individus si dissemblables se confondent en un seul être qui vit et qui agit. Lui-même, quand les trois couleurs passent devant lui, se sent tout frissonnant de la tête aux pieds. Qu'a-t-il ressenti? Que représente donc pour lui ce symbole? Exaspéré, il se révolte contre sa faiblesse, il se considère comme un renégat et, pour regagner sa propre estime, il crie des paroles de haine contre la patrie. Le lieutenant Herbel l'a

entendu. Il l'a entendu et il a compris ce qui se cachait sous cette haine apparente. Au lieu de le punir, de le briser, il entreprend sa conquête. En vain Bernard tente-t-il d'échapper à l'emprise de cette volonté. La foi du lieutenant, cette noble vie pauvre, prête au sacrifice, toute droite, humble, serve et si grande, l'attirent comme une force religieuse. Tous ses instincts héréditaires, méconnus, oubliés reparaissent à fleur de cœur. Il ne ressent plus cette gêne, cette tension, ce poids qui lui venaient de convictions juxtaposées, rapportées, sans lien véritable avec sa nature retrouvée.

L'épisode final ajoute une violence inutile à la progression tout intérieure de cette conversion. A la suite d'une grève, un mouvement populaire éclate qu'il faut réprimer. Le régiment de Georges Bernard est chargé de contenir la manifestation. Le lieutenant Herbel, par son sang-froid, son calme dans le danger, parvient à retenir ses hommes et

à en imposer à la foule. Mais cette barrière morale finit par être rompue comme une digue : l'émeute se rue contre le chef dont elle sent la supériorité et déteste l'autorité. Alors les soldats défendent leur lieutenant, frappent la foule déchaînée et l'obligent à reculer. Bernard n'a pas hésité à frapper, quand il a vu son lieutenant en péril. Ses anciennes doctrines se sont trouvées abolies en un instant. Aboli son amour pour Pauline Ternier. A l'hôpital où il est transporté blessé, il assiste à l'agonie de son camarade Morvan et il apprend l'état désespéré du lieutenant Herbel : « Un soldat obscur qui dort dans l'éternel repos et un officier qui, dans une chambre voisine, finit de mourir, tous les deux tués sans gloire et par des Français, et c'est toute la douloureuse grandeur de l'armée qui étreint Bernard, toute sa noblesse, toute sa sérénité, puisqu'elle seule cultive encore ce qu'il y a de plus généreux dans

l'homme, le mépris de l'intérêt privé, le mépris des injures et le mépris de la mort. le naturel accomplissement du devoir et le don spontané de soi-même au pays. Et lentement, durement, cruellement, les images de Pauline et de Menguy s'effacent de son cœur. Il va à d'autres destinées. »

Le soldat Bernard est guéri. L'armée l'a sauvé de lui-même. Et sans doute la jeunesse qui aura traversé la guerre aura peine à se représenter une société crédule au pacifisme et se livrant d'elle-même aux nations de proie. Elle aura peine à comprendre comment ses aînés, après avoir accepté ou tout au moins toléré ces théories déprimantes, les auront tout à coup rejetées pour la défense du territoire envahi. Ces brusques changements ne laisseront pas de la déconcerter et de lui inspirer une juste méfiance. Élevée à l'école d'une terrible réalité, elle ne séparera pas les idées et les faits. L'empoisonnement

commence par le cerveau; peu à peu il gagne le cœur. Les fautes de l'intelligence sont toujours à l'origine des ruines nationales.

Le thème de Paul Acker a été repris sur le mode mystique par Ernest Psichari dans *l'Appel des armes*. « *L'Appel des armes*, rappelle M. Paul Bouget dans sa préface au *Voyage du centurion*, nous racontait la simple histoire d'un officier, Nangès, guérissant un jeune soldat des pires intoxications anarchistes et pacifistes par la seule suggestion de sa personnalité. Peu d'événements, un récit uni, j'allais dire terre à terre, et c'était un portrait dressé en pied, d'un si haut relief que ce Nangès reste pour moi, à l'heure présente, aussi vivant que si je l'avais connu en chair et en os. Il y avait là, entre autres pages, une conversation entre camarades de garnison sur le métier de soldat, égale par l'accent et supérieure par la portée au morceau justement célèbre de Vigny dans le

second chapitre de *Servitude et Grandeur* qui commence : « L'armée est une nation dans la nation... » Vigny ajoute : « C'est un vice des temps. » Pour Nangès, au contraire, porte-parole avoué du romancier, le plus précieux travail du soldat est de constituer, dans la nation, un type à part. Il représente, et seul, un principe d'obéissance, de sacrifice et de danger, aussi nécessaire à la tonicité générale de la société que les sécrétions de telle ou telle glande peuvent l'être à l'énergie générale de l'organisme. »

Le lieutenant Herbel de Paul Acker n'a pas le relief du capitaine Nangès de Psichari : il est plus simple, moins tendu, moins théoricien. Avec un moindre souci de perfectionnement intérieur, il sait trouver le cœur des hommes auxquels il s'adresse. Chez Nangès, il y a encore de l'aristocratie intellectuelle, et l'orgueil le sépare de la vérité chrétienne. Herbel est moins compliqué : son exemple

exerce une action plus directe. L'armée ne peut plus être une nation dans la nation puisqu'elle est toute la nation valide. Mais le livre de Vigny, qui était écrit pour une caste, peut être proposé à tous les soldats, comme *l'Imitation*, primitivement destinée à la solitude des monastères, est d'une psychologie si juste qu'elle peut atteindre tous les croyants et jusqu'aux incrédules. L'armée est devenue toute la nation, mais les conditions qui maintiennent la valeur et la force morale de l'armée n'ont pas changé. L'armée est restée l'école de l'obéissance, du sacrifice et du danger, mais elle accueille tout le monde.

L'Appel des armes, le Soldat Bernard, deux témoignages de cette école du soldat.



L'affabulation des *Exilés* est plus ténue que celle du *Soldat Bernard*. On pourrait même

lui adresser le reproche d'être insuffisamment nouée, d'être un peu lâche et conventionnelle. Elle témoigne d'une sorte de négligence, peut-être voulue, car les personnages ne semblent être là que pour révéler, célébrer, faire aimer l'Alsace.

Claude Héring est né, après la guerre, de parents alsaciens émigrés. Et l'on ne peut se tenir de songer à la date de naissance de Paul Acker, au drame de sa vie infantine. M. Héring père n'a pu vivre dans l'Alsace germanisée et il est parti. Mais partout il se sent mal à l'aise, son pays natal lui manque, comme le bras absent à un manchot.

En traits excellents, jamais appuyés, le romancier représente l'intérieur modeste de ces Héring qui tâchent à ne pas faire peser sur leur fils la tristesse de l'exil. Ils y ont trop bien réussi : Claude ne se sent pas lié par le passé. C'est presque le hasard qui remet ses pas dans les pas de ses aïeux. Il a ren-

contré chez des amis, les Aubray, une jeune veuve, Mme Dolnay, qui chaque année va passer à Colmar les mois d'été. Les Aubray doivent l'y conduire en automobile. Il y a une place libre dans la voiture : Claude veut-il l'accepter? Colmar : c'est de Colmar que ses parents sont partis. C'est à Colmar que son père veut être enseveli : un jour il a pu lire le testament de celui-ci, et s'est arrêté, songeur, aux premières phrases : « Je veux être, après ma mort, ramené à Colmar et enterré près de mon père; ma femme veut être enterrée à côté de moi. Je souhaite que mes enfants aient le même désir. La concession qui nous appartient est très grande. » Colmar : ces deux syllabes ne peuvent tout de même pas lui être indifférentes, surtout quand Mme Dolnay les prononce. Mme Dolnay est de ces créatures très belles auprès de qui on se sent en sécurité, en confiance, qui donnent une impression de paix, qui chas-

sent, rien que par leur présence, le mensonge, le trouble, la perfidie, toute cette atmosphère orageuse où la passion, d'habitude, se complait, s'exalte, se prépare d'avance à la lutte et à la douleur. Elle attire par cette loyauté qui est comparable à la clarté d'un jour serein. « J'ai une âme très simple, peut-elle dire comme une jeune fille : un champ, un vieux clocher, une église, et je suis heureuse. » Elle aide, presque trop, à la conquête du cœur de Claude Héring par l'Alsace. L'Alsace n'aurait-elle pu suffire à la tâche? Là Claude retrouve le souvenir des siens. Le passé peu à peu le reprend. Ce pays qu'il a oublié si longtemps, il se sent attiré vers lui, et il y est comme un étranger. A son tour, il connaît la souffrance de l'exilé, mais, chose curieuse, il connaît cette souffrance sur place, et c'est le retour qui la lui révèle. Il est chez les siens, et les siens ne le reconnaissent pas. Il faut une adaptation du

cœur. Mme Dolnay l'a précédé dans cette adaptation. Avant lui, elle a pénétré la secrète beauté du drame qui se joue dans cette Alsace rebelle à l'absorption du vainqueur : « J'ai parfois quitté une boutique, lui raconte-t-elle, des larmes aux yeux, parce que cette marchande, qui de son comptoir m'avait parlé français, résistait à sa manière, inconsciemment ou non, à l'Allemagne et combattait pour la France. »

L'intrigue est ici peu de chose, il est vrai : mais, comme cette reprise d'un cœur par la terre et les morts est délicatement analysée ! Les moindres nuances en sont rendues avec un art extrême. « Nul peuple ne compose avec son pays un ensemble plus harmonieux que le peuple alsacien avec l'Alsace » ; la fusion est si complète que celle-ci ne peut être comprise si l'on néglige celui-là. L'Allemagne a pu conquérir l'Alsace matériellement : parce qu'elle a méconnu son âme,

violenté son esprit, sa conquête lui échappe. L'une des scènes capitales des *Exilés* met aux prises un Alsacien passé de l'autre côté de la barrière, par intérêt beaucoup moins que par admiration de la force, et un Alsacien demeuré fidèle à la pensée française. Le débat s'engage par strophes alternées où les deux thèses se heurtent, exposées dans toute leur ampleur et dans un grave souci d'impartialité. M. Paul Bourget, dans ses romans, aime ces discussions d'idées qui évoquent les dialogues où les personnages de Platon représentent les différentes façons de concevoir la vie, l'amour ou la mort. C'est le germanophile qui attaque avec la dernière violence et sans doute y a-t-il trop de simplifications dans la méthode de discussion.

— Qu'a fait la France, objecte-t-il, depuis tant d'années, pour reprendre les provinces annexées? Elle n'a travaillé qu'à jouir et à se déchirer, elle n'a même pas su protéger

d'un culte assez vigilant l'âme nationale, et la première elle a lancé la doctrine de l'anti-patriotisme : elle a enfin donné au monde stupéfait et ravi le spectacle d'une nation qui se dissout.

Le monde s'y est trompé, et ce ne sera pas un des moindres résultats de la guerre d'avoir restitué l'estime et même gagné l'admiration du monde au peuple français.

— La vraie France, riposte l'autre Alsacien, ce ne sont ni les parlementaires, ni même les ministres; ce sont tous ces paysans, ces bourgeois, ces ouvriers, ces artistes qui, dégoûtés des luttes politiques, travaillent patiemment, fécondent la terre, fouillent le sol, activent les usines, créent hier l'industrie automobile. découvrent aujourd'hui la télégraphie sans fil, demain conquièrent les airs, et marquent tout ce qu'ils font du charme souverain de leur génie.

A quoi il est aussitôt répondu :

— Malheureux pays d'abord que celui où le gouvernement ne s'identifie pas toujours avec la nation, car il devient une proie facile...

Mais si la France crée, elle laisse l'Allemagne appliquer ses inventions et en tirer tout le profit. Lessing, dans une de ses fables, si lourdes qu'on ne peut même à leur occasion, fût-ce pour les en accabler, prononcer, sans sacrilège, le nom de notre La Fontaine, comparait l'Allemagne à une poule aveugle qui fouillait la terre et mettait à nu les grains : une jeune poule, paresseuse, qui était la France, la suivait et becquetait aussitôt la nourriture qui lui était si bénévolement fournie. Pauvre satire qui ne fut jamais vraie, mais qui, aujourd'hui, pourrait bien être retournée. Le Français trouve, et l'Allemand exploite.

— Tout de même, triomphe Rensch, c'est lui qui crée. Les autres le guettent et le volent : ils ne sont que des manœuvres ; lui,

il est le créateur... Sans la France, l'Europe n'existerait pas : le goût de la France a formé le goût de l'Europe ; ses hardiesses politiques ont bouleversé l'Europe ; ses doctrines philosophiques et sociales ont pénétré les plus lointains États. Elle est la clarté, elle est la raison, elle est la grâce : la plus vieille par l'âge, mais la plus jeune par les idées, elle résume des siècles de civilisation supérieure, et c'est pourquoi aucune autre nation ne peut lui être comparée. En face de la France, l'Allemagne représente la barbarie. »

Tirade qui paraît trop éloquente et trop sentimentale au germanophile Ferrières qui invoque le génie de l'organisation de l'Allemagne, ses laboratoires, ses bibliothèques, ses ateliers, l'union, chez elle, de la science avec l'industrie sous l'aide vigilante du gouvernement. La vie libre et artistique, beau rêve : un pays tout entier lié et ordonné pour le même but de développement maté-

riel et de culture représente une autre force. La discussion se poursuit ainsi palpitante, pathétique. Nous en voyons la suite aujourd'hui dans le formidable duel qui divise le monde.

J'ai déjà fait une allusion au chapitre des *Exilés* où Claude Héring ramène au cimetière de Colmar, pour l'ensevelir dans le caveau de famille, la dépouille mortelle de son père. Également émouvant est le récit de la cérémonie du Souvenir français à Wissembourg, comparable — sauf la distance du talent au génie — à la messe des morts à Metz dans *Colette Baudoche*.

En même temps qu'il écrivait *les Exilés*, Paul Acker préparait, sans même s'en douter, un autre ouvrage. *Le Beau Jardin* est composé avec les notes de voyage qui ont servi aux *Exilés*. « Quel beau jardin ! » s'était écrié Louis XIV en contemplant, d'un col des Vosges, l'Alsace. Acker en énumère les beautés, celles des villes, Strasbourg, Schlestadt,

Colmar, Saverne, Mulhouse, le pèlerinage de Sainte-Odile, les Trois-Épis, les campagnes, les coutumes, les fêtes. Il s'attarde à Colmar, surtout au cloître des Unterlinden, ou à l'ombre de l'église des Dominicains. Il offre au pays des siens cet hommage délicat et attendri, comme les femmes de la vallée de Thann déposeront plus tard sur sa tombe des couronnes de fleurs d'Alsace.



Les Demoiselles Bertram est, je le crois, le roman le plus achevé de Paul Acker. Il n'a pas les couleurs ardentes du *Soldat Bernard*, ni le charme des *Exilés*. Mais dans sa note discrète, dans sa simplicité, avec ses teintes un peu voilées et si nuancées, il est plus rapproché de la réalité. C'est le roman douloureux, presque sans événements, des jeunes filles pauvres exposées sans défense dans la

société contemporaine qui, sous des apparences de douceur civilisée, dissimule une cruauté éternelle.

A toutes les époques, il y eut des ascensions rapides vers la gloire, la fortune ou les honneurs. Mais dans l'ancienne société, hiérarchisée, ces ascensions en nombre limité se pouvaient aisément suivre, expliquer et juger. C'est ainsi que le mariage d'un Lauzun y prenait les proportions d'un scandale, tandis que l'élévation progressive d'un Colbert se mesurait à ses services. Quand les cadres sociaux se détendirent ou se brisèrent, les ambitions et les convoitises, qui n'étaient plus endiguées, se donnèrent libre cours dans le monde nouveau devenu pareil à un champ de bataille ou à un champ de foire. Au premier plan du spectacle contemporain, on aperçoit cette ruée d'appétits, d'orgueils et aussi de belles forces jeunes qui se devinent et veulent se réaliser, et voilà pourquoi tant

de romanciers qui en eurent les yeux frappés ont écrit à tour de rôle le *Roman d'un jeune homme pauvre*. C'est un livre qui se republie à intervalles réguliers : chaque génération y imprime ses traits.

Quelle assemblée grouillante et remuante de jeunes gens on composerait avec les héros changeants de ce roman-là ! Le romantique Saint-Preux y coudoierait sans agrément ce frivole chevalier des Grioux, dont il ne comprendrait point la passion trop spontanée, sans combinaisons ni complexités sentimentales, et capable, dans sa franchise, d'une indélicatesse qui n'a rien d'anarchique ni de systématique, qui est, pour ainsi dire, improvisée, quand la sienne est le fruit de la plus ingénieuse et de la plus sophistiquée logique. Lucien de Rubempré y prendrait le loyal et magnanime François Sturel à témoin de l'erreur de Julien Sorel qui entrava sa carrière politique par ses amours et qui se détour-

nerait d'eux pour écouter la confession de Robert Greslou, son frère cadet. Les bohèmes charmants et déprimés, déjà si lointains, si effacés, de Jean de Tinan (*Penses-tu réussir?*) qui détruisaient gaiement leur avenir, rencontraient les déclassés de M. Alfred Capus qui se reclassent par la veine ou par le travail, par la chance ou par le bon sens, mais garder son bon sens dans la mobilité de nos modes et de nos idées, c'était déjà une chance, c'était peut-être déjà *la veine*.

Le roman des jeunes filles pauvres n'avait pas été si favorisé des romanciers. Paul Acker ayant observé que les femmes, délaissant les anciens abris ou contraintes de les délaissier, étaient amenées à se faire leur vie elles-mêmes au lieu de l'attendre et de l'accepter, écrivit *les Demoiselles Bertram*. Jamais encore il n'avait serré la vie de si près, la captant dans son cours paisible et modeste à la surface, et toute agitée en dedans, sans

rien d'exceptionnel ni en faveurs ni en infortunes. Toute vie offre de l'intérêt pourvu qu'on y descende profondément et qu'on sache en pénétrer la poésie latente, prête à naître de la joie ou de la douleur, et l'on n'y descend profondément qu'en s'accrochant à tous les détails particuliers. Montaigne nous a dès longtemps montré que saisir le détail particulier est le vrai moyen de rencontrer le fond universel : « Je propose, déclare-t-il dans une phrase célèbre, une vie basse et sans lustre, c'est tout un; on attache aussi bien toute la philosophie morale à une vie populaire et privée qu'à une vie de plus riche étoffe; chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition. » Formule dont on pourrait aisément tirer une esthétique. Mais le rare est d'atteindre cette humaine condition. Paul Acker la poursuit avec un art sans éclat, dont on ne distingue pas tout d'abord la force, dont on ne sent pas immé-

diatement la chaleur secrète, et qui prend le cœur peu à peu. Une fois ses personnages créés et situés, il les abandonne à leur destin. Jamais il n'intervient pour les accabler ou les secourir. Il ne s'apitoie pas sur eux comme un Dickens ou un Daudet, il ne jouit pas de leurs mésaventures à la façon du Mauissant des contes, ou du Becque de *la Parisienne*. Et sans doute cette objectivité, plus encore que volontaire, est affaire de tempérament. Un écrivain doit perfectionner sa nature, non la fausser. Il le faut louer de ses perfectionnements, et non point lui demander autre chose que ce qu'il peut donner. L'art réclame des disciplines, jamais des abdications. Il n'est pas si étroit qu'il n'admette diverses manières de peindre la réalité, du dehors comme elle apparaît, ou du dedans, comme l'auteur la pressent.

Les beaux sujets sont rarement compliqués. Celui des *Demoiselles Bertram* se résume

aisément. C'est l'histoire d'une famille amoindrie. Rien n'est plus cruel pour des êtres fiers, d'une sensibilité délicate et même un peu farouche, que ces déchéances. Rappelez-vous dans *Matelot*, de Pierre Loti, la dernière visite à la maison qu'il faut abandonner. Visite que je retrouve, sinon avec la même géniale puissance émotive, du moins avec cette même douleur de la diminution, dans les *Hasards de la guerre*, de M. Jean Variot, mais là, c'est, plus tard encore, le retour de l'héritier quand la maison est vendue, et que des étrangers, déjà, l'habitent — des étrangers qui comprennent du moins la mélancolie de ce retour et qui s'en vont pendant que dure le pèlerinage.

La famille Bertram était pareille à la plupart des familles de la bourgeoisie moyenne : quelques bonnes terres au soleil et une profession honorable lui donnaient l'aisance. Mais ces bonnes terres étaient en Alsace :

après la guerre de 1870, elles furent vendues à perte. Une grand'mère restée en pays annexé, pour tenir son rang, a mis ses biens en viager : il faut ce qu'il faut, avait accoutumé de dire une vieille dame que j'ai connue et qui entendait par là que certaines dépenses de représentation sont sacrées. M. Bertram, conservateur des forêts à Séverac, est mis à la retraite. Il espérait de l'avancement, mais c'était un homme timide, un rêveur, peu apte à l'intrigue et à la lutte. Et dès lors on aperçoit, tant les caractères sont exactement éclairés, la sorte d'égoïsme familial où M. et Mme Bertram ont vécu, lui enlisé dans sa douce vie bureaucratique, elle se fiant à lui entièrement et ne voyant rien au delà de son mari. Cependant ils ont trois filles, toutes trois en âge de se marier, et qu'ils ne peuvent doter. Après la retraite, il a fallu se retirer à Nouvion, où l'ancien fonctionnaire a reçu l'aumône d'une recette

buraliste. D'année en année, la déchéance s'accomplit. La société bourgeoise cesse de recevoir les Bertram. Et voici que l'aînée, Thérèse, déclare qu'elle veut travailler, gagner sa vie. Travailler, une femme travailler ! Vous entendez les exclamations révoltées de ce père et de cette mère à qui leurs préjugés et leur tendresse font prendre cette résolution pour un cataclysme. Thérèse, qui a ses diplômes, se place comme institutrice. Sa nature, fine et sensible, ne laissera échapper aucune humiliation. Elle s'en nourrira au contraire, elle en extraira toute l'amertume, toute la douleur, comme d'autres se nourrissent de joie. Elle subira la plus cruelle, l'humiliation de s'être crue aimée et de n'avoir inspiré que de la pitié. La seconde, Germaine, moins experte à se déchirer elle-même, s'accommodera sans peine d'un changement de condition ; vendeuse dans un grand magasin, elle y rencontrera un brave

garçon qui l'épousera : elle acceptera tranquillement une vie nouvelle où les différences d'éducation ne la choqueront point. Quant à Louise, la dernière, à la première déconvenue, elle se repliera, s'isolera du monde, s'exaltera dans une sorte de mysticisme et finalement, dans une fuite inutilement romanesque, se réfugiera au couvent.

Ne vous apitoyez pas trop sur les trois sœurs. Au fond, il ne leur est rien arrivé d'extraordinaire et l'auteur le sait bien. Le sort les a éprouvées, il ne les a pas accablées. Louise a trouvé le repos : elle portait en elle-même sa faiblesse enclose dans son aptitude à s'illusionner. Germaine, dans un autre milieu, eût souffert d'un rôle de parade mondaine : elle était faite pour s'habiller à la hâte et à la diable, multiplier les besognes physiques, soigner et élever les marmots : elle est dans son élément. Et de quoi se plaint Thérèse ? Elle ne se fût contentée que du plus

beau mariage d'amour et la rencontre n'en est pas fréquente : du moins elle a aimé, elle a vécu, elle a trouvé pour son cœur fatigué de battre à vide l'excitant nécessaire.

La vie ne leur fut pas plus cruelle, en somme, qu'à la plupart de leurs sœurs, et c'est bien cela qui fait le mérite et aussi l'amertume du livre. Seulement, elles n'étaient pas préparées. L'est-on jamais? C'est, vous le voyez, une histoire bien simple, fréquente. Par là, et par l'art du romancier qui l'élargit, elle nous émeut. Car ces drames de famille, tout ordinaires, nous pressentons qu'ils nous entourent, qu'ils se répètent à l'infini, qu'ils sont le fond même de la vie et l'une des sources éternelles où l'art peut puiser.

*
* * *

Les Demoiselles Bertram parut au printemps de l'année 1914. C'est, en librairie, le

dernier ouvrage de Paul Acker. Mais il a publié, peu de temps avant la guerre, deux longues nouvelles, *la Victoire*, dans *l'Illustration*, et *la Maison de Mlle Mélanie*, dans *les Annales*. *La Victoire* — il ne prévoyait pas l'importance que prendrait un tel titre, et sans doute ne l'eût-il pas maintenu sur la couverture du livre — est un beau portrait d'homme d'action, où l'on peut reconnaître quelques traits de la génération montante. *La Maison de Mlle Mélanie* est la romanesque histoire d'une vieille demeure alsacienne qui garde son hôte de passage; c'est la conquête d'une âme par le passé, une réplique affaiblie mais gracieuse des *Exilés*, et qui vaut surtout par les détails, évocations de la guerre de 1870, descriptions des villes et des campagnes d'Alsace. Voyez ce tableau d'un dimanche au village : « Nous partîmes, un dimanche matin, pour Ickersheim, entre Bouxwiller et Haguenau. Nous y arrivâmes, comme les habitants

sortaient de l'église, les hommes portant la veste courte et noire sur le gilet rouge à deux rangées de boutons, les femmes la jupe de serge froncée à la taille et sous laquelle dépasse le jupon, le corselet de velours avec le plastron aux dessins brodés, le fichu de soie brochée aux longues franges, les bas en coton blanc et les souliers ornés d'une bouffette de velours. Le village, qui est catholique, s'étend longuement à droite et à gauche de la route, qui forme la rue principale. Ses maisons sont construites toutes d'après les mêmes principes, et toutes, cependant, avec leurs toits hauts et inclinés, leurs fenêtres fleuries et encadrées de bois sculptés, les poutrages apparents dans les murs crépis et peints, les épis de maïs et les feuilles de tabac pendus sous les auvents, ont les visages les plus divers. Une fantaisie charmante a présidé à leur plan, et les siècles, par là-dessus, ont répandu les

teintes, les rides et les blessures de l'âge. »

Cela est écrit avec délectation. Cette Alsace qui exerçait tant d'empire sur l'esprit et le cœur de Paul Acker allait exiger, plus que les œuvres, la vie même. Comme la Lorelei du Rhin, elle attirerait son amant pour toujours.

En pleine notoriété, en plein succès, Paul Acker faisait les plus beaux projets d'avenir. Le théâtre l'attirait : il avait écrit une pièce en trois actes, *l'Ombre*, mais l'art de faire représenter un ouvrage dramatique demande un apprentissage spécial dont il fut bientôt rebuté.

La dernière fois que je le rencontrai, il m'entretint longuement du roman qu'il préparait. A-t-il eu le temps de le terminer ? Je ne sais. Je crains de déformer sa pensée en évoquant cette conversation. Il opposait deux types de femmes dont il avait déjà marqué les différences dans *les Deux Cahiers*. Sou-

vent un écrivain donne une première ébauche du sujet qui le hante, et, ne l'ayant pas épuisé, le reprend en l'approfondissant. Maupassant refaisait ainsi, parfois, l'une ou l'autre de ses nouvelles. La Pauline Ternier du *Soldat Bernard* reparaisait avec une séduction plus savante, une haine plus adroite de toutes ces vieilles lois de l'expérience qu'on appelle volontiers les préjugés, une volonté plus directe de poursuivre son rêve de vie, non dans une idée, mais dans son amour. Elle prenait, dans l'existence du savant dont elle avait subi l'influence et le prestige, la place de la femme légitime qui était devenue folle. Elle provoquait chez son amant ce changement intellectuel qui se relie si fréquemment aux aventures de cœur ou de chair. Et voici que la folle, guérie contre toute prévision, rentrait chez elle et y trouvait l'intruse, et l'intruse était devenue mère. Comment se dénouait le roman? Acker le

cherchait lorsqu'il me parla de son livre. Il aimait à confier à ses personnages le soin de le conduire lui-même au bout de leurs passions : les plans trop rigides le gênaient. Il y a une part d'inconnu dans les caractères que crée un romancier : dès qu'ils sont nés viables, ils commencent d'agir à leur guise, et parfois ils ne sont pas disposés à accomplir les gestes qu'on attendait d'eux. Quelle était la sacrifiée? la femme légitime ou l'autre? Je ne puis le dire, et lui-même ne le savait pas encore.

Il connaissait alors cet épanouissement dans le travail qui est le bonheur d'un écrivain. L'ironie peu à peu s'atténuait, se détendait. Le talent devenait plus viril, plus simple. On aimait cette intelligence vive et précise qui allait droit au but, qui se méfiait des longues explications, des mots creux, des abstractions, cette nature droite, sans envie, sans amertume. Paris, qui l'avait enchanté

lors de ses débuts, le retenait de moins en moins chaque année : il se plaisait à la campagne et coupait son travail de bonnes journées aux champs, fumant sa pipe, flânant, regardant, humant la vie paisible. De son succès il avait profité pour restituer aux siens l'aisance d'autrefois, celle d'avant 1870. Il les ramenait en Alsace au cours des voyages de plus en plus fréquents qu'il y faisait. Il se souvenait qu'adolescent il avait rendu visite à Saverne à sa grand'mère maternelle. Et il éprouvait un peu d'orgueil à constater que par sa volonté de vaincre il avait remonté le courant qui avait entraîné la famille après la défaite, à redonner à celle-là au pays natal même la place qu'elle y avait occupée. Et même il rêvait d'acheter en Alsace une maison, sa maison.

IV

LA GUERRE ET LA MORT

En Alsace, au mois d'avril 1915, dans une vaste et confortable villa mise par le propriétaire à la disposition du service de santé et transformée en ambulance, un général qui rendait visite aux soldats blessés de sa division, se tournant vers l'adjudant interprète Paul Acker qui l'accompagnait, lui demanda :

— Vous avez souvent pris la parole en Alsace ?

— Oui, mon général, j'y ai donné des conférences avant la guerre.

— Eh bien, vous en donnerez une pendant la guerre.

— Où donc, mon général ?

— Ici, dans ce château. Il n'y a pas de grands blessés : on les évacue sur... Ces blessés légers vous composeront un excellent auditoire, et vous leur ferez du bien.

Quelques jours plus tard, Acker s'exécutait. J'ai sous les yeux les notes de l'étonnant, de l'émouvant discours qu'il prononça dans des circonstances si exceptionnelles et qui devait être le dernier :

Il ne m'a jamais été donné dans ma vie d'écrivain et d'Alsacien, prélude-t-il, de recevoir un plus grand honneur que celui qui m'est échu aujourd'hui : parler à des soldats français de la grande guerre blessés dans les tranchées d'Alsace et leur parler dans une noble et bienfaisante demeure qui s'élève sur un morceau de la terre alsacienne arraché au traité de Francfort. Par votre courage, par vos souffrances, par votre sang répandu, vous ne contribuez pas seulement à rendre à la Patrie les provinces qui lui ont été arrachées et à lui assurer la victoire, vous avez fait bien plus : vous avez sauvé la France d'elle-même, vous avez dressé devant l'univers la

magnifique image de la France ressuscitée, de la vraie France que ses ennemis croyaient presque morte, de la France éternelle enfin dont on peut suivre la vie à travers les plus beaux noms de bataille, depuis Tolbiac et Bouvines jusqu'à la Marne et les Vosges.

Or, je trouve dans ces notes le récit de ses impressions au début de la guerre. Elle faillit le surprendre en Alsace où, l'été venu, il s'était installé comme il faisait chaque année, pour y rester jusqu'au cœur de l'automne :

Je me souviendrai toujours, raconte-t-il, de ce samedi 1^{er} août 1914. J'étais rentré d'Alsace l'avant-veille. Le mercredi soir un ami m'avait téléphoné : « Partez, il est temps. » On avait passé la nuit à vider la maison et à faire les malles, et l'on était parti le lendemain matin. De Strasbourg à Avricourt, la voie du chemin de fer était gardée par les soldats revêtus de la tenue grise de campagne, et à Avricourt d'autres soldats se tenaient à droite et à gauche de la route barricadée. A Lunéville, à Nancy, à Toul. des

femmes d'officiers montaient dans les wagons, de jeunes femmes avec les enfants que leurs maris renvoyaient dans l'intérieur. Il faisait un beau soleil d'été, les hommes travaillaient aux champs; à peine voyait-on de-ci de-là un fantassin sur un pont ou sous un viaduc. La menace de guerre était moins sensible qu'en Alsace, et je m'en étonnais, je m'en inquiétais. Paris était simplement un peu fiévreux. Le samedi, dans l'après-midi, je me trouvais aux bureaux de *l'Écho de Paris*. Ils donnent à la fois sur la place de l'Opéra et sur le boulevard des Italiens, et quand quelque grande agitation remue la ville, le balcon est toujours plein d'amis curieux qui viennent voir. Nous étions une quinzaine réunis dans la salle de rédaction. Nous attendions. Qu'attendions-nous? La déclaration de guerre? Malgré tout il y avait au fond de quelques âmes une sorte d'espérance que ce ne serait pas la guerre... Et soudain, un jeune rédacteur entra. Il dit simplement : « Ça y est. » Il y eut un grand silence où les cœurs battirent à coups plus rapides. Personne ne l'interrogea. Nous avions tous compris... Au bout d'une minute, un de mes camarades demanda à l'autre : « Quel jour pars-tu? — Le second », répondit

celui-ci. Alors, seulement, comme cette phrase rompait le silence, nous questionnâmes tous ensemble le jeune rédacteur : « Qu'est-ce qu'il y a ? — Je viens du *Temps*, dit-il : du ministère de la Guerre on a téléphoné que la mobilisation générale était décidée. L'affiche va être apposée tout à l'heure. » Il était quatre heures et demie : dix minutes plus tard, en effet, l'affiche était posée. Les magasins se vidaient répandant au dehors leurs filets d'employés. Les autobus s'arrêtaient, les taxis disparaissaient. Nul trouble, un calme magnifique, la noble acceptation par tous des plus lourds sacrifices, et comme une délivrance, comme un allègement. La situation était nette, on voyait clair : c'était la guerre contre l'Allemagne pour l'Alsace-Lorraine.

L'auteur du *Soldat Bernard*, comme la plupart des hommes de sa génération, ne s'était pas beaucoup préoccupé de sa situation militaire. La guerre paraissait invraisemblable, chimérique : la France se désintéressait plus ou moins de politique extérieure : ni en Orient, ni sur notre frontière de l'Est, elle

ne poursuivait un but précis, rattaché à son histoire et commandé par elle; des solutions au jour le jour, sans idée d'ensemble, sans ces plans à très longue échéance qui doivent gouverner la vie des nations, lui suffisaient. Mais cette génération de quarante ans, dont la préparation physique, intellectuelle et morale avait été si défectueuse, réclama, quand la guerre éclata, sa part et son poste d'honneur. A mesure qu'on avance en âge, les liens de la vie, loin de se détendre, se resserrent davantage. Il est plus facile aux jeunes gens de rejeter leur existence ordinaire qui n'a pas encore reçu leur empreinte, qui n'est pas chargée de responsabilités et de travaux en cours. Puis, faute d'avoir accepté les petits ennuis des stages et des périodes à accomplir, beaucoup de ces quadragénaires n'avaient mérité aucun grade, devaient débiter à nouveau dans les régiments de l'armée territoriale. Le cas de Paul Acker

fut spécialement compliqué. Dans ces graves circonstances, il apportait même une note à la Courteline. Ne recevant, après le 2 août, aucun ordre de mobilisation, Acker s'inquiéta et commença, pour se désenbusquer lui-même, une série de démarches de plus en plus déconcertantes. Son nom n'était inscrit nulle part. Il n'était affecté à aucune unité. Devant son insistance, on voulut bien approfondir les recherches. Il finit par apprendre qu'il avait perdu un œil et qu'il avait été réformé. En vain montrait-il ses deux yeux, — ses deux yeux clairvoyants, si habiles à fixer les spectacles humains et qui s'en étaient si souvent diverti. Mais le temps n'était plus à la comédie. Cette histoire, qui eût fort amusé l'auteur de *Dispensé de l'article 23*, ne parut plus que stupide à l'auteur du *Soldat Bernard* qui était pressé de servir. Une erreur de nom l'avait fait rayer des listes. Sans doute un borgne avait-il été convoqué en ses

lieu et place. Enfin il obtint de se faire réintégrer et même on lui rendit ses galons de caporal. Il fut alors envoyé à Charleville dans un régiment d'infanterie territoriale, et il y resta jusqu'à l'arrivée des Allemands.

Aux blessés d'Alsace il a raconté ce séjour à Charleville et je puiserai à nouveau dans ses notes si précieuses pour le récit de sa dernière année :

Pour ma part, dit-il, j'ai vécu au mois d'août les deux journées les plus affreuses de ma vie. J'étais à Mézières, affecté au service des renseignements. La bataille de Charleroi venait d'être perdue. Les officiers du service avaient regagné leurs états-majors avant que la bataille commençât. Simple caporal de territoriale, j'étais resté avec deux plantons. Il n'y avait plus dans la ville que quelques soldats isolés. Les dépôts des régiments avaient, trois jours auparavant, quitté la garnison. J'étais seul, avec ces deux plantons, dans une salle de la poste. Au mur il y avait une grande carte de la Belgique et des Ardennes, où

nous avons depuis le 8 août repéré d'après des renseignements les corps d'armée allemands. Sur une petite table, il y avait un téléphone. J'étais assis à cette table. A chaque instant la sonnerie retentissait. « Monsieur, disait une voix de femme, c'est la receveuse des postes de X... qui téléphone : les Allemands bombardent le village. — Dois-je faire sauter le pont de Z... ? » demandait un sergent du génie. — Une batterie allemande essaie de passer la Meuse, disait une autre receveuse des postes. — Que dois-je faire de mes douaniers ? » réclamait un chef de section. Un bataillon allemand est entré dans le village. — Le hameau de P... est en flammes. » Ainsi, minute par minute, je suivais la marche victorieuse des Allemands à travers le Luxembourg belge et la pointe des Ardennes françaises. J'entendais mon cœur battre à coups précipités. Parfois un commandant du génie arrivait, et comme il se servait mal du téléphone, me priait de téléphoner à sa place les ordres de faire sauter les ponts. Parfois, je disposais d'un instant pour aller jusqu'à la carte, je cherchais les villages d'où l'on m'avait téléphoné et j'imaginai les colonnes ennemies sur ces routes et à travers ces forêts que je connaissais bien pour y

avoir fait des manœuvres vingt et un ans plus tôt, comme simple soldat. Dans la rue, des troupes passaient en retraite, des fantassins, des cavaliers, la division marocaine, des voitures, des camions. Deux jours s'écoulèrent ainsi. Le lendemain matin, quand j'arrivai à la poste, il n'y avait plus de personnel. Dans la ville les magasins et les maisons étaient fermés. Le dernier train avait emporté ceux qui avaient pu le prendre. Je voulus téléphoner; le téléphone ne marchait plus. Tout à coup une automobile s'arrête dans la rue, un officier en descend; il monte, il va droit à la carte, la regarde et me dit rapidement : « Il fallait mettre des troupes ici et puis là. Les Allemands seront dans trois jours à Lille, et après-demain à Nancy. » Il hausse les épaules, n'attend pas ma réponse, et s'en va. Quelques heures après, les Allemands entraient dans Mézières...

Il se demande alors anxieux : « Est-ce 1870 qui recommence? » Mais tout de suite il chasse cette pensée, car il revoit en imagination « ce Paris du 2 août, si calme, si résolu, et la vision de ces jeunes régiments

qui s'en allaient gaiement vers la gare de l'Est ».

Je sentais, ajoute-t-il, que cette guerre était nécessaire à ma patrie, qu'elle lui était bonne et bienfaisante, qu'elle la ressuscitait. Nous ne savions plus haïr, nous étions trop généreux, trop chevaleresques, trop oublieux. Si nous avions été victorieux tout de suite, nous n'aurions pas eu une haine assez forte. Tous ces soldats de vingt ans que les Prussiens nous ont tués, tous ces civils qu'ils ont assassinés et mutilés, tous ces villages qu'ils ont incendiés, tous ces monuments de notre histoire qu'ils ont détruits, tout cela a allumé dans nos cœurs la plus juste et la plus farouche des haines.

Quand il dut évacuer Charleville, le caporal Paul Acker reçut l'ordre de rejoindre son dépôt en Bretagne. Il y connut ces heures d'inaction et d'ennui dont chaque minute tombe sur le cerveau comme une goutte d'eau sur la pierre qu'elle finit par creuser. L'aventure du borgne lui ayant servi de pré-

paration, il recommença des démarches. On le fit entrer à Paris dans un service automobile. Ce n'était point cela qu'il cherchait, mais, rapproché du centre, il lui fut plus facile d'obtenir enfin la réalisation de ses obstinés désirs : il fut affecté à un poste de choix où il retrouvait des amis, sur la partie du territoire alsacien que nos armes avaient reconquise. Il revenait dans cette Alsace qu'il avait quittée en hâte à la fin de juillet 1914. Il y revenait mais pour y voir flotter les trois couleurs. Quelles durent être ses émotions lors de sa première visite à Thann et aux villages environnants ! Je trouve, dans les notes de sa harangue aux blessés, sinon leur traduction directe, du moins un reflet de l'enthousiasme nouveau qu'il y puisa :

La guerre a créé dans vos âmes toutes les vertus de la guerre : l'héroïsme, la patience, l'acceptation de toutes les souffrances, le don de

soi, le mépris de la mort, la gaieté qui chante sous les balles et les obus. Il y a de bien beaux livres dans la littérature française. Il n'y en a pas de plus beau que le livre des citations à l'ordre. Vous l'avez écrit avec votre sang : il est l'œuvre impérissable de tous les Français d'aujourd'hui, où les Français des siècles futurs puiseront les plus nobles des enseignements. Tous ces actes héroïques, dont beaucoup dépassent l'imagination, qui donc les a accomplis ? Des employés de bureau, des ouvriers, des paysans, des prêtres, des instituteurs, des gens calmes, pacifiques à l'ordinaire, en qui soudain se sont réveillés les dons les plus magnifiques de la race. Les archers de Bouvines, les gens de la Maison du Roi qui chargeaient à Steinkerque, les soldats en haillons de Kléber, de Hoche et de Marceau, les grognards de Napoléon, les chasseurs de Sidi-Brahim n'ont pas accompli de plus glorieux exploits que vous. C'est cette continuité d'exploits qui fait la patrie. Nous sommes tous solidaires les uns des autres et, soldats d'aujourd'hui qui défendons la France, nous sommes solidaires des soldats d'autrefois qui taillèrent à coups d'épée le plus beau royaume qui fût sous le ciel. Vous avez ressuscité la vraie France,

celle de Jeanne d'Arc et celle de Turenne, celle de Valmy, d'Iéna et de Mazagran...

Cette glorification de la guerre, non, certes, pour les douleurs et les détresses qu'elle répand trop abondamment sur le monde, mais pour ses vertus de virilité et de sacrifice et pour la rénovation qu'elle accomplit chez un peuple divisé contre lui-même et prompt à l'illusion et aux utopies, quel dernier chapitre pour *le Soldat Bernard* ! Le dénouement du *Soldat Bernard*, dans la discorde civile, était un dénouement d'acceptation un peu triste, d'obligation rigoureuse et dure. Voici que s'y ajoute un lyrisme nouveau, né de la confiance dans la France à venir, rajeunie, régénérée par l'épreuve. Ce lyrisme était rare dans l'œuvre de Paul Acker : il a d'autant plus de prix qu'il se manifeste spontanément chez un écrivain dont la jeunesse avait rencontré, sinon partagé, les erreurs et

les divisions, source de notre affaiblissement passager.

Que ces constatations accroissent nos regrets : Acker eût acquis, par la guerre, une expérience sociale plus riche. Sa connaissance du caractère alsacien, de l'histoire alsacienne pendant les années de captivité, eût été utilisée avec fruit. Et l'on devine la suite qu'il eût donnée aux *Exilés* et au *Jardin de la France*.

Peu de jours avant sa mort il eut l'occasion de revenir en mission à Paris. Sa famille, ses amis furent frappés du contentement que respirait son visage. Il donnait l'impression qu'il rencontrait à son poste la plénitude de la vie, qu'il servait dans la joie et l'espérance. On le conduisit à une ambulance où il distribua des exemplaires du *Soldat Bernard* et des *Exilés* et il y inscrivit des dédicaces à *ses amis, à ses frères*. Un de ces blessés lui ayant écrit au nom de tous pour lui exprimer

leur gratitude, il lui adressa en réponse la lettre suivante dont une copie m'a été communiquée :

C'est à la veille de retourner en Alsace que je reçois les lettres que vous et vos camarades m'avez écrites. J'aurais voulu répondre à chacun de vous, mais comme je ne le peux pas, je vous prie de dire à tous vos camarades combien je suis heureux si j'ai pu vous faire plaisir. Vous êtes tout ce que la France a produit de plus beau dans l'histoire. En vous disant que j'étais votre frère et votre ami, je vous exprimais toute ma pensée et mon cœur. Si jamais après la guerre je peux vous être utile à quelque chose, ne manquez pas de m'écrire : tout ce que je pourrai, je le ferai. Dites-le bien à vos camarades.

J'emporte votre lettre avec moi en Alsace, je suis sûr qu'elle me portera bonheur.

Je vous serre la main à tous bien affectueusement.

Paul ACKER.

Il quitta Paris si joyeux que ni parents ni amis ne conçurent le moindre pressentiment à son endroit. L'Alsace l'appelait; il y retour-

nait, comme il avait accoutumé d'y aller chaque année. Les galons de sous-lieutenant l'attendaient et il était fier de cet avancement. Cependant, il mettait de la coquetterie à affirmer qu'il ne courait aucun danger et qu'il en éprouvait du regret, songeant à ses camarades, à ses frères plus exposés.

Sur les circonstances de sa mort, je citerai le témoignage de l'un de ceux qui l'accompagnaient le jour de l'accident. Celui-ci, dont l'influence et la personnalité exceptionnelle seront plus tard révélées, était dès longtemps lié avec Paul Acker. La tâche commune avait resserré cette amitié. Voici le récit fidèle de cette dernière journée :

Le dimanche 27 juin 1915. nous nous rendions en automobile, avec Paul Acker, au village de Neuhauser-Altenbach, situé au fond d'un vallon qui débouche, à Villé, sur la grande vallée de Thann. Nous devions y retrouver le lieutenant-colonel R...

Altenbach est le village natal de Catherine Hübscher, la future maréchale Lefèvre, Mme Sans-Gêne.

C'est un hameau accroché au flanc du massif principal des Vosges qui est dominé par le Ballon de Guebviller et dont le Vieil-Armand forme la saillie importante du côté de la vallée du Rhin.

A cent mètres de la première maison du village, la pente, quoique de plus en plus raide, nous parut abordable. Mais la route, — étroite route de montagne en corniche — détremmée par une pluie récente, était grasse et glissante, de telle sorte que, les roues patinant, la voiture, à reculons, commença à dévaler. Le chauffeur serra les freins sans succès. Nous eûmes, pendant quelques secondes, la vision de la catastrophe.

Ce que voyant, Paul Acker sauta à terre sur la droite et s'arc-boutant contre le garde-boue, tenta de ralentir le recul. Il n'y parvint naturellement pas. Le chauffeur, lui, n'avait plus qu'une chose à faire : acculer sa voiture au talus qui nous dominait à gauche.

Il donna donc le coup de volant nécessaire pour réussir cette manœuvre et imprima ainsi au véhicule un brusque changement de face.

Paul Acker, qui tenait toujours le garde-boue, fut repoussé par ce mouvement dans les ronces qui bordaient la route et qui masquaient une souche basse sur laquelle il buta du talon et, perdant l'équilibre, il tomba à la renverse.

Un hasard fatal voulut qu'une borne de grès se trouvât précisément là qu'il alla heurter de la tête avec une certaine violence. Son crâne, frappé au sommet par l'angle de la pierre, se fractura par contre-coup à la base.

Quand nous le relevâmes, il était dans le coma.

Le lieutenant-colonel R... accourut, suivi du médecin-major du cantonnement. Les brancardiers transportèrent notre ami à l'infirmerie, où tous les soins lui furent prodigués. Un prêtre-infirmier lui administra l'extrême-onction. En hâte une auto-ambulancière fut mandée par téléphone, qui transporta Paul Acker à l'ambulance principale de Moosch, dans la vallée de Thann. Là, des chirurgiens experts tentèrent tout ce qu'ils purent pour sauver notre pauvre ami. Celui-ci, qui n'avait pas repris connaissance, mourut vers une heure de l'après-midi. Le lendemain Paul Acker fut enterré, avec les honneurs militaires, dans le magnifique cimetière des soldats, à Moosch.

Les tombes sont creusées dans le flanc de la montagne qui borde la vallée au nord. Déjà plusieurs centaines sont ainsi alignées par vingt. et les rangées, chaque jour plus nombreuses, escadent la roche. Les croix sont en bois, toutes pareilles, sans distinction de grade, avec une plaque en étain qui porte le nom. Les tombes sont si étroites que les croix se touchent. Epaule contre épaule, en rangs pressés, les morts semblent vouloir prendre la montagne d'assaut.

La borne qui causa la mort de Paul Acker fut, par les soins du lieutenant-colonel R..., entourée d'un mur bas. Des fleurs de la montagne poussent dans l'enceinte. Un bloc en grès des Vosges est disposé sur le fond de verdure, et un écusson provisoire porte ces simples mots :

LE SOUS-LIEUTENANT

PAUL ACKER

1874-1915

Les obsèques furent dignes de l'auteur du *Soldat Bernard* et des *Exilés*. Des soldats portaient le cercueil recouvert du drapeau trico-

lore. La musique militaire jouait une marche funèbre. Tous les officiers et les hommes présents au cantonnement accompagnaient le convoi. Enfin l'Alsace même était représentée par une délégation des habitants. Le colonel G... adressa au mort d'émouvants adieux, et la troupe défila devant la tombe.

Sur les lieux mêmes d'un récent combat, il avait dit au compagnon de sa dernière journée qui a rapporté le propos :

— Comme il est indifférent de mourir, après avoir senti palpiter la France nouvelle!

Et passant devant le cimetière militaire de Moosch, si pittoresque au pied des rochers, attirant comme ces cimetières de village où il semble que l'on reposerait véritablement en paix, il dit encore, une autre fois, au même compagnon :

— Je rêverais de mourir d'un coup, ici, en Alsace, et d'être enterré là, sur les flancs de la montagne, comme ces soldats, avec de

la musique et l'orgueil d'avoir aidé l'Alsace à redevenir française.

En temps ordinaire, il est rare que deux amis s'entretiennent de la mort avec ce détachement. Mais, en guerre, la mort est toujours présente. Il arrive même qu'on parle d'elle sans avoir besoin de la nommer. Elle n'attriste plus les conversations. On sait qu'elle est là, et l'on vit avec elle, si l'on peut dire, en état de familiarité.

V

LE RETOUR DES MORTS

Quelques mois avant la guerre, parlant à Colmar sur la puissance des sentiments de famille, après avoir commenté la parole de Joseph de Maistre : « La patrie est une association sur le même sol des vivants avec les morts et ceux qui naîtront », je citai, en manière de conclusion, l'histoire de Parga que j'avais apprise de la bouche d'un consul grec, sur le bateau en revenant d'Athènes à Corfou, le long de la côte d'Épire. C'est un épisode de l'éternelle histoire des patries qui se reconstituent avec de *la terre et des morts*. Elle est coupée en deux par un siècle, mais après un siècle elle s'est ressoudée comme si les

deux lèvres de la blessure n'avaient cessé pendant cent années de se désirer et de s'appeler.

Parga est une petite ville de l'Épire entourée de vignes et de bois d'oliviers. Comme Argos autrefois, elle méritait le surnom de *Parga aux belles femmes*. L'étranger qui, d'aventure, passant par là, les voyait à la fontaine, portant l'amphore sur la tête que protégeaient les tresses entrelacées, songeait aux temps bibliques. Mais elles ne regardaient pas l'étranger. Pour avoir donné asile aux gens de Souli que menaçait le terrible Ali, pacha de Janina, Parga attira sur elle la colère du tyran. La veille de Pâques, en 1815, comme la prolongation de la résistance était impossible, les Parganiotes décidèrent d'évacuer leur ville et de prendre la mer. Auparavant, ils se rendirent au cimetière, sur le pas de leurs prêtres, déterrèrent les morts et allumèrent un bûcher pour consumer les restes des ancêtres et leur éviter la profanation.

Mais tous les ossements ne furent pas brûlés. Quelques habitants, dans leur piété filiale, préférèrent emporter avec eux, dans leur errante destinée, « ces os animés autrefois par des âmes libres ». Puis, à la sortie du champ des morts, on se dirigea vers la mer. Ce fut un départ désespéré : les mères baignaient une dernière fois leurs enfants dans les eaux pures de la patrie, comme pour les consacrer par une sorte de baptême ; les jeunes gens, les vieillards se mettaient à genoux pour baiser la terre qu'ils ne reverraient plus, et quelques-uns grattaient cette terre avec leurs ongles pour en emporter une motte. Puis on monta dans les barques, et les barques se divisèrent, les unes gagnant la petite île de Paxo, les autres se dirigeant sur Corfou.

Un siècle plus tard, en 1913, Parga repris aux Turcs redevint une ville grecque. Les descendants de ceux qui émigrèrent à Paxo et à Corfou rentrèrent dans leur pays qu'ils

ne connaissaient pas. Eux aussi déterrèrent les ossements des ancêtres qui avaient déjà l'habitude du voyage, et les rapportèrent à Parga. Et avec eux ils transportèrent les restes des générations de l'attente, qui n'avaient pas vu luire le jour de la liberté et qui ne pouvaient dormir décemment leur dernier sommeil.

Les barques chargées gagnèrent la côte d'Épire. Et ce fut une descente délirante sur le sol de la patrie retrouvée : on s'embrassait, on pleurait, on prenait possession de la terre et de l'eau avec les lèvres et les mains. Après quoi, on alla rapatrier les morts.

Car cent ans ne suffisent pas à abolir la mémoire d'un peuple.

*
* *

L'histoire de Parga, dite à Colmar, prenait un accent particulier A mesure qu'elle se

déroblait, je sentais les allusions plus nombreuses, plus pressantes. L'auditoire les multipliait et, comme il arrive, donnait son relief au discours. On songeait aux émigrés ensevelis loin du sol natal et à leur retour possible. Cent ans n'abolissent pas la mémoire d'un peuple, et il n'y avait pas encore un demi-siècle.

A mon retour, j'eus l'occasion d'évoquer devant Paul Acker les impressions que j'avais éprouvées dans ce Colmar qui était sa ville alsacienne préférée. Après un silence, il me dit avec une gravité inaccoutumée :

— Moi, je n'ai pas attendu. Il aurait fallu trop attendre. J'ai ramené mon père à Saverne. Mais il faut franchir la frontière.

Le récit des funérailles de M. Héring à Colmar, dans les *Exilés*, contient quelques-unes des plus belles pages qu'il ait écrites. L'émotion filiale y déborde et il n'a fait que transposer les heures poignantes qu'il avait

vécues en accompagnant les restes mortels de son père au caveau de famille. Il n'avait pas eu assez de confiance dans l'avenir pour attendre la libération des cimetières : la guerre semblait si lointaine. Et voici que, par une sorte de prédestination, la mort, pour le rapprocher des siens, pour l'unir au soldat de l'Empire et à l'émigré, à Théodore et à Pierre-Paul, lui a choisi le coin de terre d'Alsace qui, le premier, est redevenu français...

Décembre 1915-février 1916

MAURICE DEROURE

MAURICE DEROURE

Avoir écrit tout jeune un livre frais et coloré comme une aube d'avril, et mourir à trente ans sur un champ de bataille, entraînant ses hommes, dans un mouvement d'offensive, au seuil d'une victoire qui sauve son pays et, avec son pays, toute la civilisation latine : n'est-ce pas là une de ces destinées qui, trop vite accomplies, trouvent d'emblée leur perfection ? Et cependant leur brièveté est si frappante, leurs promesses fauchées si décevantes, que ce murmure vient aux lèvres :

— N'auriez-vous pu attendre, Seigneur ?

D'autres ont eu le temps, avant de mourir, de dessiner la courbe de leur vie, pareille à ces arcs-en-ciel qui s'achèvent dans la brume, mais dont on peut imaginer la continuité, car ils ont dépassé le zénith. Charles Péguy avait déjà puisé dans une intimité avec la souffrance populaire cet accent venu du fond des âges français, à la fois ironique et lyrique, familier et grave, qui l'apparentait aux compagnons de Jeanne d'Arc et aux écoliers de l'ancienne Sorbonne, et qui l'eût désigné pour chanter notre douleur mieux encore que notre victoire. Ernest Psichari avait déjà pu marquer en traits ineffaçables le caractère quasi mystique du soldat : et même son livre *l'Appel aux armes* impliquait le don de soi, et ce don, ne l'avait-il pas consenti dès avant la guerre, lui qui ne désirait plus que de s'enfoncer dans l'ombre d'un cloître et dans la lumière de Dieu? Lionel des Rieux, poète de la *Belle Saison*, donne la

beauté du marbre à la trop charmante strophe commencée, lorsqu'il prend l'attitude dernière qu'immortalise son ami Charles Maurras comme le sculpteur grec fixa le coureur antique : « Lionel avait dû marcher le bras droit levé puisque la balle, tirée en enfilade, était entrée à droite et sortie à gauche en traversant le cœur (1). » Il fournit la statue au socle où s'inscrivent si naturellement ses vers :

Mourir victorieux et pur en pleine aurore!
Ombre de mes aïeux, entourez mon tombeau,
Et vous, clairons, sonnez pour que ce soit plus beau!

Robert d'Humières, avant de se précipiter dans la jungle nouvelle à la façon du héros de ce Kipling qu'il nous révéla, à la façon de Mowgli agitant la fleur de feu contre la Bête, avait, de Versailles, prévenu la sombre Visiteuse de sa visite dans cette langue

(1) *L'Étang de Berre*, par Charles MAURRAS.

somptueuse et contournée dont il aimait à se servir, comme un gardien du cérémonial observe rigoureusement les rites du protocole :

... O mort, artiste unique, ô féconde en miracle,
 Quand au cadran du temps tu promènes ta faux,
 Chaque moment tombé devient un tabernacle
 Riche d'extase vierge et de rayons nouveaux ;
 Et tu fais rayonner jusque sur le visage
 Du défaillant amour, sous le masque de chair,
 Ton grand sourire obscur, et véridique, et sage
 Au baiser du départ sublimement offert.....

Oui, ceux-ci ont gagné la course. Il est aisé d'imaginer la suite de leur œuvre, de rétablir ses proportions. Les tours inachevées ne paraissent pas les moins hautes lorsqu'il n'y manque que la couronne ou la flèche. Mais de tant d'autres de notre corporation éprouvée, il faut se contenter de dire : — Il eût été, dans cinq ans, dans dix ans, un grand poète, un grand romancier, un grand essayiste. — *Il eût été...* Que de mélancolie dans ce conditionnel qui mêle l'avenir au

passé! Il avait la jeunesse, le don, les promesses de la vie et de la gloire, et tout cela n'est plus. Mais tout cela qui était si beau, qu'est-ce donc auprès de l'exemple donné? (1)

Retenez ce nom, cette mémoire : Maurice Deroure.

Il faut les sauver de l'oubli. Sur la liste des écrivains morts pour la patrie que l'Académie a dressée, ils ont été, je crois, confondus avec ceux, plus éclatants, d'Henry du Roure. Les amis d'Henry du Roure, M. Henri Brémond, M. Jean des Cognets, lui ont tressé de pieuses couronnes. Du Canada même j'ai reçu, de M. Édouard Montpetit, l'éloquente, la pathétique notice qu'il lui a consacrée dans les Mémoires de la Société Royale. Henry du Roure, le romancier de la *Vie d'un*

(1) Et la liste funèbre s'allonge chaque jour. Hier, c'était Émile Clermont, le délicat et mélancolique auteur de *Laure*, promis à la gloire et l'unissant à la mort (mars 1916).

heureux, âme ardente toute jetée à la charité, brûlait de se donner à sa foi, de se perdre en elle, ou plutôt de s'agrandir en faisant partie d'une force collective en marche vers un but divin. « Une guerre sainte, écrivait-il avant de partir, c'est un peuple qui marche au martyre en chantant... » et il célébrait la douleur et la gloire de verser son sang pour une idée. Il connut bientôt cette gloire et cette douleur. Il est mort le même mois, sinon le même jour que Maurice Deroure, le mois des sanglantes vendanges de 1914. Sergent au 369^e régiment d'infanterie, il fut tué en avant du village de L... Le 2 novembre dernier, passant par là, je suis allé chercher sa tombe. La nuit m'empêcha de la reconnaître avec exactitude. On ne pouvait plus lire, sur les croix, les inscriptions. Le cimetière où il repose embaumait ce soir-là comme un jardin invisible. C'était la fête des morts. Où donc avait-on, dans cette solitude

que traverse le vol des obus, trouvé tant de fleurs? (1)

Maurice Deroure n'avait pas, comme son quasi-homonyme, bataillé dans la presse pour son idéal. Il débutait à peine dans le monde des lettres. Il commençait à peine de s'y faire connaître. Discret, voué à une double vie de travail qui le tenait à l'écart, on le voyait rarement. Mais cette ombre, dont je voudrais le tirer, s'éclairait déjà de la lumière dorée qui est le commencement d'un beau jour.

(1) Revenu dans ce cimetière, j'ai su que la tombe d'Henry du Roure n'y était pas. Il a été enseveli à part, au nord-ouest de L..., presque à l'endroit où il fut frappé. (Janvier 1916.)

J

L'ÉVEIL

Il était né à Paris (le 41 avril 1883), il avait été élevé à Paris, il vivait à Paris, et cependant il ne s'était pas déraciné. Il rappelait avec orgueil ses ancêtres auvergnats, il passait ses vacances en Auvergne, il envoyait fidèlement des notes d'art au petit journal local auquel, par une inspiration charmante comme un souvenir, il s'était adressé pour lui confier ses premiers essais. Il fut un temps où l'on rougissait de passer pour un provincial. Mais, depuis quelques années, le mouvement inverse s'était produit, et chacun revendiquait sa province, la cherchait même au delà de ses propres origines. Les grands-

parents de Maurice Deroure avaient quitté l'Auvergne à la suite de revers de fortune. Son père, devenu chef de service à la Banque de France, avait transporté dans la grande ville les habitudes et les règles qui maintiennent une race sur une même terre. Demeuré fidèle au sol natal, il avait racheté la maison où il ramenait les siens pendant la période des vacances. Il devait ressembler à ces magistrats, à ces agriculteurs, à ces artisans qui, dans l'ancienne France, rédigeaient avec un soin minutieux leurs livres de raison, et nous enseignent aujourd'hui encore, rien que par ces pieuses archives, comment la succession d'une famille peut avoir la grandeur d'une épopée et comment l'histoire nationale dépend de l'ensemble de ces histoires privées. C'est une biographie qui tient en une ligne, et cette ligne représente une merveilleuse abnégation, des efforts quotidiens, l'autorité, l'entente et la concorde au foyer, la

confiance dans un avenir qu'on s'est donné pour tâche de préparer : sans fortune il éleva douze enfants. Avant la guerre on plaisantait volontiers les nombreuses progénitures. La guerre s'est chargée de remettre à leur place les mauvais plaisants : n'a-t-on pas vu les journaux ouvrir une rubrique dans leurs colonnes à la louange des belles familles? De son père, Maurice Deroure a ébauché le portrait dans *l'Éveil*. Le roman inédit qu'il a laissé : *le Milieu du jour*, reprend et complète l'esquisse. « Dans l'histoire de la famille, fait-il dire par M. Chassagne à ses enfants, je n'aurai été qu'un chaînon anonyme, le fruit qu'on replante et qui reste en terre; vous êtes, vous, les nouvelles et vigoureuses frondaisons et vous connaîtrez l'air des sommets où je n'ai pu atteindre. » La scène culminante de l'ouvrage est celle où le père, embrassant d'un coup d'œil le petit domaine racheté après la tempête qui a rejeté, qua-

rante ans plus tôt, la famille hors du pays natal, enseigne son fils aîné et lui livre le secret de sa vie probe et calme, de sa sérénité. Elle vaut une méditation. On la peut rapprocher du chapitre où Charles de Ribbes, disciple de Le Play, retrace la mort de ce Dulaurens, d'Avignon, qui, au seizième siècle, ayant bien travaillé durant toute sa vie et élevé, lui aussi, sa douzaine d'enfants, s'étonnait de la douleur de sa femme pour une chose si simple, et lui donnait Dieu pour la détacher de lui-même. M. Chassagne et son fils Raymond rentrent ensemble d'une lente promenade sur le coteau. Dans le crépuscule, la maison des Rouvres se distingue à peine. Une lampe s'y allume, aussi douce au regard la nuit que la fumée qui sort d'un toit peut l'être le jour :

— Vois-tu, Raymond, dit M. Chassagne, si j'aime tant notre petit domaine, certes c'est parce qu'il me rappelle de clairs souvenirs d'en-

fance, mais c'est aussi pour une autre raison. Je ne songeais point à te la dire et voici que l'émouvante grandeur de ce couchant, la poésie de cette nuit brumeuse qui déjà nous enveloppe — et peut-être aussi un autre sentiment que je ne saurais expliquer — m'y engagent. Tu me comprendras.

J'aime les Rouvres parce que j'y découvre un tangible symbole de la famille. Vous, les enfants, vous êtes les champs divers, riches d'espoirs et de promesses, mais exposés à la morsure des gelées, aux ravages de la grêle. Ta mère et moi nous sommes la maison, centre du domaine. La maison est au sommet de la colline; au-dessus d'elle il n'y a plus que le ciel. Pareillement, au-dessus de nous il n'y a plus que le ciel. Vous autres, vous luttez encore, car il vous faut produire et vaincre. Pour moi j'ai donné mes fleurs et vous êtes mes fruits qui bientôt mûriront. Ma tâche est accomplie et elle fut rude. Maintenant je me tourne vers le ciel. Laisse-moi rêver près de toi qui me succéderas un jour... Parmi les préceptes qui constituent les assises de notre religion, il en est un qui resplendit à mes yeux, non comme une vérité particulière au dogme catholique, mais comme une

vérité universelle, humaine. Je te le lègue : il faut pouvoir *se détacher de la terre*.

Les couleurs sous lesquelles je me plais à imaginer l'au-delà sont peut-être moins orthodoxes que poétiques : je veux pourtant te les montrer. Je crois à l'Immortalité de l'Esprit. Mystérieusement surgi de l'infini, il m'apparaît soumis, par la volonté de Dieu, à une série de combinaisons au cours desquelles il doit sans cesse s'épurer. Nous sommes la combinaison humaine, lutte redoutable entre l'Esprit et la Matière. Il me semble que le rôle de la Matière n'est autre que celui d'une cire molle destinée à recevoir le sceau étincelant de l'Esprit ; mais Dieu l'a voulue si séduisante que beaucoup s'y engluent, demeurent emprisonnés dans le magique réseau de ses fibres et, renversant le plan divin, s'asservissent à ses fantaisies. De ceux-là, Raymond, qu'advient-il après la mort ?

Les tortures de l'Enfer, telles qu'on nous les a dépeintes, m'ont souvent paru enfantines ; mais je frissonne à la pensée de l'effroyable désarroi qui s'empare sans doute d'un esprit dont la vie terrestre s'est écoulée dans le seul amour des choses matérielles et qui se trouve soudain projeté hors de la matière. Inapte à évoluer vers

les sphères supérieures, privé des biens qui faisaient ses uniques délices et cependant sollicité par leur souvenir, je l'imagine errant dans l'espace sans bornes. fuyant les morts, rejeté par les vivants, terriblement seul, et soupirant vers le néant sans pouvoir se détruire.

— Vous êtes effrayant, dit Raymond avec un rire qui sonna faux.

— Laisse-moi poursuivre... mais l'homme qui, de bonne heure, a su discipliner en lui les voix de la terre, qui, sans mépriser les biens du monde, les considère comme des objets qu'il faudra quitter, se prépare une délicieuse vieillesse. Sans effort il se détache chaque jour des choses d'ici-bas. Pour lui la mort n'est qu'un passage difficile, une angoisse de quelques secondes. Il sait qu'ensuite son esprit bondira joyeusement dans l'infini; et il achève, en ses derniers jours, de le préparer au suprême voyage. Derrière lui tout est en ordre; une vigoureuse famille perpétuera avec son nom les traditions qu'il tenait lui-même de ses ancêtres. Il peut attendre le signe de Dieu. Tranquille il se repose en Lui et tâche, avant que de partir, à faire un peu de bien.

Il se tut. Autour d'eux la nuit était profonde; mais aux yeux de Raymond les paroles pater-

nelles venaient d'y ouvrir de lumineuses perspectives. Vraiment *il voyait*, à cette minute, la vie de son père et en comprenait la sobre grandeur : sa rectitude, d'abord, le frappait : des confins de l'enfance jusqu'à la vieillesse elle jaillissait sans une courbe, semblable au rayon qui parti du volet s'épanouit sur le mur. Puis il songeait aux renoncements quotidiens, aux innombrables efforts silencieux dont elle paraissait tout illuminée ; il admirait enfin comment, son but terrestre atteint, elle projetait une lueur jusqu'au seuil de l'infini.

Il faut se détacher de la terre. Sans doute le jeune Raymond n'est-il pas mûr encore pour recueillir un conseil qui lui paraît si rigoureux. Tout l'attache à la terre, au contraire, tout l'attire et le retient, les formes, les contours, les couleurs, les nuances, les jeux de la lumière, l'instant qui passe, l'air qu'on respire, la vie qui entre en soi à chaque aspiration. Et qu'un jour il faudra se séparer de tout cela qui a tant de prix et de douceur, il n'y veut point songer encore, ou il imagine

l'instant de la séparation avec une révolte de l'être contre un injuste décret. Et cependant il faut pouvoir se détacher de la terre, non par force et nécessité, mais librement. Il faut pouvoir offrir sa vie. Elle n'est pas le bien le plus précieux. Quelque chose est au-dessus d'elle, ce quelque chose que M. Chassagne apercevait dans le crépuscule au-dessus de sa maison où les lampes s'allumaient.

Maurice Deroure suivit l'exemple paternel. A dix-huit ans il entra en carrière. Ne convient-il pas de se hâter lorsque l'on est l'aîné de douze ? A vingt-quatre, selon l'inclination de son cœur, il se mariait, acceptant d'avance les charges dont, mieux qu'un autre, puisqu'il était le confident des soucis paternels, il avait pu mesurer l'importance. Il apporte au combat quotidien la même robustesse, la même simplicité, la même foi tranquille. On le devine pourtant plus affiné et moins sûr de lui : l'inquiétude et l'incerti-

tude de son temps l'ont effleuré. La dualité de sa nature apparaît dans tout ce qu'il a écrit. Il n'est pas détaché de la terre, qu'il aime d'un amour tout païen. C'est pour chanter ses grâces diverses qu'il se décide à écrire. Il prélude en la louant à travers les peintres et les sculpteurs. Il s'improvise critique d'art parce qu'il a beaucoup regardé la nature. Et ses notes ne portent jamais à faux. Il déteste l'artifice et la tricherie. A propos d'un Salon d'Automne, il s'élève contre les retours conventionnels à l'archaïsme, contre les préraphaélites et les néo-primitifs qui prennent pour le terme de l'art l'ingéniosité imparfaite des vieux maîtres.

De quoi se compose l'attrait des Primitifs? se demande-t-il. Il est peu définissable, mais ne ressemble-t-il point à l'attrait de l'enfance? Les ma-ladresses d'un Giotto ou d'un Cranach nous plaisent parce que nous les savons involontaires et qu'elles réalisent la somme des efforts précédents. Et le charme de l'enfance est fait de spontanéité,

de curiosité progressante. Que des artistes cultivés, érudits même, prétendent s'affranchir de vingt siècles de civilisation et dessiner comme dessinaient les barbares, quel intérêt cela peut-il offrir? Quand les vieillards retournent à l'enfance, leur beau temps est passé. Hélas! Ils ne le font point exprès!

On dira : ce qui vous séduit dans un Giotto ou un Cranach est indépendant des auteurs qui ont disparu depuis longtemps. Pourquoi, dans les œuvres modernes empreintes du même caractère, ne goûteriez-vous pas le même plaisir?

C'est que toujours la mentalité moderne crève, par quelque endroit, la carapace archaïque.

Du coup, la prétendue naïveté s'évanouit, ne laissant qu'un pastiche plus ou moins heureux des maîtres d'autrefois. Ainsi, dans l'*Annonciation* de Maurice Denis, une corbeille de fleurs — le meilleur morceau de l'œuvre, à mon sens, — révèle une vision synthétique aiguë qui détonne étrangement avec la fruste gaucherie des personnages.

Et n'est-ce point un jeu facile, après tout, de chercher une inspiration dans les balbutiements de l'art au berceau? Ne s'acquiert-elle point aisément, la science de ces combinaisons de lignes

tout élémentaires? Trop souvent une amère névrose se cache sous cet archaïsme voulu : grattez un peu le vernis d'une simplicité factice : le plus insupportable des maniérismes montrera son décevant sourire.

Les vrais novateurs sont, pour lui, ceux qui parviennent à « surprendre l'expression savoureuse et chatoyante de la vie », de la vie qu'ils ont sous les yeux. Mais l'expression de la vie est passagère et fuyante : l'art n'en doit retenir que ce qui est significatif, renouvelable.

Écoutez le critique d'art décrire un intérieur moderne : « Il y a des meubles en citronnier, une claire salle à manger où court une frise de Desvallières, des tentures bleues, des lustres ingénieux dans les vitraux desquels la lumière semble naître comme une aurore, des plafonds de bois clairs, des tapis où s'éveillent, comme sur ceux des forêts, de simples harmonies. Comment exprimer la

couleur de l'atmosphère quiète, subtile, paisible qu'enferment ces meubles, ces tentures et ces lustres disposés avec un art si particulier? C'est une série d'enchantements délicats dont les mots ne peuvent rendre compte... » Les mots subtils et rares qui permettent de noter les nuances, il les cherche, il les trouve. Il ne s'exercera pas longtemps à ces études d'intérieur. Dans ces appartements modernes, il va introduire des personnages. Le romancier est déjà né.

Maurice Deroure n'a publié qu'un roman, *l'Éveil*. Il me l'avait apporté il y a deux ou trois ans, sans me connaître. J'avais résolu de ne plus lire aucun ouvrage manuscrit. Le temps nous est mesuré, et il vient un jour où l'on a la sensation presque douloureuse de sa brièveté. Ne faut-il pas chercher à défendre le peu dont on dispose encore, si l'on veut conduire à leur terme ses propres travaux? Cependant j'ouvris celui-ci et je fus, tout

d'abord, attiré par la forme limpide, par la caresse de la phrase jolie, pleine de grâce, toute en frissons. Je me défiais encore. Mais je ne tardai pas à reconnaître cette marque indubitable du romancier-né : le don de créer des êtres vivants. Je portai *l'Éveil* à cette *Revue hebdomadaire* qui a déjà accueilli tant de nouveaux talents. Et quand, plus tard, déjà connu, le livre parut à la maison Plon. l'auteur me fit le grand honneur de me le dédier, comme si le triomphe présagé d'un cadet n'était pas déjà la récompense des aînés.

Sur la route de Reims, pendant la guerre, j'ai parcouru à nouveau *l'Éveil*. Et j'y ai retrouvé le charme de la première découverte. Vous rappellerai-je le sujet ? Un tout jeune homme, Raymond Chassagne, rencontre en voyage une femme au déclin de la jeunesse. C'est un sujet mille fois traité. Mais à la mille et unième il peut paraître inédit si

l'écrivain l'imprègne d'une sensibilité toute fraîche. Cette femme, Fernande Delval, qu'est-elle au juste? Elle l'ignore elle-même, et nous la connaissons, non par l'analyse, mais par les mouvements de son cœur partagé. Là est le secret de l'art. Et le débutant qui a peint cette figure mobile de femme a du coup affirmé sa maîtrise. Nous ne sommes pas fixés dans la pierre; d'un instant à l'autre il arrive que nous nous ressemblons si peu, nous ne sommes pas sûrs de nous, du moins la plupart des fragiles humains, et les éléments divers, dont se compose notre personnalité, tantôt se coordonnent et tantôt s'opposent. Ce n'est qu'avec le temps qu'un peu d'harmonie s'introduit parmi tant de désaccords. On aperçoit, dès lors, combien risque de s'écarter de la vérité une analyse qui, d'avance, déterminerait selon un ordre logique l'ensemble de nos sentiments et de nos actes, quand nous-mêmes ne parvenons pas

toujours à démêler leurs contradictions. Tandis qu'une Fernande Delval va simplement vivre devant nous. Peu à peu, elle se révélera, autant du moins qu'elle peut se révéler; un peu de mystère continuera de flotter sur elle comme il flotte sur tant de femmes. Est-elle une coquette? Elle a un vieux mari quasi célèbre, une petite fille qu'elle aime à caresser. Très entourée, elle a trouvé moyen de garder à la fois le respect et la curiosité de ses adorateurs. Elle aime être aimée, elle est souple et fuyante, et elle n'est plus jeune. Elle a tôt fait d'enchaîner le jeune Raymond qui tendait les mains aux chaînes, elle a de la sympathie pour cet enfant, elle ne résiste pas au plaisir de jouer avec ce cœur, et quand elle comprend la sincérité, la profondeur de la passion qu'elle a inspirée, elle s'arrête, surprise, attirée, fascinée, comme la biche à l'orée d'un bois quand elle aperçoit le chasseur. A son tour, elle est prise au

jeu d'amour. Qui prend est pris à ce jeu, avertissait déjà saint François de Sales : elle se rapproche, elle va se donner, elle fuit.

Et lui-même, ne croyez pas qu'il se contente de subir toutes ces fluctuations, tous ces revirements. Chez lui, tout un drame religieux se mêle au drame sentimental. Il appartient à une famille nombreuse, une de ces vieilles familles de France, dont on a pu mesurer l'honneur et la force, probes, économes, simples et profondément catholiques. Pour lui, cet amour, c'est le choix d'une vie nouvelle, différente de celle qu'il a vécue, dont il approuvait les lignes calmes et droites. Cet amour, il l'appelle de son nom : l'adultère, le péché. Une barrière se dresse donc entre sa passion et lui, et c'est la barrière religieuse. Elle est fortifiée par des années de pratique, par des habitudes ancestrales, par un jugement formé à bonne école qui lui

montre nettement où est la vérité. Il se meurtrira le cœur. Une consolation immédiate, trop immédiate, se présente : une jeune fille, une amie de sa sœur, qu'il avait auparavant considérée comme sa fiancée, deviendra sa fiancée en effet. Il a le courage de ne plus revoir Fernande. Une rencontre, un peu cherchée, renverse tout cet échafaudage. Mais la fuite de Fernande le sauvera.

Et après ce don, que j'ai souligné, de peindre les êtres en mouvement et non au repos, voici qu'un autre don se révèle chez ce romancier qui débute. Il a découvert d'emblée l'importance en psychologie de la loi morale. Supprimez les débats de conscience, les scrupules, les pudeurs, les révoltes, supprimez l'idée du devoir, de la faute, vous n'avez plus guère que des ébats sommaires de petits animaux bondissants. Tandis que le champ ouvert par la conscience est illi-

mité. Ne nous intéressent réellement en art que les personnages pourvus d'une conscience, et dont l'âme est le théâtre continuel de l'incessante lutte entre la lumière et les ténèbres. Quand cette conscience a connu la vie religieuse, elle arrive à sa perfection, même si la puissance religieuse s'obscurcit parfois en elle ou ne parvient pas à la gouverner.

L'Éveil, dès son apparition, connut le succès. Et le succès, loin de griser Maurice Deroure, fut pour lui une excitation au travail, lui communiqua une charmante ardeur littéraire.

Je le revois, pensant à lui, dans sa petite maison, au bord du bois de Vincennes, un jour de l'été qui a précédé la guerre. C'était à la fin du mois de juin. Des arbres nous venait une amitié protectrice. Je le vis s'accouder au bord de la fenêtre pour la mieux savourer. Il se retourna vers sa jeune femme

et vers ses deux fils, et il leur sourit. Il y avait tant de calme, de gentille fierté dans le sourire, et de vie ! Et il me parlait d'avenir, de ce *Milieu du jour* qu'il terminait, et qui devait être la suite de *l'Éveil*. J'emportai une vision de bonheur.

II

LE DÉTACHEMENT

Les premiers jours de la mobilisation, absorbé par le travail, l'esprit tendu, le cœur un peu meurtri du départ mais battant bien régulièrement pour le pays, on ne songeait qu'à la France collective. Elle contenait les parents, les amis dont on n'avait pas de nouvelles. Puis, les jours succédant aux jours, chacun se décida à faire un appel nominatif. Où est celui-ci? et celui-là? Sûrement ils sont partis, mais pour quelle destination?

Je savais que Maurice Deroure était sous-lieutenant de réserve dans un régiment du Midi. Il avait accompli son service militaire à Marseille et il était de ceux qui remplissent

sans bruit toutes leurs obligations. Vers le 15 ou le 20 août, — la poste en ce temps-là ne comptait plus ses retards, — je reçus une lettre de lui — la dernière — datée du 1^{er}. Il l'avait écrite tandis qu'il achevait de préparer sa cantine. La déclaration de guerre le surprenait dans une maison vide. Sa famille en vacances se reposait en Auvergne où il devait la rejoindre le 4 août. Il n'avait pas d'adieux à faire et je sentis à distance que cette solitude lui avait paru cruelle en un pareil moment. Le ton de la lettre s'en ressentait. Et même les dernières phrases me surprirent, m'inquiétèrent : « Si je suis tué, me disait-il, mon second roman, qui est achevé, vous sera remis. Vous aviez bien voulu accueillir le premier. »

— Allons donc ! lui répondis-je, vous nous reviendrez mûri et glorieux. Il y aura fête pour les artistes dans notre France rajeunie...

Le détachement avait commencé pour lui dans ce joli appartement ouvert sur le bois de Vincennes, qu'il avait dû quitter sans y revoir sa femme et ses deux fils.

Août s'acheva, on se souvient dans quelles angoisses. L'immortel septembre vint, qui renouvela le salut du monde à nouveau menacé par les barbares, puis octobre avec la course à la mer. Sur le fond du drame national chacun voyait se détacher des épisodes particuliers, comme un bouquet d'arbres au premier plan d'un vaste paysage. Maurice Deroure n'écrivait plus, mais on vivait parmi de longs silences, étroitement relié à son foyer, comptant sur le hasard pour retrouver peu à peu ses amis, ou redoutant de parcourir sur les journaux les listes funèbres. A la fin de novembre seulement j'appris sa mort, déjà ancienne puisqu'elle datait de plus de deux mois, par ses camarades, Marcel Hervieu, Gaston Picard. Ce dernier qui,

avec Fernand Rivoire, a eu l'heureuse idée de maintenir un lien entre les écrivains dispersés, par le moyen d'un bulletin, me croyait informé; il connaissait ma sympathie pour Deroure et me demandait une notice : « Nous l'aimions, ajoutait Marcel Hervieu, comme il méritait d'être aimé, pour sa bonté simple, sa foi, sa digne existence, sa parole nette et sans hypocrisie, son regard direct, tout ce qui transparaît enfin sous notre enveloppe périssable, pour constituer, si rarement hélas! cette substance supraterrrestre, cette parcelle d'éternité dont sont faits les êtres d'exception, comme les saints et les martyrs. »

Il avait été tué le 7 septembre d'un éclat d'obus. On savait qu'il marchait en tête de sa section au moment qu'il fut frappé. On avait ramené et enseveli son corps au cimetière de Souilly dans la Meuse. Me rappelant le numéro de son régiment, j'écrivis au colo-

nel, et voici la lettre que je reçus de lui. Elle est pour mon ami un magnifique témoignage, la plus belle oraison funèbre. Elle montre aussi la paternité de chefs qui, parmi leurs occupations et les responsabilités du commandement, trouvent le temps d'opposer à la mort le souvenir et l'exemple.

MON CHER CAPITAINE.

Votre lettre du 13 décembre vient de me parvenir, demandant au régiment que j'ai l'honneur de commander de donner à votre ami regretté, le lieutenant Maurice Deroure, un témoignage qui adoucisse, si hélas! cet adoucissement est possible, la douleur de celle qui reste et qui le pleure.

Je n'étais pas encore à la tête du ...^e à la date du 7 septembre; mais dès que, en possession de votre lettre, j'en ai dit l'objet à mon entourage, les mots et les souvenirs sympathiques ont immédiatement surgi, nombreux, pour célébrer la mémoire de votre cher et glorieux disparu.

Le 7 septembre, le ...^e, qui déjà la veille avait

été fortement engagé et avait subi des pertes sérieuses, se portait de Souilly sur Saint-André (Meuse, 20 kilomètres environ au sud de Verdun) lorsque des feux violents l'accueillirent au moment où il allait sortir du bois de Moinville. Moment d'arrêt du régiment, pendant lequel la section du lieutenant Deroure fut envoyée en avant avec son chef pour reconnaître d'où partaient ces feux, pour rechercher le cheminement qui permettrait de traverser le plateau, en un mot pour frayer sa route au régiment.

Sous un ouragan de balles et d'obus, le lieutenant Deroure s'avança, lui et sa troupe, très calme, conscient de la mission qui lui était confiée, soucieux de la bien remplir, ne s'inquiétant nullement du danger qu'il courait.

Au cours de cette mission, mais après l'avoir remplie avec beaucoup d'intelligence, M. Deroure, frappé à la tête par une balle de shrapnell, tomba sur le bord du chemin qui, en sortant du bois de Moinville, conduit à Ippécourt (à 2 kil. 500 environ de Souilly).

Le médecin-chef du régiment, M. le docteur Jagues qui me donne ces détails, prévenu, s'avança immédiatement avec ses brancardiers

pour le transporter en un lieu où des soins lui seraient donnés. Hélas! déjà le lieutenant avait perdu connaissance et était dans le coma. Mis sur un brancard, il fut transporté sans retard à Souilly, où était installée l'ambulance; mais déjà la mort avait fait son œuvre au moment où son corps fut déposé. Toute cette scène s'était déroulée entre midi et une heure.

Le lendemain, dans le cimetière de Souilly, il fut procédé à l'inhumation de tous ceux qui venaient de mourir glorieusement pour la Patrie. M. le curé de Souilly prenait des notes minutieuses qui doivent permettre de retrouver exactement la place où repose chacun de ces soldats.

.
M. le lieutenant Deroure, parti avec le ...• dès le début de la campagne, avait assisté à toutes les opérations, *très dures*, auxquelles avait pris part le régiment et notamment le 24 août (Lonjeau-Eton) et le 1^{er} septembre (Samogneux-Consenvoye). Cet officier avait fait preuve d'un mépris du danger, d'un calme et en même temps d'une autorité qui faisaient l'admiration de tous. Toutes ces qualités jointes à l'aménité de ses

manières et à la finesse de son esprit avaient créé autour de lui une atmosphère de sympathie qui a doublé les regrets éprouvés, au moment de sa mort glorieuse, par tous ceux qui l'avaient connu.

Heureux d'être, en cette occasion, l'interprète de tout mon régiment, je vous prie d'agréer, mon cher capitaine, l'expression de mes sentiments bien cordialement dévoués.

Quelques semaines plus tard (janvier 1915), mon service m'appelait passagèrement dans le voisinage de Souilly. Je pus me rendre en pèlerinage à la tombe de Maurice Deroure.

Souilly est un gros bourg dont le bas est traversé par la route de Bar-le-Duc à Verdun et qui s'étage sur la pente de l'un de ces longs vallonnements dont le pays de Meuse est parcouru. Son église le domine, et la flèche du clocher s'aperçoit de très loin. Le cimetière l'entoure, comme c'est la coutume

dans les villages de Lorraine. A peine entré dans l'enclos, je trouvai sur la droite les indications que je cherchais. Trois croix marquent l'emplacement des tombes militaires. La première est réservée au commandant Rambaud, du ...^e régiment d'infanterie. La seconde porte une liste de noms : Lecouvreur, capitaine d'artillerie, lieutenant Popis, adjudant Martz. d'autres encore. Sur la troisième qui est la plus rapprochée de la porte, je lus : « Ci-gît Mauricê Deroure, sous-lieutenant de réserve au ...^e régiment d'infanterie, mort au champ d'honneur. »

Le curé qui m'accompagne se souvient très bien de ce qui s'est passé. Le lieutenant Popis est décédé au presbytère, mais Deroure était déjà mort lorsque les brancardiers l'amènèrent dans la nuit du 7 au 8 septembre. Le 8, l'absoute fut donnée dans l'église, et l'on procéda à la cérémonie.

Du haut de cette terrasse sacrée qui livre une vue étendue, j'évoque cette journée du 7 septembre. L'armée du kronprinz avait tenté l'investissement de Verdun. Venue jusqu'aux portes de Bar-le-Duc, elle avait été arrêtée par l'armée du général Sarrail. A la Vaux-Marie, à Beauzée, elle subissait des pertes sanglantes et devait reculer. Le régiment auquel appartenait Deroure avait pour ordre d'avancer de Souilly sur Saint-André. Voici la corne du bois de Moinville. Il faut reconnaître le bois, repérer un cheminement à couvert. La section du sous-lieutenant Deroure est désignée pour cette reconnaissance. Il la conduit en suivant d'abord la Cousances, mais l'ennemi a deviné son mouvement. Il marche sous le feu de l'artillerie, il achève sa mission et tombe mortellement frappé. Cependant on peut exécuter les ordres. Le corps est ramassé sur la route de Saint-André à Ippécourt.

Dans la nuit on le ramènera en arrière.

C'est un brumeux jour d'hiver. Les campagnes allongent devant moi leurs plis de terrain pareils à des vagues qui se calment. Sans neige malgré la saison, elles sont d'une uniforme teinte grise, sur laquelle se détachent, seuls, les bois plus sombres. Je cueille un brin du buis qui avoisine la tombe. Il faut partir.

*
* *

Cinq ou six mois plus tard, j'eus l'occasion de rencontrer des camarades de Maurice Deroure. Le colonel Clanet m'avait ménagé cette rencontre à D... On se serait cru si loin de la guerre, et les tranchées étaient voisines. Mais une pente boisée les cachait. Imaginez dans un creux de vallon perdu, séparé du reste du monde, un de ces ermitages que l'on choisirait pour une retraite,

tant leur accueil est plaisant et paisible ensemble. Celui-ci est un vaste corps de bâtiment, recouvert de tuiles brunes, avec une cour intérieure, une belle eau courante derrière, une poterne à l'entrée. Par quel miracle fut-il épargné? Les hameaux voisins ont tous été anéantis par le bombardement, et il est intact. A l'angle de la poterne, un orfèvre-soldat ciselait des bagues. Sur la porte je lus cette inscription toute récente : *Château des Gueux*, et une autre plus ancienne en lettres gothiques : *Virgo Maria* sous une niche vide. Plus loin, sur le mur, des lettres à demi effacées fixaient l'origine de cette ancienne maison déchue.

On m'introduisit dans la grande salle qui servait à la fois de bureau, de salle à manger, de salon de réception et de chambre à coucher : une pièce rustique, vaste, sinon confortable, et de belles proportions. Là, je rejoignis, avec le colonel, de jeunes officiers

qui attendaient leur tour de service. De temps à autre on entendait le canon, et même des détonations de fusil, mais c'était comme une musique sans importance qui oblige seulement à parler plus fort de temps en temps, comme font au concert tant d'amateurs. La conversation était si gaie que j'hésitais à rappeler le mort. Je prononçai enfin le nom de Maurice Deroure pour qui j'étais venu. Maurice Deroure ! Si ses camarades se souvenaient de lui ! Un charmant compagnon, toujours d'humeur égale, affable, délicat, adoré de ses hommes, les entraînant rien que par sa gentillesse. Le jour de sa mission, il est parti joyeusement, sans hésiter, comme s'il n'avait pas idée de la mort. Et cependant, la veille, il l'avait déjà frôlée de bien près. Ah ! de celui-là on peut dire qu'il est mort aimablement.

Il faut pouvoir se détacher de la terre. Il semble que Maurice Deroure s'en soit déta-

ché avec ce glissement aisé des avions qui abandonnent le sol et s'élèvent spontanément dans l'espace (1).

(1) J'ai fait hommage à sa famille de la formation morale de Maurice Deroure. Comment ne rapprocherai-je pas de lui ses frères qui, dans la guerre, se sont montrés ou se montrent dignes de leur aîné ? Le plus jeune, Edmond, classe 1914, a été tué en Artois, lors de la grande offensive de septembre 1915. Peu de jours avant sa mort, il avait pu goûter quelques jours de permission auprès de sa mère, dans cette propriété d'Auvergne que son père avait rachetée. Au moment de repartir il écrivait à l'un de ses frères, sous-officier d'artillerie qui avait été cité à l'ordre du jour : « J'ai promis à maman de venger notre cher Maurice. J'ai continué avec elle dans la petite église d'Escoutoux et j'ai demandé à la Vierge qu'elle me protège. Je ne veux pas être en retard avec mes deux frères aînés, et moi aussi je veux obtenir la croix de guerre pour que maman soit fière de moi comme elle est fière de vous deux. J'espère bien que dans quelques jours l'occasion se présentera de me distinguer. »

LE MILIEU DU JOUR

C'est le titre du roman qu'il a laissé et qui porte à son dernier feuillet cette date : *14 juillet 1914*. Quinze jours plus tard, Maurice Deroure commençait l'œuvre de détachement en abandonnant ses projets littéraires, ses goûts, ses travaux, sa maison, pour prendre part à la grande tâche collective.

Il avait choisi pour épigraphe une phrase célèbre de Balzac dans *Un Médecin de campagne* : « Celui qui sent vivement les voluptés de la terre est tôt ou tard attiré par le goût des fruits du ciel. » Le sujet, comme celui de *l'Éveil*, est sans originalité et ne peut valoir que par la manière. On n'est jamais sauvé de la passion, car on la porte

en soi ou l'on a le cœur mort. Mais il faut l'asservir au dessin de sa vie. Le jeune héros de *l'Éveil*, sauvé d'elle une première fois, la rencontre dix ans plus tard quand il a son foyer fondé et sa voie tracée. Cet éternel sujet est sans doute ici traité par un romancier trop jeune qui ne l'a peut-être pas épuisé. « Je porte en moi deux principes », murmure Raymond Chassagne, presque avec découragement, pour expliquer ses contradictions. Ces deux principes que tout homme porte en soi, Platon, notre vieux maître, les avait symbolisés : il en avait fait les chevaux de son fameux attelage. L'analyse de la passion victorieuse a tenté bien des romanciers : Barbey d'Aurevilly dans *Une Vieille Maitresse*, Octave Feuillet dans *Monsieur de Camors*, Alphonse Daudet dans *Sapho*, Gabriele d'Annunzio dans *le Triomphe de la mort*, Paul Bourget dans *le Démon de midi*, tant d'autres encore. Ils l'ont conduite jusqu'à la

lassitude, jusqu'au dégoût, jusqu'au désastre, sans qu'elle en fût détruite. Du moins, n'hésitaient-ils pas à mener leurs protagonistes jusqu'au choix, jusqu'à l'abîme. Le héros de *le Milieu du jour* ne semble pas mesurer cet abîme, et cependant il s'en écarte. Le travail religieux qui s'accomplit en lui expliquerait son choix s'il eût été approfondi davantage.

La figure de la séductrice, Irène Dalleray, est plus attirante, à la fois plus simple et plus complexe. Maurice Deroure avait une façon à lui de peindre les femmes. Je la comparerais à la manière de Fautin-Latour qui jetait comme un voile liquide sur ses compositions. Il ne dégage pas entièrement ses héroïnes du mystère : il les représente mouvantes et inconnues d'elles-mêmes, de sorte que nous les découvrons en même temps que la vie les révèle. Sans doute, avec le temps, eût-il serré de plus près la réalité. La guerre eût mûri son esprit. Les écrivains qui en revien-

dront donneront de la vie une représentation qui ne négligera plus son importance sociale. Dans la scène que j'ai citée, où il met en scène Raymond Chassagne et son père rentrant le soir et s'arrêtant pour contempler le domaine, Maurice Deroure célébrait ensemble les puissances familiales et ce développement de la personnalité qui se trouve renforcée par elles et qui les domine au point d'entrevoir avec sérénité l'heure de s'en détacher et de les laisser à elles-mêmes après les avoir servies. Je vois dans ces quelques pages une sorte de testament littéraire. C'est de là qu'il fût parti si sa destinée ne l'eût prématurément détaché d'un art où il promettait d'exceller.

*
* *

Et cependant la plus belle page de son œuvre, ce n'est pas lui qui l'a écrite. Il s'est contenté de la vivre. Un autre l'a rédigée.

Elle sera pour ses fils un exemple glorieux ; pour les lettres françaises qu'il servait, elle est un honneur. C'est la citation à l'ordre de l'armée qui désigne son nom en ces termes :

Deroure Maurice, sous-lieutenant au ...^e régiment d'infanterie.

Superbe attitude au feu aux combats du 24 août, des 1^{er}, 6 et 7 septembre. Chargé le 7 septembre d'une mission très délicate et très périlleuse, a réussi à faire déboucher sa section d'un bois sous un feu d'une extrême violence. S'est mis à sa tête pour l'entraîner dans un terrain découvert et, mortellement atteint d'un éclat d'obus, a continué à encourager ses hommes jusqu'à ce que ses forces l'aient abandonné.

Je sais peu d'inscriptions aussi dignes d'être tracées sur la pierre d'une tombe trop tôt ouverte.

Octobre-novembre 1915.

LES
HONNEURS AUX MORTS

UN CIMETIÈRE

A M. René Bazin.

Juillet 1915. — Il n'est pas à plus de sept ou huit cents mètres en arrière des tranchées. La courbe d'une colline le cache sans le mettre à l'abri. Les obus y viennent éclater de temps à autre. Mieux vaut qu'ils tombent sur des morts que sur des vivants.

Le site n'était pas fait pour la tragédie. Il est plein de symétrie et de grâce. On ne saurait imaginer plus aimable solitude. C'est un grand cirque de coteaux boisés, dont la ligne sinueuse semble flotter dans le ciel comme une écharpe verte mal fixée. Au pied des bois, les prairies s'inclinent, descendent

en pentes douces. On n'a pas pu les cultiver, on les a laissées à l'abandon et les herbes folles se sont mises à foisonner, menaçant de tout envahir. Jolies herbes folles plus riches de ton, à qui nul souci de service ne pèse. Ce n'est plus qu'un fouillis de coquelicots et de marguerites, une marée blanche et rouge qui déferle sur le village tapi dans le creux, qui va rouler sur lui et le submerger, qui, par compassion, s'apprête à recouvrir ses effroyables blessures. Car ce village n'est plus que dévastation et destruction. Les murs font une dentelle de pierre toute maculée et noircie, il n'y a plus de toits et les tuiles brisées gisent en tas; parfois un pan de muraille est resté debout, surmonté d'une cheminée, un escalier se dresse et aboutit au vide, une porte de grange a maintenu le dessin de son arc et donne sur un ciel ouvert. Seule, par chance ou par miracle, l'église paraît intacte. Mais elle n'a plus d'âme. On

entre : elle est vide, vide de ses bancs, de ses chaises, de ses ornements, de son chemin de croix. Le tabernacle est vide. Par des plaies qu'on ne voit pas extérieurement, elle est frappée au cœur. Le plâtre a coulé sur le maître-autel, les poutres sont à nu et le clocher à demi décapité ne tient plus que par la grâce de Dieu. Elle a l'air d'un gardien mort au bord de ce cimetière de maisons.

L'autre cimetière, celui des soldats, part des dernières ruines et monte à flanc de coteau dans la direction du bois. Il a la formation d'un bataillon en masse. Les tombes sont alignées comme à la parade. Leur uniforme est pareil : un tertre allongé et, à la tête, une croix de bois blanc où sont inscrits le nom, le régiment, la date. Elles portent leurs décorations : des couronnes ou des bouquets. D'où vient cette profusion de couronnes ? Elles ne peuvent venir des familles. Elles ne seraient pas parvenues jusqu'à cette

zone dangereuse où, seules, circulent les troupes de relève. Et toutes ces gerbes de fleurs des champs, quelles mains pieuses les ont cueillies et déposées?

Voici une compagnie qui passe. A peine les capotes, couleur du pâle ciel lorrain, se détachent-elles sur la pente multicolore. Elle a débouché du bois par section ou demi-section, afin de ne pas attirer l'attention des avions. Deux fantassins se sont détachés du rang. Ils portent ensemble un objet encombrant et clair que, tout d'abord, je ne distingue pas très bien. Ils cherchent une tombe, là-bas, au bout du carré. C'est une tombe fraîche et nue. Et ils y placent avec soin leur couronne.

— Ils les apportent des cantonnements de l'arrière. Ils vont les chercher quand ils sont au repos. Quelquefois c'est assez loin, mais on les autorise. Les camarades du mort se cotisent. Souvent c'est une compagnie en-

tière qui abandonne son prêt pour acheter des couronnes. Voyez : mon cimetière en est tout fleuri. Et on leur fait payer très cher ces grains de perles ou ces entrelacs de fleurs artificielles. Il est des commerçants qui n'abdiquent jamais et profitent, pour leurs marchés, de la guerre. Elle a ses fournisseurs qu'elle engraisse.

Celui qui me donne ces explications est un petit homme maigre, de santé débile, de frêle apparence. Il a dit : *mon cimetière*, avec la tendresse que met un propriétaire dans ces syllabes : *ma maison*. Son visage est tout éclairé par le regard, un de ces regards qui transmettent aux objets un reflet humain, qui ajoutent aux choses une douceur vivante. Après l'avoir fixé des yeux lui-même, il semble qu'on attribue ensuite à ces tombes alignées une puissance nouvelle sur le cœur. Il est là, chétif, modeste, dans sa soutane noire, au bord de *son* cimetière, comme l'église, un

peu plus bas, au bord des toits brisés du village, mais comme une église où le tabernacle serait habité.

C'est l'aumônier de la division. Les galons auxquels il a droit sont si usés qu'on ne les remarque pas. Deux fois il a été cité à l'ordre du jour de l'armée, non point seulement pour son courage, mais pour sa simplicité dans le courage. Ce familier de la mort fait sortir des derniers instants un rayonnement surnaturel. Aux visages crispés dans la douleur, aux esprits torturés d'angoisse, aux cœurs dont les derniers battements voudraient se transmettre à distance, comme ces appels de harpes éoliennes qu'adressent les téléphones dans leurs cabines souterraines, il apporte l'apaisement, l'acceptation, la sérénité.

Avant la guerre, il desservait une petite paroisse rurale où le ministère était particulièrement difficile à exercer, parce que le

maire n'était autre que l'ancien curé qui avait quitté sa soutane pour épouser la dame du château, divorcée et millionnaire. La guerre ne l'a pas étonné : elle l'a trouvé en état de veille. Et même il a presque rencontré la paix. A son nouveau troupeau il a voué un amour collectif qui le consume tout entier. Il vit pour consoler, exalter, adoucir des âmes en contact avec la mort.

Tandis qu'il nous dénombre les combats qui ont alimenté son cimetière, — sept cents morts déjà, — un sifflement bien connu nous fait lever machinalement la tête : sur le bruit de l'éclatement, une fumée brusque monte en colonne épaisse, bientôt dissipée, car ce n'est pas un obus de gros calibre.

— Un soixante-dix-sept, dit l'aumônier avec une nuance de commisération (car il ignore le mépris). Tout de même il est tombé chez moi et peut-être une croix est-elle renversée.

Il se précipite dans la direction de la fumée, et nous le suivons.

— Attendez, lui crie l'un de nous, l'endroit est malsain.

Mais il n'entend rien et nous entraîne. L'obus a fait son trou circulaire, qui n'est ni très large, ni très profond. Deux croix pourtant gisent à terre, l'une brisée, l'autre jetée bas. Le prêtre a déjà redressé celle-ci. Et voici qu'il recueille les morceaux de l'autre comme on prend sur son cœur un enfant blessé.

L'inscription est en miettes. Cette tombe ainsi fouillée va-t-elle redevenir anonyme? L'aumônier nous rassure :

— J'ai dressé un plan des allées avec tous les noms. Le dommage est aisément réparable. De temps à autre, ils nous envoient ainsi des pruneaux. Un jour, ce fut une grosse marmite. Elle défonça plusieurs cercueils, car nous avons des cercueils.

C'est un luxe qu'il avoue avec une certaine complaisance.

Le soleil a déjà disparu derrière le coteau. La crête du bois, en face de nous, reçoit encore sa lumière oblique. Mais le village en ruines et les prairies sont dans l'ombre. Et même les murs défoncés disparaissent presque dans les hautes herbes, dans la vague des marguerites et des coquelicots. L'église, dressée au-dessus de ces restes de pierre, avec son fragile campanile en équilibre, semble un berger dont les brebis se sont couchées et qui reçoit debout la visite du soir.

En arrière de nous, de l'autre bois qui nous domine, où cantonnent dans leurs abris les compagnies de soutien, voici que sortent de petits groupes de soldats. Soldats idylliques qui cueillent des fleurs dans les champs. Les uns font leur gerbe au hasard, les autres choisissent.

- Ils travaillent pour moi, nous dit l'au-

mônier qui les couve d'un regard amical. Après la soupe, ils songent aux camarades perdus et leur apportent des bouquets. C'est une façon de prier.

Il a levé le bras à demi, dans un geste naturel de bénédiction. Et sur ces pierres qui furent un tranquille village, sur cette terre où repose presque un bataillon tué à l'ennemi, dans ces cœurs d'hommes où passe, avec le souvenir, la pensée de la mort, semble descendre, à son appel, une paix immense, infinie, divine.

TOMBE ANONYME

Au capitaine de Grailly.

*Aucun nom : une croix que surmonte un képi.
La tombe fut creusée un soir, sous la mitraille.
Le silence et l'hiver, recouvrant la bataille,
Planent, grands oiseaux blancs, sur le champ assoupi.*

*Et les jours sur les jours s'écroutent sans repit.
Aux souffles du printemps le sol figé tressaille,
L'églantine fragile a fleuri la broussaille
Et le champ se réveille en océan d'épi.*

*Ses flots ont submergé la tombe solitaire.
Après l'oubli humain, c'est l'oubli de la terre
Qui, dans l'immense paix des moissons, est venu.*

*Repose, ô mort ! Sur ta jeunesse la nature,
Comme une maternelle et chaude couverture,
Offre ce manteau d'or au héros inconnu.*

L'ATTENTE

*Depuis combien de mois, chaque soir elle attend,
Immobile à son seuil, les doigts joints sous la mante,
Jusqu'à ce que la nuit, aux misères clémente,
Mêle son ombre au deuil du fils qu'elle aimait tant.*

*N'osant interroger de peur qu'on ne lui mente,
Elle fixe ses yeux brumeux sur le passant...
Ne vaudrait-il pas mieux le savoir mort qu'absent?
La certitude est bonne au cœur qu'elle tourmente.*

*Lorsque l'on descendit Jésus de son gibet,
La Vierge dans ses bras prit le corps qui tombait.
On lui donna son fils. Mais ton fils, où le prendre?*

*Cesse de le chercher sur terre : il est ailleurs.
Le dernier de tes jours s'apprête à te le rendre,
Et tu le trouveras au bout de tes douleurs.*

LA MORT DU TERRITORIAL

Ils sont deux sur le chemin, sous bois, l'un portant l'autre. Le même sang couvre leurs capotes dont il noircit le bleu et la boue.

— Veux-tu qu'on t'aide?

— Non.

Le porteur ne m'a pas vu, car la tête de l'autre bat de mon côté à chaque pas. Il a entr'ouvert la bouche à peine pour laisser passer ce *non*. Tous ses muscles se raidissent dans l'effort. Il serre contre lui le chaud paquet humain, comme une mère jalouse presse son enfant qu'elle ne veut céder à personne. Je me rapproche. Malgré le froid,

des gouttes de sueur lui coulent sous le casque le long des joues.

— Donne-m'en une part, voyons.

Deux brancardiers viennent à sa rencontre, d'un pas égal de marche funèbre, et déploient leur civière de toile. Discipliné il s'arrête, l'étreinte se relâche. Doucement, avec des précautions, il installe son camarade. Tandis qu'on soulève le fardeau sanglant, il le regarde et ses yeux prennent instantanément une expression de terreur. Comment n'en pas deviner l'interrogation?

Déjà le cortège s'éloigne. Il le rejoint et le suit. On arrive devant le poste de secours. Mais le poste de secours est encombré. Il y a eu de la casse. Cette avalanche inattendue d'obus de 130 fusants sur la compagnie de travailleurs a fait du dégât. Le médecin-major appelé vient, avant de l'admettre, examiner son nouveau client. Mais tout de suite il foudroie du regard les infirmiers qui

l'ont dérangé : cette plaie béante, cette tête qui roule... Tout de même, malgré les signes, il tâte le pouls, consulte le cœur, sonde la blessure. On ne pouvait pas s'y tromper. Brièvement il ordonne :

— Emportez.

Et il rentre vers les vivants. L'aumônier qui l'a remplacé fait un signe de croix et indique une direction :

— A la chapelle.

Lui aussi se détourne des morts.

Le brancard chargé est reparti, mais il ballotte davantage. Maintenant on sait au juste ce qu'il y a dessus. On le dépose dans une baraque en planches qu'une croix de bois, clouée au-dessus de la porte, désigne : c'est la chapelle du village nègre bâti à flanc de coteau.

Les infirmiers s'en vont en hâte :

— Nous prendrons en passant un autre brancard.

-- Celui-ci serait trop dégoûtant.

Ils s'en vont en hâte en riant. Ils n'ont même pas regardé leur charge anonyme. Ils s'en vont en hâte dans la direction des éclatements. Ils sont tout à leur besoin.

Le mort est là. Sur la civière mince, son corps ratatiné tient si peu de place. La tête, le haut du buste sont indemnes, mais les jambes sont hachées. Le visage est couleur de terre, si maigre et si réduit qu'il ne devait pas y avoir de place pour le sourire. Vrai visage de misère, fixé dans le calme et l'indifférence. Les cheveux gris, la barbe grise inculte achèvent de le vieillir. Les mains cireuses, à demi fermées, ont gardé ou repris naturellement la position de la bêche : elles font encore le geste du travail.

Son camarade ne l'a pas quitté. Lui aussi il a un visage couleur de terre, la barbe grise et les traits réduits.

Il lui ressemble, comme ces époux qui se

modèlent l'un sur l'autre, à force d'avoir vécu côte à côte, ou comme ces bœufs de même taille et de même poil qui ont creusé flanc à flanc, chaque année, les mêmes sillons et qui ne marchent et ne paissent qu'à deux.

Il regarde le mort et il regarde la porte. Il ne sait pas s'il doit s'en aller ou rester. C'est un problème aussi lourd qu'un fardeau, car la sueur, à nouveau, ravine sa joue. Et comme la bête qu'on sépare de son compagnon de collier, il laisse échapper un sourd gémissement.

Je ne veux pas le troubler dans sa garde. Du seuil de la porte que je repasse, le vallon se découvre sous un ciel d'un bleu idéal presque trop neuf, d'un bleu précaire de printemps précoce. Les champs s'étirent au soleil. Une buée qui monte de la terre dispose un léger voile violet sur les bois. Comme ces collines s'allongent avec mollesse et que

ces arbres dévêtus ont de grâce! Cette source qui coule emporte de la lumière. Au tournant, le clocher d'un village apparaît, comme s'il surveillait la venue d'une fête pour l'annoncer.

Mais le clocher est brisé : il lui manque un morceau du toit. Derrière lui on distingue des ruines de maisons. Ces champs n'ont pas été labourés. Les plus hauts arbres de ces bois ont été arrachés. Sur le flanc de cette molle colline, quatre éclairs successifs s'allument. C'est une de nos batteries qui tire. Machinalement je cherche en l'air les obus qui passent en sifflant. A quelques centaines de mètres, au-dessus du ravin, les 430 fusants continuent d'éclater dans un nuage d'un vert menaçant, un vert de choléra. La compagnie de travailleurs a-t-elle pu gagner ses abris?

Comme je rentre dans la chapelle, le territorial, se détournant du mort, lève sur moi

ses yeux effrayés. On dirait qu'il se sent en faute devant un gradé. Il s'excuse.

— Je vas partir.

— Pourquoi?

Et lui montrant le corps, je demande :

— Tu connaissais celui-ci?

S'il le connaissait! Il remue la tête en manière d'affirmation :

— C'était mon copain et mon pays.

— Quel pays?

— Houplines.

— Où est ce patelin-là?

Un peu étonné il explique :

— Dans le Nord, près de Lille.

Ils sont du territoire envahi. J'entre dans un autre cercle de la souffrance.

Après un instant d'hésitation l'interrogatoire continue :

— Marié?

— Oui

— Des enfants?

— Trois.

Et plus doucement, comme pour ne pas être entendu :

— Comme moi.

J'hésite encore. Ce n'est pas curiosité, c'est respect d'une intimité trop douloureuse :

— Aviez-vous des nouvelles?

Il me regarde. Oh! ce regard d'infinie détresse, ce regard de chien perdu qui supplie le passant de hasard.

— Non.

— Pas depuis le commencement?

Jamais.

Cela tombe comme une pierre dans l'abîme. Il n'y a plus rien à dire. Il n'y a pas de mots pour toutes les peines, pas de consolations pour toutes les tristesses. Et mon homme qui n'attend plus rien marche à reculons vers la porte.

— Pourquoi t'en vas-tu si vite?

-- Il faut bien que je m'en aille.

— Es-tu de service?

— On travaille dans le ravin.

— Et c'est en travaillant dans le ravin qu'il a été tué?

Il fait un signe de tête, mais il n'a pas joint ma demande à sa réponse précédente.

Pour le laisser à ses adieux, et aussi pour me rendre compte si le bombardement continue, je sors à nouveau de la chapelle. C'est maintenant le silence absolu après l'orage. Rien ne trouble la paix soudaine du jour, rien, sinon le chant d'une alouette qui, suspendue en l'air, bat des ailes sans changer de place.

Il a été tué en travaillant. La pose des mains indiquait encore le maniement de la bêche. Je veux revoir ces mains fixées définitivement dans leur habitude, ces mains chargées de travail, ces mains qui ont donné leur peine à la patrie.

Par la porte ouverte je vois l'autre s'approcher du mort. Il se penche sur lui, il l'embrasse au front, et dans une plainte qu'il ne peut étouffer entièrement, il s'en va sans se retourner. En passant devant moi, il salue.

Je veux l'arrêter, m'associer à son chagrin, l'appeler mon ami et mon frère. Et je reste immobile, à le regarder s'enfuir. Un homme communique-t-il donc si difficilement avec un autre homme? Quelle vaine pudeur arrête le plus juste élan? Qu'est-ce donc qui clôt la bouche quand elle voudrait tant parler? Les mots sont si peu de chose, et parce qu'on s'en est beaucoup servi on ne croit plus assez à leur contenu. Ou la simplicité directe du cœur ne se retrouve qu'au prix d'un effort.

Il est allé à son travail. Sa journée n'était pas finie. Plus fort que l'amitié, le devoir l'a poussé par les épaules.

Le mort est seul. Son dernier camarade l'a

quitté. Les traits crispés se sont détendus. Visiblement il a fini de souffrir. Car la vie, pour lui, ne se séparait pas de la souffrance. Pourtant, il y tenait sans doute, par l'accoutumance, par l'espoir, par tous ces liens invisibles qui nous attachent chaque jour aux avantages de vivre, à l'air, à la nourriture, à tout ce qui nous entoure, êtres et choses.

Ses mains, surtout, m'attirent. Comme d'autres, plus jeunes, furent fauchés le fusil aux doigts, il a été tué tenant la pioche. Il est mort comme il avait vécu, en travaillant

Et son cœur vivait déjà dans le silence de la tombe. D'autres portaient sur eux l'image de leur femme et leurs enfants. Leur premier signe de confiance était de consentir à les montrer. Il n'avait à son service, pour les imaginer à distance, que sa mémoire brumeuse de pauvre homme. D'autres recevaient des lettres et pendant les pauses les lisaient

et les relisaient. Le vaguemestre n'appelait jamais son nom. Il n'assistait même plus, évidemment, aux distributions. Au contraire, quand c'était l'heure, il s'écartait. Il ne lui restait que la foi dans le passé et sa tendresse dont il ne faisait part à personne, car il n'aurait pas su. Et il lui fallait tout de même porter le poids de chaque jour sans jamais recevoir une aide. Mais il s'appuyait sur son camarade isolé comme lui et comme lui écorché vivant. Ainsi traçait-il avec lui son sillon, comme un attelage sous le joug.

Il avait été un homme comme les autres hommes. Il avait eu un toit, un bout de champ, une femme, des petits à sa ressemblance. Les bandits qui avaient déchaîné la guerre sur le monde étaient venus tout lui prendre. Et ces bandits avaient inventé de nouvelles formes de la souffrance. Ils avaient supprimé de la guerre tout ce qui servait de protection aux faibles et aux misérables,

l'honneur, le respect, la chevalerie. Ils avaient séparé la chair de la chair, le cœur du cœur, la pensée de la pensée. Ils avaient muré vivant le territoire qu'ils envahissaient. Ces fameux organisateurs n'organisent pas la pitié humaine. Ils ont trouvé ce raffinement inutile et sauvage de laisser des époux, des pères, des mères et des enfants sans nouvelles les uns des autres, de leur imposer la vie dans l'inquiétude de la mort ou des outrages, dans l'agonie perpétuelle. Lille est fermée au monde, mais ils inaugurent son théâtre avec le sacrifice d'Iphigénie.

Pauvre territorial, qui fus leur victime et donnas ta douleur, pauvre vieux qui fus marqué, comme le Christ, des stigmates du travail, de l'abandon et du fer; pauvre soldat qui meurs, non les armes mais la pioche à la main, que la paix descende sur toi, comme elle descendra un jour sur ton pays libéré et glorieux, sur ton toit, sur ceux qui te furent

chers et qui trouveront dans ta fin un exemple d'honneur!

Et à mon tour, je me penche sur lui, et je sens le froid de ces pauvres mains couleur de la terre qu'elles ont tant remuée...

SUNT LACRYMÆ RERUM

I. — LE VILLAGE ABANDONNÉ

*Ce village est pareil à tous ceux de Lorraine :
Dans un creux de rallon des toits bruns assemblés
A l'ombre d'une église ; il émerge à grand'peine
De la vague des bois et de celle des blés.*

*Voici le cabaret et voici la fontaine
Où si souvent des traits d'enfants s'étaient doublés.
L'air est si doux ici que la guerre est lointaine
Et qu'on attend les chants de buveurs attablés.*

*On attend .. Le seul bruit naît de cette eau qui coule...
Je cherche un être, un chien, une chèvre, une poule :
Le silence m'entoure, et le soir qui descend*

*Entre, pensif et seul, dans le village ride ;
Mais, comme il s'est penché sur le bassin limpide,
L'eau qui les abreura paraît changée en sang*

II. — LE VILLAGE ASSASSINÉ

*Il gît ouvert, vidé, sur le bord du chemin,
Comme un soldat comptant ses blessures sans nombre.
Deux fois son incendie éclaira la nuit sombre :
Le feu suivit l'orgie et la torche le vin.*

*Un vieillard qui promène un enfant par la main
S'est arrêté devant cet amas de décombres :
— « C'est là qu'hier encor nos heures, douces ombres,
Coulaient comme une source au penchant d'un ravin. »*

*Il songe. Mais l'enfant a peur de ce silence.
De sa petite main la douce violence
Trahit naïvement son désir de partir.*

*L'aïeul s'est approché des murs noirs qu'il mesure.
La bonne pierre, dure au toucher, le rassure,
Et son vieux cœur s'exalte au désir de bâtir.*

III. — LE TOIT

Au commandant Pineau, en souvenir de la Neuville.

*Les murs disparaissaient sous la rose sauvage.
Quand surgissait le toit au détour du rallon,
La terre se faisait plus légère au talon.
L'ombre d'un haut tilleul complétait l'ermitage.*

*Sur le val ont passé la guerre et son ravage.
L'ermitage n'est plus qu'un triste amas sans nom
De tuiles et de murs qu'a rompus le canon.
L'arbre tordu se penche et pleure son veuvage.*

*Les pigeons qui jadis se pressaient sur le toit
Ont tourné tout le jour en roucoulant d'effroi,
Cherchant où reposer leur ronde désolée.*

*De la porte d'entrée est demeuré l'aurent.
Ils viennent s'y blottir dans l'ombre et dans le vent
L'âme de la maison ne s'en est pas allée.*

IV. — LA NUIT CHASSÉE

*Entre les combattants la tiède nuit d'été,
Ses voiles dépliés, est lentement venue.
Sur le front en sueur, le front ensanglanté,
Elle pose son souffle ainsi qu'une main nue.*

*Mais son pas si léger soudain s'est arrêté :
Quelle lueur, là-bas, au ciel obscur remue ?
De quel droit son domaine est ainsi visité
Par le rayonnement d'une étoile inconnue ?*

*Un autre astre s'allume, un autre, un autre encor.
L'orgue des canons lourds reprend l'hymne de mort,
Et l'éclair des obus suit le vol des fusées.*

*La nuit s'enfuit, cachant son beau visage en pleurs
Pour ne plus voir passer ces oiseaux migrants
Qui secouent dans son ciel leurs ailes embrasées.*

V. — NOTRE-DAME DES BOIS

*Elle était incrustée au cœur de la forêt
Dont les arbres moussus paraissaient de son âge.
Le soleil, y venant comme en pèlerinage,
A travers ses vitraux dévoïement entrait.*

*Les obus en ont fait un douloureux carnage.
Le portail est béant et le toit effondré.
Mais l'arc pur de la nef centrale est demeuré
Et s'allonge à l'air libre en route de feuillage.*

*Allégé de ses murs étroits, le chœur mourant
S'ouvre au ciel, à l'espace, à la lumière, au vent,
Et pour contenir Dieu dans cette abside immense*

*Où le frêne a donné pour colonnes ses futs
Lisses, réguliers, droits et hauts, on ne sait plus
Où le temple finit, où la forêt commence.*

TERRE MATERNELLE

Octobre.

Il n'y avait qu'un seul coin de terre que chacun de nous connût comme un visage dans ses moindres traits, dans ses expressions les plus fugitives, dans son air, sa lumière, son parfum. Un seul où nous donnions un sens familier — souvenir ou confuse tendresse — au contour d'une allée, au penchant d'une colline, à la lisière d'un bois, à l'arbre, au buisson, à la haie, au vieux mur. Un seul dont les changements, même imperceptibles, nous parussent impardonnables, comme s'il était chargé de nous retenir sur la pente des jours. C'était le pays de notre en-

fance. Nous y pouvions marcher les yeux fermés. Il nous appartenait par le droit de ces premières promenades où la nature entre en nous. Nous ne savions pas s'il était digne ou non d'être admiré. Tout alors n'était qu'amour autour de nous. Sans le savoir nous vivions. Sans le savoir nous le vivions. Plus tard, d'autres pays peuvent charmer davantage nos yeux, et même nous les pouvons préférer momentanément. Ils ne sont pas, comme le nôtre, mêlés à notre substance, incorporés en notre chair.

Il n'y avait au monde qu'une femme dont nous n'eussions point souci de connaître si elle était belle ou laide, jeune ou âgée, ni si elle avait été heureuse ou malheureuse. Une femme dont nous ne doutions pas que nous fussions tout pour elle. Elle était notre mère, et que pouvait-il y avoir au delà? N'était-ce point suffisant d'avoir à soi un cœur dont nous fussions toujours sûrs, et sur lequel

nous puissions nous appuyer dans toutes les détresses, jusque dans toutes les fautes? Nous ignorions que nous étions nés dans la douleur, que, pour nous donner la vie, il avait fallu traverser une agonie égale à celle qui précède la mort. Nous l'ignorions, mais quand nous l'avons su, nous n'en avons pas été étonnés. Le prix de notre vie valait bien ce sacrifice, et comment notre mère ne l'eût-elle pas accompli? Nos exigences filiales ne sont satisfaites que par cet oubli total de soi où la tendresse maternelle se précipite comme un fleuve à la mer.

Et maintenant voici que le mystère d'une seconde naissance s'accomplit.

De la terre creusée où il vit depuis plus d'un an, le soldat de France connaît comme un visage les moindres traits, les expressions les plus fugitives. Ces chemins souterrains sont les veines qui se devinent sous la peau. Les deuils qui se marquent au front, au

regard, au pli des lèvres, sont portés ici par ces arbres qui dressent encore éperdument leurs branches nues et brisées, par ces villages aux toits effondrés, aux murs gisants. Et ce qui demeure incertain dans toute face humaine n'égale pas la tragique énigme de ces mouvements de terrain où la mort est cachée. Pauvre visage ravagé, bouleversé, le soldat de France a appris à le regarder.

Il a appris à le regarder, et le grand enveloppement maternel s'est produit peu à peu. Cette terre où il a passé tant de jours — jours inoubliables dont chaque minute, chaque seconde ont une telle importance puisqu'elles peuvent être les dernières, jours inoubliables où l'on sent la vie à chaque instant puisqu'il est menacé — il ne l'avait pas choisie, pas plus qu'on ne choisit le lieu de sa naissance. La naissance, l'amour et la mort ne nous sont pas connus, demeurent les trois mystères humains. Il ne l'avait pas choisie, et à la lon-

gue il s'est senti pour elle une amitié douloureuse. Elle lui a parlé. Il l'a écoutée. Et à mesure qu'il l'écoutait, il se sentait plus rapproché d'elle. Elle lui disait :

-- Dans ton autre pays tu voyais les saisons se faire et chacune te réclamait des travaux différents. Là-bas la terre, au printemps, s'orne de fleurs : en été, elle porte les moissons et en automne les rignes rouges et les forêts d'or. L'hiver, elle se recueille. Ici je réclame de toi, pour toutes les saisons, des travaux identiques. Il me faut des labours plus profonds, des sillons que nulle charrue n'a creusés si bas. Et pour récompense, je porte des fleurs de sang, une récolte humaine. Pourtant je suis tienne comme la terre de ton enfance ne l'a jamais été. Tu dors sur mon cœur glacé que j'essaie de réchauffer pour toi. J'ai mis devant toi mes arbres, debout comme des guerriers, pour te protéger. Regarde comme ils ont lutté. Ils sont en morceaux, leurs bras pendent le long du tronc, et le tronc même est mutilé. Ils

sont morts et ils essaient encore de te défendre. Je te reçois et je te dispute à la mort. Compte mes meurtrissures et mes plaies, toutes les plaies que j'ai reçues pour toi. Je recueille pieusement ton sang. Tu m'as confié les camarades que tu as perdus. Tu as marqué d'une croix leurs tombes et quand tu trouves sur moi quelque marguerite blanche égarée ou ces colchiques maures qu'on appelle des veilleuses ou des veures, — et n'est-ce pas le même nom? — tu les apportes et tu les déposes. Oui, sans doute, tu te rappelles, les nuits de garde, tout en fouillant des yeux l'obscurité, d'autres chemins que tu parcourais en chantant, des bois intacts, des prairies molles et douces, des horizons paisibles, tu te rappelles le joli effet d'une fumée au-dessus d'un toit — il faut avoir vu tant de villages dévastés pour connaître le charme d'une fumée au-dessus d'un toit : — tu te rappelles la fontaine, le détour d'allée ou de rue où tu attendais ton amie, les sentiers que tu suivis avec elle, ou ceux que tu suivis sans elle, le

cœur plein d'un amour inquiet dont la peine était douce encore. Aux rendez-vous que je t'offre ce n'est pas l'amour que tu vas chercher. La mort t'espère, et c'est moi qui te cache à elle. Cependant ces rendez-vous-là, diras-tu que tu t'en souviendras moins que de ceux où tu courais avec tendresse? Ton cœur a-t-il jamais battu si vite? As-tu jamais ressenti une exaltation comparable à celle qui te poussait en avant, hors de moi, hors de toi, vers l'autre qu'il fallait chasser? Tu t'offrais, tu offrais ta vie pour la bien-aimée, et cette bien-aimée, c'est moi. Je ne suis pas seulement le coin de sol qui t'abrite. Je suis la terre de France, et tu le sais...

Jadis, — il y a si longtemps, je veux dire avant la guerre, — quand on demandait à un soldat, ouvrier ou paysan : — D'où viens-tu? il citait un nom de village et, si l'on paraissait étonné, il y ajoutait, comme un titre de noblesse, un nom de province. Il disait : — Je suis de la Bretagne — ou de la

Provence — ou d'ailleurs. — A peine était-il besoin de le lui entendre dire. Sa province, le plus souvent, chantait dans sa voix, brillait au fond de ses yeux, s'amusaît à teindre ses cheveux ou sa barbe, à modeler ses traits.

Maintenant, tous ces visages de soldats ont pris une même patine, une même expression rude ensemble et douce. Et ils répondent, si la question leur est posée :

— Je suis du bois Le Prêtre ou du bois d'Ailly, des Épargés ou de la Gruvie, de Berry-au-Bac ou de la Neuville, de Metzeral, de Souchez ou de Notre-Dame-de-Lorette...

Tout le monde connaît ces désignations sacrées. Parfois, comme ils ont changé de secteur, ils précisent moins et ils disent :

— Je suis de l'Argonne, de la Lorraine, ou de la Champagne, ou des Vosges...

Ils resteront des Vosges ou de la Champagne, de la Lorraine ou de l'Argonne. Même s'ils viennent des extrémités de la

France, du bord de l'Espagne ou du bord de l'Italie, même s'ils sont du Valois, qui est le cœur de la France, ou de la Touraine, qui est son jardin, une nouvelle origine se sera substituée à l'ancienne, comme à la vision des champs ou des villages d'autrefois avec leurs récoltes heureuses et leurs maisons ouvertes s'est substituée dans leurs yeux la vision tragique des prairies incultes et désertes et des amas de ruines.

Après une longue gestation, la terre de France s'est ouverte pour enfanter. Elle a fait entendre un cri douloureux, un cri d'appel à la vie. Elle traversait alors une agonie pareille à celle qui précède la mort. De cette terre fendue ont jailli ses enfants. Ils sont nés une seconde fois. La terre s'est faite mère, et l'amour du sol, plus délicat, plus farouche et plus fort qu'il ne fut jamais, s'est confondu avec l'amour filial.

LE DEUX NOVEMBRE

2 novembre 1915.

Les ruines d'un village, c'est un spectacle banal aujourd'hui. Celui-ci, comme tant d'autres, gît de chaque côté de la grand'route. Aux assises des maisons, on devine qu'il devait connaître l'aisance. A l'entrée, une grille tordue laisse pénétrer dans un parc déjà sauvage qui précède un château calciné, à ciel ouvert, pareil à quelque petit Heidelberg. Au centre, la mairie se devine à un portail ornementé, à demi rompu. L'église, en retrait, montre de loin une façade percée de coups.

En arrière de ce village défunt est le cime-

tière militaire. Il est commandé par une haute croix toute simple, édiflée avec deux rondins incrustés l'un dans l'autre, toute simple et plus belle que si elle était travaillée, toute simple et non pas blessée et meurtrie comme tant d'autres, comme la douloureuse croix des Carmes, mais intacte, faite de deux arbres droits et vivaces, portant encore la fermeté et la jeunesse de la forêt en pleine croissance. Elle est surélevée par le moyen d'un socle qui forme degrés et sur lequel on a gravé d'un côté les vers de Victor Hugo :

Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.

de l'autre l'ordre du général Joffre :

Se faire tuer sur place plutôt que reculer.

C'est le monument dressé à la mémoire des soldats tombés devant L... Tout à l'heure, on doit l'inaugurer. Les tombes, alignées, dégagant une allée centrale et des allées

parallèles, sont toutes fleuries sans exception. et la plupart fleuries de chrysanthèmes. D'où peuvent bien venir ces fleurs? Quels sont les mystérieux jardins qui les ont données? Quelle terre maternelle les a nourries si près du front? A cette place, en ce mois, c'est un luxe prodigieux, invraisemblable, féérique. La mort s'est parée de grâce et de douceur. La mort sourit derrière les ruines, à l'ombre de cette église qui, là, est toute proche et laisse mieux voir son clocher égorgé, portant sous le toit un trou béant, et son abside aux verrières brisées, aux murs ouverts, mutilée et comme saignante. La plaine s'étend au loin, sous le ciel bas qu'elle rejoint au bout de l'horizon dans une tache confuse de bois violets. Plaine uniforme au premier abord, mais, quand on la regarde mieux, on l'aperçoit toute ridée de vallonnements profonds, comme un beau visage tragique.

Ce cadre de dévastation, avec la clarté que

font les fleurs dans le soir descendant, suffirait à la méditation d'un 2 novembre. Et il va se peupler d'une inoubliable vision. Ici l'on rendra les honneurs aux morts. Ici, à quelques centaines de mètres de l'ennemi qui entendra, qui sera contraint d'entendre et de comprendre.

La musique militaire du régiment est groupée au sommet du cimetière, entre les derniers vestiges du village et la croix, derrière le colonel B..., commandant la brigade, et son état-major. Un bataillon sans armes l'entoure. En face d'elle, dans l'allée centrale, le drapeau et sa garde, le drapeau déplié, dont les trois couleurs, sur la plaine et l'horizon gris, font avec les parterres des tombes la seule trace lumineuse. Sur la droite, un autre bataillon en armes se range dans la formation du bataillon en masse.

Le lieutenant-colonel G... gravit la première marche du socle. Malgré la fraîcheur, il est en

vareuse, la taille dégagée. La main gauche étreint la poignée du sabre dont une gaine de cuir a éteint l'éclat. La main droite s'appuie au corps. Il restera ainsi immobile, sans un geste. La voix lui suffira. Mince, jeune, la figure ardente, osseuse, à l'expression à la fois concentrée et ravagée, brûlée d'une flamme intérieure, il rappelle ces héros de la première République, un Hoche, un Marceau. Ses hommes attendent de lui le soulagement de leurs poitrines oppressées. Saura-t-il les alléger et les soulever? Sa voix martèle les syllabes, lentement, afin de laisser aux mots le temps de s'en aller à l'air libre jusqu'aux oreilles les plus éloignées. Elle ne déclame pas, elle ne varie pas ses inflexions, elle dédaigne tous les artifices, elle les dépasse. Impérieuse, elle commande les cœurs. Il semble en mesurer la puissance en la lançant. Cette possession de soi, au lieu de rompre l'élan des paroles, l'or

donne, le manie, le maîtrise sans le diminuer.

Il rappelle l'histoire du régiment, les combats où il fit des pertes, tout le passé qui fut sa gloire et qui l'oblige. Puis, s'adressant à tous ces soldats couchés, comme s'ils étaient eux aussi rangés autour de lui, à leur rang de bataille, il les remercie au nom de la patrie, il les donne en exemple aux vivants, il les restitue un instant au régiment comme un renfort inattendu, comme un contingent d'élite :

Aujourd'hui, dans tous nos cimetières, sous le ciel brumeux de la Lorraine comme sous l'azur de notre Midi, la foule recueillie des parents, des amis se presse, des fleurs dans les mains, la prière sur les lèvres.

Mais ici, dans ce cimetière de la tranchée, sur ces tombes qui bravent chaque jour la mitraille ennemie, viendront-elles, sous leurs voiles de crêpe, s'agenouiller, les mères, les sœurs, les fiancées en larmes ?

Ici, morts glorieux de nos champs de bataille, enfants de la Normandie, de la Bretagne, de la Gascogne, de la Provence, unis dans votre der-

nier sommeil, comme vous fûtes unis dans la lutte. ici, c'est nous, vos frères d'armes, qui vous apportons, avec le souvenir, avec la pensée de ceux qui vous furent chers, l'hommage de notre admiration, de notre respect, de notre reconnaissance.

Vos familles vous pleurent, mais elles sont fières de votre gloire, de votre sacrifice.

Le village, la ville qui vous ont vus naître pleurent votre jeunesse si prématurément fauchée, mais inscrivent en lettres d'or votre nom sur leurs monuments.

Le pays vous pleure, mais la Patrie vous salue et vous remercie.

Mais le moment n'est pas aux larmes :

Avant de retourner à nos tranchées voisines,
— devant ce drapeau tricolore qui vous recouvre
de ses plis glorieux,

à vous, les morts des premières luttes, qui reposez ici depuis de longs jours,

à vous, sous vos tombes toutes fraîches, vous qui, hier encore, étiez de garde à la tranchée,

à vous, les héros du..., tombés à..., à..., à..., nous faisons le serment de suivre votre exemple, nous faisons le serment de donner tout ce que

notre être possède de courage, d'endurance, de patience, de persévérance, pour chasser de notre sol l'ennemi qui le souille depuis trop longtemps,

nous faisons le serment de donner jusqu'à la dernière goutte de notre sang pour le triomphe prochain des armées de la République, pour l'indépendance de la France, pour sa liberté.

Notre silence porte, comme l'eau, sa voix qu'accompagne parfois le départ ou l'éclatement d'un obus, ou le claquement d'une balle contre un mur.

Il a donné aux morts la consécration de l'histoire. Un poète — quel régiment n'a pas son poète? mais celui-ci, Joachim Gasquet, était déjà fameux avant la guerre — va leur donner celle de l'art. C'est lui qui porte le drapeau. Son rang de bataille en a fait l'excitateur des âmes. La hampe part de sa poitrine comme, de la terre maternelle, la tige d'une fleur. Il confie pour un instant à un autre officier son précieux dépôt et il gravit à son

tour la marche du socle pour dire, pour
chanter l'hymne aux morts :

Frères qui dormez là du sommeil de la gloire,
Gardés par nos fusils, bercés par le canon,
Entendez-vous, du fond de votre couche noire,
La Patrie à genoux murmurer votre nom ?

A pleines mains semé dans la terre française,
Que germe en vous le blé sous les glèbes d'hiver :
Vous surgirez demain, le long de la fournaise,
Pour l'immense moisson des Vosges à la mer...

Ils dorment, tous nos morts, dans les blés, dans les vignes,
Sous les clochers sabrés par l'ouragan de fer,
Le long du mur de feu dont vacillent les lignes,
Prêts à se réveiller des Vosges à la mer...

Les uns, agenouillés sur un lit d'ombre verte,
Sans tête, mais les bras sur leur rêve crispés,
Et d'autres, souriant, d'autres, la gorge ouverte,
Insultant aux destins de leurs deux poings coupés.

J'en ai laissé, debout contre le fût d'un arbre,
D'un fusil obstiné fouillant l'horizon noir.
Et l'on eût dit, devant ces visages de marbre,
Sur un parvis, les sentinelles du Devoir...

Mais tous, blocs mutilés qui jouchent la frontière,
Semblent se réveiller, une auréole au front.

Rués vers l'ennemi, les poings pleins de lumière.
Dès que flotte un drapeau, dès que chante un clairon...

Saintes gouttes du sang de la France éternelle :
Le Droit cimente en vous les lois de la cité :
C'est dans les libres cœurs de l'Europe nouvelle
Qu'il va germer, ce sang, partout ressuscité...

Et la musique militaire, doucement, en
sourdine, comme une marche funèbre char-
gée de douleur, joue ce poignant *Chant du
départ* qui donnerait la nostalgie du sacrifice :
Mourir pour la patrie.

Ce n'est pas assez encore. Au nom de
Celui qui a dit : « Je suis la Résurrection »,
l'aumônier, bénissant la grande croix qui
domine le cimetière et consacrant le monu-
ment aux morts, prononce les paroles di-
vines d'où jaillit la promesse de la vie éter-
nelle...

Cependant ces deux mille poitrines, con-
traintes par l'émotion, le souvenir, l'esprit
de sacrifice, ont besoin de se dilater, de s'épa-

nourir, ces deux mille bouches ont besoin de parler, ont besoin de chanter leur foi. Le silence qui a suivi la cérémonie est lourd comme un voile tombant sur les visages. Il faut le déchirer. L'ordonnateur secret de cette fête des morts l'a-t-il pressenti? Dès les premières notes qui éclatent, brutales, sonores, impératives, les têtes se redressent, les regards brillent, les bustes se soulèvent. C'est la *Marseillaise* que la fanfare a attaquée. Tout le bataillon sans armes, brusquement, la prend, la saisit au passage, d'une seule voix formidable. Il la dispute, il l'arrache aux cuivres qui la scandent avec une violence frénétique pour ne pas la laisser échapper. Et de cette lutte le chant épique sort deux fois vainqueur, devient une clameur à faire trembler la plaine.

Ils peuvent l'écouter là-bas, de l'autre côté des tranchées. Ils n'en perdront pas une me-

sure. Ce fracas de tonnerre est aussi pour eux. On leur en jette leur part, et même on le leur jette tout entier, comme une bombe qui éclate. Et les voilà qui ripostent à leur manière. Ils envoient leurs torpilles sur le village. Le village en a tant reçu qu'il n'y prend plus garde. Quelques-unes de plus ou de moins, on ne s'en apercevra même pas. Mais c'est le procédé qui est ignoble. Comme s'ils ne pouvaient pas deviner que cette musique est pour les morts! Ils ignorent donc la Toussaint et le 2 novembre, ils ne célèbrent pas leurs trépassés! Alors, qu'est-ce que cette réponse maladroite et honteuse qui, bientôt, se perd dans le tumulte grandissant de la reprise?

Et quand le chant s'éteint dans le soir qui meurt, le colonel commande :

— Pour défiler!

Devant le drapeau, devant les tombes, le bataillon en armes défile en colonne par

quatre au son d'un pas redoublé. Et de voir passer, casques en tête, la baïonnette luisante au bout du canon et jetant, dans la nuit qui vient, des éclairs, ces hommes vêtus d'uniformes boueux qui attestent les jours et les nuits de garde pour la terre, dans la terre de France, de les voir, d'un même mouvement saccadé, arracher du sol gluant que la pluie a détrempé leurs semelles et s'avancer, d'un pas assuré, les visages plus brillants dans leur pâleur que l'éclair des baïonnettes, le regard dirigé plus haut que les morts fleuris, dirigé droit sur le drapeau, de les connaître en toute certitude, rien qu'à leur façon de marcher, capables du don suprême qui résume tous les autres, le don de soi à sa foi, voici que du fond de ma mémoire surgit un souvenir de ma plus lointaine enfance : celui d'une procession de la Fête-Dieu au moment où le prêtre, prenant dans la niche du reposoir de feuillage l'os-

ensoir d'or, tandis que les clairons sonnaient aux champs, traçait lentement sur la foule le signe sacré. Nous autres, petits enfants, nous attendions Dieu. C'est le même frisson d'attente devant ces officiants qui célèbrent le culte des morts pour la patrie.

*
* * *

30 novembre 1915.

Je suis retourné au cimetière de L... Je cherche des yeux le monument aux morts. Où donc est la grande croix faite de deux rondins? Sur le socle il n'y a plus qu'une poutre brisée dont les esquilles ont l'air de flammèches qui montent vers le ciel. Un obus, récemment, a fauché la croix. Mais, ô miracle! ainsi coupée, elle est allée se ficher en terre un peu plus loin. D'elle-même elle s'est replantée humblement à la

hauteur des petites croix qui marquent les tombes. Et le monument en deux parties symbolise mieux encore la douleur de ce cimetière de soldats et de ce village en ruines...

AU CIMETIÈRE DE BLERCOURT

Mars 1916.

Blercourt est un petit village bâti entre deux collines, au sud-ouest de Verdun, aux confins de l'Argonne et de la Meuse. Le canon y résonne et les obus y tombent. Sur la pente du coteau sud qui fait face à l'ennemi, entre le cimetière de la paroisse qui est clos de murs et un verger tout en fleurs, on a installé un cimetière militaire où les morts de l'avant viennent reposer en paix. De cet emplacement on voit à ses pieds le village massé dans le creux du val, et, devant soi, une longue suite de vallonnements dont les crêtes sont boisées. Du côté de Verdun les pentes s'infléchissent.

Les tombes, bien alignées, sont marquées par des croix et par ces bouteilles renversées qui gardent les indications de noms, de régiments, de dates. Au centre, les deux tombes que je suis venu visiter sont bordées d'une petite balustrade de bois, œuvre d'un brancardier artiste. Des couronnes mortuaires, nouées de larges rubans tricolores, les recouvrent presque. Leurs croix, dressées côte à côte, portent ces inscriptions :

ICI REPOSE

LE COLONEL DE LABROUHE DE LABORDERIE

C^t LA ... BRIGADE D'INFANTERIE

MORT POUR LA FRANCE

LE 11 MARS 1916

P. P. L.

ICI REPOSE

THOME ANDRÉ, S.-LIEUTENANT D'E.-M

... BRIGADE

MORT POUR LA FRANCE

LE 10 MARS 1916

P. P. L.

Le chef et son officier d'état-major sont restés l'un près de l'autre. Dans la mort ils demeurent associés comme dans la vie.

Le cimetière n'est pas encore bien rempli. Des tombes béantes attendent leurs occupants. Le bombardement qui ne cesse pas, qui se répercute entre ces collines comme un orage rapproché, semble sonner les glas qui les annoncent. Car les cloches sont réservées pour sonner un jour — un jour prochain — la victoire de Verdun. Ce jour-là, les morts, sous la terre, entendront comme une clameur de résurrection.

Comme le lieutenant-colonel Macker, tué au bois des Corbeaux qu'il avait reconquis, comme le lieutenant-colonel de Malleray, tué au réduit d'Avocourt dont il avait chassé l'ennemi, le colonel de Laborderie avait ce don du commandement qui rayonne irrésistiblement d'un geste, d'une parole, d'une attitude, d'une façon d'être. Plus tard, quand on aura

le temps de célébrer les héros de cette guerre, ses soldats se chargeront de rassembler, pour en faire une gerbe, ces mille traits d'ascendant, de calme, de gaieté mâle, d'indifférence au danger pour soi-même et de prévoyance pour ses hommes, avec quoi se composent les biographies militaires. Déjà la mort d'un Macker, d'un Malleray se fixe dans l'épopée : l'un faisant bénir les vagues de l'assaut comme un marin son bateau avant la tempête, l'autre gardé par son fils sur le lieu même de son triomphe et de son agonie. Le colonel de Laborderie était connu, lui, pour son extraordinaire mépris de la mort. Il l'a reçue comme il se mettait à table au village de Marre. Il avait travaillé toute la matinée à perfectionner son secteur, il revenait d'un endroit où l'on passe sous une voûte de feu, il avait faim, il était joyeux et, pour un obus, il ne s'était jamais détourné de son chemin. Jamais un tir de barrage ne l'avait arrêté.

C'était une sorte de gageure. On disait couramment : « Le colonel de Laborderie s'en f... » Parce que Marre était bombardé, il n'allait pas perdre une bouchée. — On pourrait peut-être descendre à la cave, fit observer quelqu'un. — Il y fût descendu, pour ne causer d'ennui à personne. Mais il ne se pressa pas. Tout cela, pour lui, avait si peu d'importance.

Or, il avait reçu quelques jours auparavant à son état-major un volontaire qui s'était donné beaucoup de mal pour le rejoindre, le sous-lieutenant André Thome. André Thome était député de Rambouillet : il pouvait rentrer à la Chambre et préféra rester à l'armée. Au début de la guerre, il avait fait la campagne de Belgique comme maréchal des logis de cavalerie. « Allié de la famille Carnot, a dit le président Deschanel dans son oraison funèbre, il avait porté aux armées le reflet de ce grand nom. » Nommé

sous-lieutenant, il avait été affecté à un deuxième groupe d'état-major qui a été cité à l'ordre du jour pour la préparation et la marche des services de l'arrière à la bataille de Verdun. Mais il souhaitait prendre une part plus directe à la bataille. L'infanterie était l'arme la plus exposée : il voulut entrer dans l'infanterie. Il multiplia les démarches. En vain lui objectait-on les services qu'il rendait : en guerre on ne choisit pas sa place, et il voulait choisir la sienne, au premier rang... On l'affecta à la brigade d'infanterie que commandait le colonel de Laborde-rie. Il dut s'entendre immédiatement avec son chef, car il avait, lui aussi, le caractère audacieux et entreprenant. Cet homme un peu froid, calme, grave, était brûlé d'une flamme intérieure. Un sort ordinaire ne le contentait pas. La dernière fois que je le vis, il me dit sa joie de partir pour aller plus avant : « Nous nous rencontrerons peut-être

là-bas », me dit-il, me montrant la direction de Verdun. Du « Foyer », dont il présidait le conseil d'administration, il envisageait, avec l'impatience de les voir réussir, les tâches futures : relever les maisons détruites, protéger et fortifier la famille française, étendre notre influence au dehors et, pour y parvenir, faire mieux connaître les nations étrangères et les pays qui nous sont reliés par l'histoire et par le passé. La guerre lui communiquait un grand désir d'agir. Il voulait se servir de sa fortune, de son titre de député, de l'expérience de la guerre pour aider à ce développement français qui complétera la victoire.

Il venait de rejoindre son poste depuis quelques jours. Le colonel de Laborderie, qui se connaissait en hommes, lui donna sans retard des missions de confiance. Le 9 mars, il fut envoyé en reconnaissance au Bois des Corbeaux. Il y vit la mort de si

près qu'il ne la crut plus possible. Tout de suite il mettait ses pas dans les pas de son chef. Le 10, l'obus qui frappa le colonel lui brisa la colonne vertébrale. Cependant la mort les voulait éprouver avant de les prendre. Il lui résista quelques heures, et le colonel presque une journée. Ils ne firent entendre aucune plainte. L'aumônier qui les assista les vit avec admiration se détacher de la terre. André Thome dit adieu, en pleine connaissance, au bonheur qui remplissait sa vie. Il avait demandé à servir « jusqu'au bout ». Exaucé, il ne s'est pas démenti. A l'exemple de son chef, il se perfectionna jusqu'au dernier moment. C'est l'enseignement qu'on viendra chercher au cimetière de Blercourt.

UN CHEF

LE LIEUTENANT-COLONEL DE MALLERAY

On connaît sa mort (1).

Il est chargé de reprendre le réduit d'Avocourt perdu le 20 mars. Ce réduit d'Avocourt, labyrinthe de tranchées, de boyaux et d'abris,

(1) De Malleray (Henri-Charles-Joseph), lieutenant-colonel, commandant le 210^e d'infanterie, officier de la Légion d'honneur, trois fois cité à l'ordre de l'armée. Voici sa dernière citation : « Chef de corps d'une haute intelligence et d'un admirable courage, véritable entraîneur d'hommes. Entré avec son régiment dans une position enlevée d'assaut, en a immédiatement organisé la défense, a repoussé plusieurs contre-attaques et est tombé à son poste de commandement, glorieusement frappé par un éclat d'obus, le 29 mars 1915. »

occupe une longueur de 300 mètres. Il est presque en lisière du bois. Il permet l'accès des pentes de la cote 304, qui forme un des remparts de Verdun. Sa perte est grave. Le commandement attache une grande importance à l'opération. Pour l'exécuter, le lieutenant-colonel de Malleray disposera de trois bataillons. De lui va donc dépendre le succès ou l'insuccès. Il connaît cet honneur des chefs : la direction et la responsabilité.

La troupe d'attaque, après la préparation d'artillerie, franchit les débris des réseaux de fils de fer, atteint la lisière du bois, chasse de son élan les grenadiers ennemis qui essaient de les contenir, se jette dans le réduit. Là, quel butin ! Pêle-mêle des Boches intacts ou blessés, des mitrailleuses, des canons même, quelques-uns de nos blessés du 20 mars qu'on n'avait pas pu évacuer, des amas de munitions, des pelles, des pioches, des échelles, et enfin — surprise inattendue !

— deux cochons et une vache amenés là, vivants, pour la garnison! Il ne faut pas perdre une minute : conquérir, dans la bataille moderne, est plus aisé que maintenir. On cède devant une avalanche, mais on revient et ces retours sont terribles. Le colonel est là, organisant la défense. Et, en effet, comme il l'avait prévu, l'ennemi contre-attaque. On se bat au fusil, à la grenade, puis à la baïonnette. Des groupes, à travers le réduit, se poursuivent, se heurtent, se massacrent. Mais, à 2 heures de l'après-midi, le combat, qui dure depuis 9 heures du matin, s'arrête. Nos bonshommes sont vainqueurs.

Ils voudraient bien se reposer, boire un coup, manger, dormir : l'affaire fut chaude. Ah! si l'on pouvait s'en tenir à l'effort de l'assaut! Mais ces combats d'aujourd'hui, ça ne finit plus. Après avoir fait le coup de feu, il faut remuer la terre. Tout soldat est ter-

rassier. Et le colonel est là, secourant ses hommes avec un mélange de bonté et de fermeté qui reconforte et impose à la fois. On aménage les positions, on creuse les abris, on rétablit les tranchées et les parapets.

Il était temps : les pièces lourdes allemandes entrent en action. Quand l'infanterie se retire, l'artillerie commence. A 4 heures du soir, le lieutenant-colonel de Malleray est tué par un obus qui lui fauche les deux jambes. Il meurt dans sa conquête. Et sa conquête nous est restée.

Toute sa vie était tendue vers cette mort. L'harmonie entre elles est si parfaite que l'une porte l'autre comme la tige porte la fleur. Car ce chef nous a laissé son secret.

*
* * *

Il y a des livres qui sont pour ainsi dire détachés de leur auteur, où l'auteur ne s'est

pas livré. Il en est d'autres où l'on a la sensation presque physique du léger soulèvement de la main posée sur un cœur à chaque pulsation. Le colonel de Malleray a écrit trois livres où, sans même s'en douter et sans parler de lui, il s'est donné tout entier.

L'épigraphe du premier, *Preux d'Armor, pèlerinages et souvenirs* (1909), est cette parole d'un marin breton d'autrefois : « Il est très saint mourir en deffendant son bon pays. » Ce sera son inscription funéraire. Tout le livre est un manuel d'héroïsme. L'auteur a tiré des archives anciennes ou récentes de la Bretagne quelques épisodes guerriers qu'il propose aux générations nouvelles. Une longue période de paix risque de nous énerver : cultivons dans le passé les souvenirs glorieux. Cet écrivain sait le creux des théories et la vertu de l'exemple. Ce soldat, s'il n'a pas encore rencontré la guerre, a rencontré d'autres dangers qu'il estime plus

grands. Il a observé en France les rayées de l'utopie humanitaire. « Attaquer un voisin à l'improviste ! entend-il dire si l'on ose évoquer une agression future. Un pareil crime soulèverait en Europe une réprobation unanime. » Ainsi parlait-on en France aux alentours de 1900. Il a voyagé, il a comparé, partout il a vu reparaître les antagonismes des peuples et constaté la force de l'esprit national. Il veut mettre en garde ses soldats et ses enfants contre les erreurs qu'il a surprises. A la caserne et à la maison il a chargé d'âmes. Mais il n'aime pas les leçons et préfère les récits, les beaux récits qui enchantent l'imagination et qui sont néanmoins véridiques. Et, comme un poète, il s'exalte lui-même à les conter. Infatigable admirateur des « proèces », comme Froissart, il se plaît à les enchâsser en ses phrases.

Le comte de Plelo, quittant sa jeune femme pour aller se battre, lui écrit : « Je serais

indigne du nom de Français et de votre amour si je ne faisais ce que je dois en cette occasion. J'ai le cœur trop serré pour vous dire davantage. » Elle n'essaie pas de le retenir, bien que son cœur se brise : « Adieu, mon cher amant, revenez bientôt, soyez persuadé que mon sort est attaché au vôtre... Je vous adore et vous adorerai jusqu'au dernier moment de ma vie. » Lettres qui semblent écrites d'hier : à la lueur de la guerre, ce qu'il y a de plus profond et de plus pur dans la nature humaine resplendit. Ainsi la guerre rajeunit-elle ce livre de foi. Ainsi, du combat des Trente à la mort de l'enseigne Henry au siège de Pékin, l'auteur de *Preux d'Armor* rassemble-t-il en gerbe les traits généreux. Et l'on devine bien, à certaine chaleur secrète, qu'il serait de taille à en ajouter.

Souriens-toi est de 1912. Le commandant de Malleray voit venir l'âge de la retraite. Il est resté extrêmement jeune d'allure. Il a

toutes les qualités du chef, l'ascendant, la science, la connaissance des caractères. Passionné de voyages, il a surtout cherché à l'étranger les souvenirs de notre histoire militaire et la comparaison des armées. Sans doute méritait-il un avancement plus rapide. Aucune plainte, cependant, ne se devine dans ses livres. La plainte demande un retour sur soi-même, une complaisance, un attendrissement qu'il s'interdit, dont il aurait honte. Mais un peu de mélancolie lui vient à entrevoir la fin de sa carrière. Cette carrière, il l'avait rêvée autre. Elle s'est écoulée sans gloire. Il a conscience pourtant qu'elle ne fut pas inutile.

« Pas à pas, écrit-il dans la dédicace à son second fils qui se prépare à Saint-Cyr, jour à jour, j'ai terminé mon étape, le terme est là tout près, le dernier gîte, celui que je ne quitterai plus, dès l'aurore, dans la fraîcheur amie des matins de France, aux côtés de mes

frères d'armes, pour reprendre la route avec eux ! Au terme de ma carrière militaire, songeant à toi, mon enfant si cher, qui aspire à remplacer ton père où lui-même remplaça jadis le sien, au rang des serviteurs du drapeau, je me prends à considérer avec mélancolie la longue perspective de mon chemin sans gloire. Quel exemple te léguerai-je ? De quelle parcelle de nos traditions séculaires, transmises par les miens d'âge en âge, te rendre à ton tour dépositaire ? Ai-je quelque chose à t'apprendre, moi dont la vie militaire s'écoula si banale, si obscure, si vide ? »

Quel sens nouveau d'injuste reproche prennent ces mots aujourd'hui ! De ce sens nouveau il convient de faire hommage aux générations d'officiers qui, depuis l'autre guerre — celle de 1870 — ont travaillé obstinément, parfois raillés, souvent méconnus, à maintenir l'esprit militaire, à forger l'arme dont ils n'ont pas eu l'occasion de se servir,

et qui sont morts obscurément avant la grande guerre ou qui assistent, de leur retraite impuissante, aux exploits de leurs cadets. Il y avait en eux cette flamme qui n'a pas brillé, ils n'ont pas combattu, mais ils étaient prêts et ils se sont usés à préparer et attendre l'heure. Un Malleray serait mort en 1912 qu'il aurait emporté dans la tombe la force héroïque dont le souvenir persistera. La mort n'est pas différente de sa vie, mais elle la réalise.

Cette vie fut entièrement militaire. Dans *Souviens-toi...*, il résume ses voyages à l'étranger. En Russie, en Suède, en Angleterre, en Espagne, il n'a vu que l'armée. Ou plutôt, il a vu autre chose encore : notre armée. Elle est allée hors de France, elle a laissé dans toute l'Europe une traînée de gloire. Et il va, réveillant ses régiments, parlant à ses fantômes. Il s'indigne de constater que de tant de gloire aucun monument ne demeure.

A Bergen, dans l'allée du bois, son guide l'arrête tout à coup : « Vous marchez sur vos morts. » A Waterloo, les armées ennemies ont leur mausolée; la nôtre, hier encore, n'avait pas le sien. Mais, cette ingratitude, il n'est pas besoin de sortir de France pour la constater : à Fontenoy, à Denain, rien ne rappelle au passant nos victoires.

Comme un amoureux rapporte toutes choses à son amour, ce voyageur rapporte à sa passion tous les paysages, toutes les visions dont il s'enrichit. Cet écrivain ne sait écrire que de la France. Il lui arrive de l'interpeller comme une compagne. Si elle s'inquiète, il la rassure : « Sans doute, tu vivras encore des heures graves, lui dit-il. Tu es trop belle pour ne pas inspirer de désirs, trop riche pour ne pas éveiller des convoitises. » Mais aussitôt il ajoute, car il a tâté ses hommes : « Qui pourra jamais apprécier les réserves d'héroïsme et de sacrifice, cachées

sous les bourgerons de grosse toile et sous les tuniques sombres, rehaussées d'or léger, de tes soldats fidèles? »

Cependant il sait bien que l'élan ne suffit pas. La guerre exige de patientes préparations. Sans l'esprit militaire, on peut rencontrer des troupes courageuses. Elles ne sont pas capables de longs desseins et finissent toujours par succomber. L'histoire des guerres de Vendée, celle de la guerre des Boers, sont là pour le démontrer.

Il a donné pour épigraphe à son livre une parole tirée du livre II des *Essais* : « De l'obéir et céder naist toulte aultre vertu. » Car l'obéissance est la base de l'esprit militaire. « Seul, l'esprit militaire vous détache de vous-même et vous tient sous un joug dont l'enthousiasme, dès qu'il est à son déclin, s'irrite. » Et il ajoute ce commentaire : « Pour vaincre, il faut manœuvrer; et manœuvrer, c'est obéir, c'est déployer de la

constance dans l'effort, de la résistance à la fatigue, de la persévérance à poursuivre le but indiqué, du respect pour le lien qui unit le soldat à son groupe et le groupe au chef. » Rarement commentaire relia mieux la servitude à la grandeur militaire.

A travers l'Allemagne (1), son dernier ouvrage paru à la veille de la guerre (juin 1914), est presque une prophétie. Comme il entre en Allemagne par le Luxembourg, il s'apitoie : « Pauvre Luxembourg ! » Vous devinez que le voyageur ne songe qu'à la guerre. Il n'abandonne jamais le souci du sol français devant qui il monte depuis trente ans la garde. Pauvre Luxembourg qui est destiné à être traversé ! La barrière des Côtes de Meuse est gênante, Toul et Verdun sont là, dures sentinelles. Les réduire n'est pas une brève entreprise, et quel retard pour qui veut faire

(1) Librairie Plon.

vite et surprendre l'adversaire en flagrant délit de mobilisation et de concentration ! Mieux vaudrait tourner l'obstacle. « — Mais, pour atteindre Stenay, Montmédy, Maubeuge, continue-t-il, serrant toujours la question, il faut traverser la Belgique et le Luxembourg. Violer des territoires neutres, se mettre sur les bras les contingents des deux pays insultés, c'est accepter devant l'histoire, diriez-vous, une responsabilité bien lourde ! — Naïf que vous êtes ! Quelle misère en vérité que tout cela, quand on les met sur la balance avec les bénéfices possibles ! Aussi le général de Schliffen, un des porte-parole du grand état-major allemand, n'hésite-t-il pas en 1903 : « On tournera ces désagréables obstacles (les Côtes de Meuse) par la Suisse et la Belgique. » Et, en 1909 : « On fait une attaque simultanée sur deux ou trois points à la fois, c'est-à-dire sur le front et contre un flanc ou sur les deux flancs. »

Il visite les villes allemandes. Mais où pensez-vous qu'il s'arrête et que pensez-vous qu'il cherche? C'est l'armée de France qu'il voit partout, à Iéna, à Auerstædt, à Dresde, à Leipzig. Je n'ai jamais lu de livres de voyage aussi parfaitement harmonieux. Cependant, avec inquiétude, il dénombre une autre armée. Son exceptionnelle instruction militaire lui en fait comprendre la menace et le degré de préparation. Comme il a prévu le plan de son état-major, il prévoit les champs de bataille qu'elle choisira en Lorraine si elle doit y rencontrer la nôtre. « De Metz à Sarrebourg par Morhange et Dieuze s'alignent, sur quelques dizaines de kilomètres de front, 38 bataillons, 31 escadrons, 25 batteries d'artillerie, soit, en valeur absolue, 3 divisions d'infanterie, 2 brigades d'artillerie, 2 de cavalerie, l'effectif d'un gros corps d'armée! A peu de distance en arrière se dispose une seconde ligne. Dès la déclaration de guerre,

avant même, il faut le croire, tout ce monde garnira les postes reconnus d'avance, protégera l'afflux formidable de l'arrière, et contribuera peut-être à venir battre d'un flot brusque notre front de Meuse. La ruée médicale, qui dessécha les cours d'eau sur son passage et ruinait les subsistances des peuples, peut seule donner une idée de ce que sera cette irruption méthodiquement organisée d'une race se jetant tout entière sur le domaine séculaire d'une autre race. »

Dans une sorte de vision d'Apocalypse il voit des millions de soldats allemands déferler sur notre pays. Et nous ? se demande-t-il avec angoisse, nous qui au fils aîné avons substitué le fils unique, nous qui n'avons pas compris que l'État n'était rien autre que la famille agrandie, nous qui, en installant la loi du nombre, avons tué le nombre ? Mais, s'il a l'esprit clair et le coup d'œil juste, il a su, dans sa longue carrière, déchiffrer le soldat

français. Et, comme il rentre en France de son expédition en Allemagne, il reprend confiance et il se rassure.

*
* * *

La retraite sonnait pour lui quand la guerre éclata. Blessé à Nomény, le 20 août 1914, il redemande un commandement moins de deux mois après. Il est nommé lieutenant-colonel et on lui donne un régiment.

Je l'ai vu au Bois Brulé où il commandait : grand, maigre, un air de reître paternel si ces deux mots peuvent s'accorder. Il respirait la plénitude de vivre. Et je voyais les yeux de ses hommes constamment tournés vers lui. Il les gouvernait. De sa présence émanait ce rayonnement des héros et des saints dont les peintres, pour simplifier, ont fait un nimbe visible. Du bois d'Ailly il fut envoyé au bois de Mort-Mare qui n'est pas un secteur plus paisible. Puis il vint à Verdun.

Cependant il avait formé une race à son image. De ses quatre fils deux étaient en âge de partir. L'aîné, Jacques, réformé, s'engagea dans le régiment où son père était chef de bataillon. Le jour même où son père était blessé à Nomény, il était cité à l'ordre. Le 15 novembre (1914), atteint d'un éclat d'obus dans la Woëvre, il mourut le 7 décembre à Bernécourt. Il est enseveli à Ansauville, près de Bernécourt. Lorsque le colonel de Malleray vint à Mort-Mare, chaque fois qu'il était au repos, il pouvait visiter cette tombe.

Souviens-toi est dédié au second de ses fils, alors candidat à Saint-Cyr. Bruno de Malleray fut de la promotion des *Croix du drapeau*. Sorti cavalier, il réclame l'infanterie. Son père le voulut prendre comme officier adjoint. Un règlement parut qui, par mesure de prudence, interdisait au père et au fils de servir dans le même régiment. Le jeune

sous-lieutenant fut versé dans l'autre régiment de la brigade.

Quant au troisième, Alain, qui était de la classe 1917, il tournait autour de tous les conseils de revision pour se faire prendre. On l'ajournait dans l'infanterie, on l'ajournait dans l'artillerie, il se glissa dans la marine. Sur quatre il n'en reste qu'un à la maison : il a treize ou quatorze ans.

Le 29 mars, dans la nuit qui suivit la prise du réduit d'Avocourt, un bataillon du second régiment de la brigade fut engagé. La nouvelle de la victoire était connue de la troupe. Comme il passait devant le poste de commandement du colonel Collin, commandant la brigade, le jeune sous-lieutenant de Malleray s'approche de son chef et, dans sa fierté filiale, il lui dit tout joyeux : « Eh bien, mon colonel, vous êtes content de mon père ! » Le colonel savait la double nouvelle. Il lui tendit les bras : « Ah ! mon pauvre petit ! »

Ainsi le fils apprit-il la mort victorieuse de son père. Un peu plus tard il pénétrait lui-même dans le réduit d'Avocourt. Le visage était intact. La mort avait bien essayé de raccourcir le cadavre en fauchant les jambes. Mais le visage était si calme, si pur dans son immobilité qu'il retenait les yeux et qu'il empêchait de voir la blessure.

Et le fils entendit ce que disait le père. Il embrassa le front glacé, et il alla reprendre son poste.



Peu de temps avant la guerre, le colonel de Malleray avait écrit ce sonnet qu'on a retrouvé après sa mort :

CONSEILS A MES FILS

Quand je serai parti, mes chers enfants que j'aime,
Aimez-vous bien en moi. -- Si riche, en vérité,
Soit le festin rapide où l'on est invité,
Bien s'aimer, voyez-vous, c'est le bonheur suprême.

Gardez la foi bretonne. En tout humilité,
Chassant bien loin de vous tout orgueilleux système,
Confiez-vous au Christ que notre temps blasphème.
Lui seul revêt d'airain notre fragilité.

Mais n'édifiez pas Eglise contre Eglise.
Dans ces combats haineux notre France s'épuise :
Respectez chez chacun son culte et son parti.

Vous serez suspectés ? Eh ! qu'importe l'injure,
Qu'importe nos destins, si notre France dure.
Aimez-la bien en moi quand je serai parti !

Pour la faire aimer en lui, il a confondu
leurs destins : il a repris un morceau du sol
national et il est mort dessus.

L'ŒUVRE

C'est la communion des vivants avec les morts, leur collaboration au même édifice dont la construction ne paraît lente qu'à ceux qui en méconnaissent l'importance. Chaque ouvrier, penché sur sa tâche, limité par sa tâche, ne saisit pas l'ensemble. Et le voyageur qui passe, et qui, en quelques heures ou quelques minutes, croit emporter dans sa mémoire l'ensemble du monument, ignore, dans sa hâte ou sa suffisance, les milliers et les milliers d'efforts quotidiens qui peu à peu l'ont dressé dans l'espace.

Pour bâtir cette Notre-Dame de Reims qui

lutte aujourd'hui contre le feu comme un vaisseau contre la tempête — et ne voit-on pas émerger de l'orage sa divine façade avec la grande rose, les trois portails peuplés de statues mutilées et les tours aériennes? — un monde d'ouvriers a travaillé pendant plusieurs siècles. Un peuple a travaillé à pleines mains, et le cœur priait, et la voix chantait. Les uns exécutaient le gros ouvrage, les autres s'appliquaient aux délicatesses sculpturales. Ceux-ci descendaient dans la terre pour y sceller les fondations, et ceux-là montaient sur les échafaudages suspendus en l'air et branlants comme des vergues au vent. La même conscience, la même foi les animaient. Le maçon, le charpentier, l'artiste accomplissaient chacun son métier avec modestie et compétence. Ils s'oubliaient dans le labeur commun. Les beautés qu'on ne regarde presque jamais égalent celles qui sont mises en évidence. Et même, il y a sans

doute des ciselures de pierre qui demeurent inconnues, et qui feraient la gloire d'un sculpteur. La gloire est ici collective et anonyme, quand chaque détail honorerait un nom. Connaît-on même exactement le maître de l'œuvre? Et quand la cathédrale, enfin, libérée de son armature de bois, est apparue comme un être vivant, souriant à la lumière, le temps, à son tour, s'est mis au travail. Il a donné leur patine aux pierres, adouci les angles, fondu les nuances, coloré ou assourdi les tons, accordé l'édifice avec les saisons et avec le climat. Il l'a jour à jour parachevé. Et les générations qui se succédaient l'ont rempli de leurs supplications, de leurs vœux, de leurs espérances, ont donné à l'intérieur, à force de s'y agenouiller, cette douceur humaine qui tout de suite caresse les cœurs souffrants, humiliés ou las, avant même que la hauteur des voûtes et la profondeur des nefs attirent l'esprit vers le mystère divin.

L'histoire, enfin, s'est inscrite à son tour sur la pierre. Ici les rois furent sacrés, ici fut conduit miraculeusement celui qui n'avait presque pas de royaume quand une bergère le secourut.

Le voyageur qui, plus tard, passera devant la cathédrale qui s'édifie en ce moment s'étonnera de la rapidité de sa construction tandis que nous autres, pauvres gens à la vue bornée qui consolidons les murailles, nous nous accusons de lenteur. Car ce que nous bâtissons aujourd'hui, c'est le rempart de notre pays sauvé des barbares, rendu à son destin, à sa mission, à ses frontières normales, offrant la joie et la sécurité à l'avenir de notre race. Pour fournir la matière, la terre s'est ouverte. Il a fallu creuser en elle des sillons où disparaîtraient les charrues avec leurs attelages. Ainsi fouillée, nous l'avons mieux connue et mieux aimée. Ceux qui se détournaient d'elle ont eu besoin d'elle, sont entrés

en elle et ont senti battre son cœur. Les forêts ont donné leurs colonnes brisées qui nous avaient tout d'abord protégés et qui, sciées, découpées, équarries, ont servi d'étais aux abris, aux fortins, aux redoutes. Les métaux ont été jetés au feu des usines pour être changés en balles et en obus. L'or même est sorti des cachettes où l'économie des femmes l'avait mis en sûreté, il a brillé au grand jour, il a renouvelé notre crédit. Mais il fallait une matière plus précieuse, la plus précieuse de toutes, il fallait la substance humaine, la chair vivante, les cœurs palpitants, le sang de la jeunesse, les angoisses et les larmes des femmes, l'acceptation de la douleur et de la mort, l'immolation du sacrifice, l'enthousiasme du martyr. Il fallait tout cela, et tout cela fut donné.

Parfois, au milieu des ouvriers, des combattants, le maître de l'œuvre apparaît. Il a les cheveux blancs, les yeux doux, l'air

calme, paisible, paternel, confiant. Il prépare ses plans dans le silence. Les chefs de chantiers traduisent en actes ses paroles. Et la foule anonyme, animée d'une même foi, exécute les ordres, s'oublie dans le labeur commun, travaille jusque pour le détail inconnu. La piété des survivants, leur douleur aussi, rempliront l'édifice de tendresse humaine. Les siècles y ajouteront la patine de leur admiration. Aucun monument du passé ne l'égalera. Est-il raisonnable de vouloir, d'espérer qu'il fût accompli en un instant? Dans le temps et dans l'espace, il prendra son caractère éternel.

FIN

TABLE

	Pages.
AVANT-PROPOS.....	i
LA PRIÈRE POUR LES ABSENTS.....	4

MAX DOUMIC

I. — La tombe.....	19
II. — Toute une jeunesse.....	27
III. — L'œuvre.....	37
IV. — La guerre.....	56
V. — Les églises en danger.....	75

PAUL ACKER

I. — Les origines.....	85
II. — La jeunesse d'il y a vingt ans.....	100
III. — Trois romans.....	112
IV. — La guerre et la mort.....	149
V. — Le retour des morts.....	171

MAURICE DEROURE

	Pages.
I. — L'éveil.....	186
II. — Le détachement.....	206
III. — Le milieu du jour.....	220

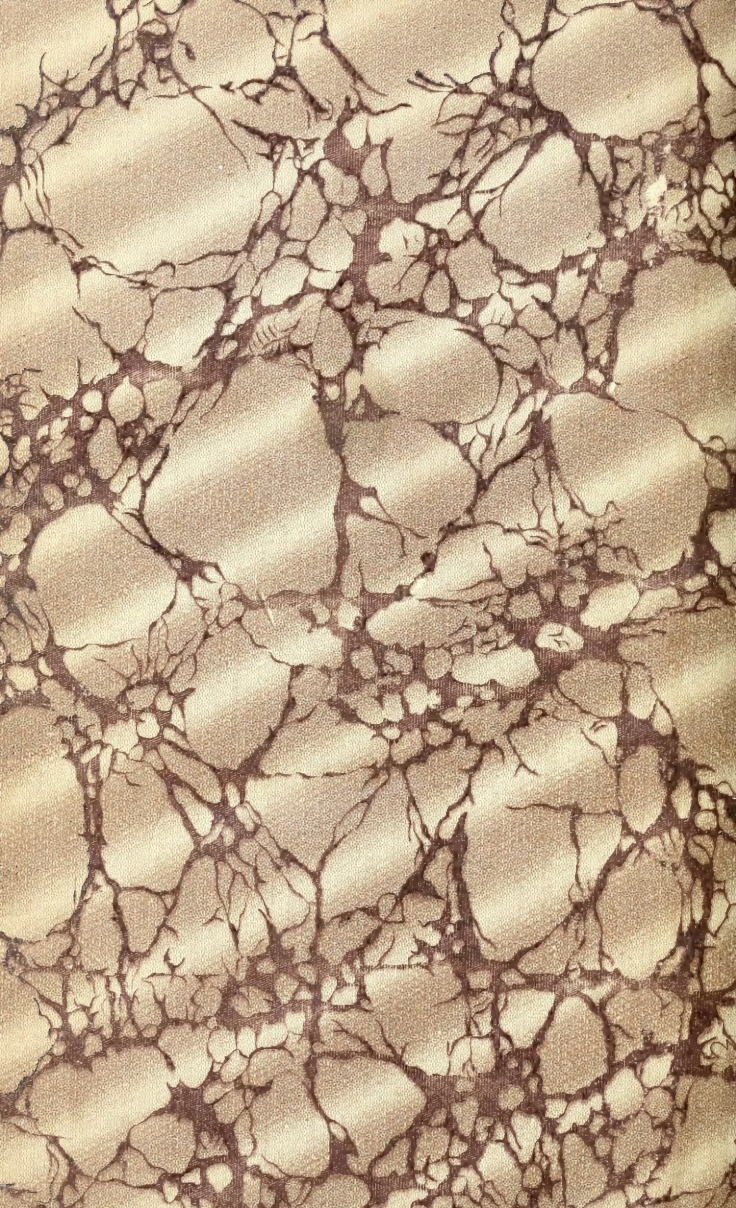
LES HONNEURS AUX MORTS

Un cimetière.....	227
Tombe anonyme.....	237
L'attente.....	238
La mort du territorial.....	239
Sunt lacrymæ rerum.....	253
I. — Le village abandonné.....	253
II. — Le village assassiné.....	254
III. — Le toit.....	255
IV. — La nuit chassée.....	256
V. — Notre-Dame des Bois.....	257
Terre maternelle.....	258
Le deux novembre.....	267
Au cimetière de Blercourt.....	282
Un chef.....	290
L'œuvre.....	311

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NGURBIT ET C^o

Rue Garancière, 8



PQ
2603
06T73

Bordeaux, Henry
Trois tombes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 19 05 14 002 3